LA TABLE RONDE

DÉCEMBRE 1953

SOMMAIRE

STENDHAL

Notes inédites sur l'Amérique et l'Angleterre

En juin dernier, M. Luc Lacourcière, un maître du folklore canadien, éditeur de textes curieux, m'indiquait l'existence possible à Québec d'un volume annoté par Stendhal. L'éminent bibliothécaire de l'Université Laval M. Antonio Drolet me donnait peu après des précisions sur la nature de ce document : Il s'agissait de l'ouvrage : Domestic Mauners of the Americans *by Mrs. Trollope. Ce livre édité en deux tomes en 1832, fut lancé simultanément à Londres, Paris et New-York, En réalité, la grébige révèle qu'il a été imprimé en Angleterre; la 4e édition fut destinée à Paris avec six adresses de libraires. L'auteur, Mrs. Francis Trollope (1790-1863), née Milton, avait suivi son mari Antony, polygraphe, dans un voyage aux États-Unis et y avait séjourné trois ans dont deux dans les Alleghanys, un dans les villes atlantiques. Elle en rapportait un grand nombre de notes dont elle composa le livre qui causa un scandale non moins vif que celui paru peu avant :* Les Voyages dans l'Amérique centrale, *du capitaine Basile Hall. L'un et l'autre furent accusés par les Américains d'avoir manqué de bonne foi, d'avoir été soudoyés pour une mauvaise besogne, enfin d'avoir agi comme agents de l'Angleterre.* Les Mœurs domestiques des Américains *furent traduits en français et publiés en 1833 chez Gosselin à Paris, en 2 volumes in-8°. C'est le texte anglais que possédait Stendhal et qu'il annota à la mine de plomb du 6 au 9 septembre 1834 à Civitta-Vecchia où il demeura cette année-là, année assez féconde encore pour lui. Cette lecture suivie, appliquée même, indique-t-elle que Beyle voulut en tirer une étude pour les journaux anglais ou simplement pour* La Revue britannique? *C'est possible. On le saura quelque jour. Le livre dut l'intéresser pour avoir été aussi attentivement interrogé et commenté cursivement, et l'importance de cette consultation n'échappera à aucun stendhalien quand on se rendra compte de l'alacrité, du bon sens et même de la colère un peu méprisante de Stendhal. Il rend justice à l'écrivain observateur, mais il s'insurge contre le parti pris et les préjugés de l'auteur au point de ne plus la nommer que sous l'appellation dédaigneuse d'un personnage d'*Old Mortality (Les Puritains) *de Walter Scott, praticien selon lui du* Moyen Age de l'Ogive. *Bien que Mrs. Trollope n'ait que la quarantaine, ne voulant pas jouer sur son nom* (Mrs. Traînée), *il la traite de vieille femme et elle n'est plus bientôt pour lui que Lady Bellenden.*

L'histoire de ce volume stendhalien n'offre aucun mystère. Un jeune avocat canadien Benjamin Dionne, de La Rivière-du-Loup, dans le Kamouraska (1838-1913), inscrit au barreau en 1862, fit un voyage en Europe et un pèlerinage ad limina. *Il dut s'arrêter à Civitta-Vecchia, le port de la grande Cité, et recevait le 16 juillet 1868 en présent de M. Donato Bucci, propriétaire de l'immeuble consulaire et le seul ami de Stendhal qui l'avait constitué héritier de ses biens italiens, les deux volumes de Mrs. Trollope. Par la suite. Me Dionne les faisait relier en un seul tome, dos et coins chagrin lavallière, tête dorée. Ce geste prouve bien qu'il tenait à ce présent, non qu'il fût un familier, un admirateur de Stendhal. D'ailleurs, il indiqua lui-même l'origine du volume par une note transcrite ici sans changement :*

« Ce livre faisait partie de la Bibliothèque de Henry Beyle (Stendhal) auteur des « Promenades dans Rome », « Rouge et Noir », etc., etc..., mort en 1842 à Civitta-Vecchia où il avait été envoyé comme consul français, après avoir légué sa bibliothèque à son vieil ami Donato Bucci, riche propriétaire et un des plus aimables causeurs que j'ai rencontrés en Italie, qui m'a fait don de ce livre annoté par Stendhal lui-même.

Civitta-Vecchia 16 juillet 1868. »

Le volume fut mis en vente en 1912 et acquis par M. Paul Patry, un bibliophile qui, à son tour. institua ce précieux document en relique dans sa bibliothèque, attendant une occasion d'en faire affirmer l'authenticité et opérer la traduction difficile des notes. Ceci et cela sont réalisés depuis septembre à Québec même. Après une méticuleuse transcription, on peut proposer une lecture cohésive aux stendhaliens pour qui rien du grand écrivain n'est indifférent. Les notes de Stendhal qui dénoncent une curiosité antérieure des États-Unis ont d'ailleurs une résonance précise. Dans Lucien Leuwen, *précisément de 1834, le héros ne projette-t-il pas d'aller à Cincinnati, puis il en parle un peu comme Mrs. Trollope.*

On trouvera là un Stendhal égal à lui-même, républicain, certes, mais ennemi de toute démagogie et contempteur résolu du Cant *anglais. Il se cite en tels endroits, et partout, en quelques mots, il décèle sa clairvoyance et son bon sens. Ces observations suffisent à justifier l'invention de notes jusqu'ici inconnues, et à remercier MM. Luc Lacourcière, A. Drolet et surtout M. Paul Patry d'en avoir facilité la publication.*

EN MARGE DE Mrs. TROLLOPE

L'épigraphe portée sur le titre du livre de Mrs. Trollope est tirée du *Mariage de Figaro* et en français.

« *On me dit que pourvu que je ne parle ni d'autorité, ni du culte, ni de la politique, ni de la morale, ni des gens en place, ni de l'opéra, ni des autres spectacles, ni de personne qui tienne à quelque chose, je puis tout imprimer librement.* »

Stendhal écrit sur la page blanche en face de cette pensée :

LE GOUVERNEMENT/NE VO[US] FAIT POINT DE/MAL. CELA NE SUFFIT PAS/POUR ÊTRE HEUREUX./H. B. 6 bre 34.

Il y a dans cette phrase un écho à celle de l'épigraphe et cette autre du *Barbier :* « *Un grand vous fait assez de bien* etc., et même avec ce que Stendhal écrivait dans le livre *De l'Amour* en 1822 : *Un gouvernement libre est un gouvernement qui ne fait point de mal aux citoyens, mais qui, au contraire, leur donne la sûreté et la tranquillité. Mais il y a encore loin de là au bonheur.*

Les notes, remarques, signes de Stendhal sont tous à la mine de plomb, en marge ou en bas de page avec ou sans renvoi. Au sommaire, en tête du tome Ier, il souligne les titres des chapitres X et XIV. Sur un bout de papier volant, on lit un point de vue directeur de sa lecture :

L'AUTEUR ÉTANT UN SOT ULTRA AVEC DE L'ESPRIT, ON A LE PLAISIR DE SE MOQUER A LA FOIS DE L'AUTEUR ET DE CEUX QU'IL RIDICULISE.

Par la suite, Stendhal ne démentira pas cette attitude. Et il ne tarde pas à le prouver.

Le ch. V consacré au labeur incessant, à la séparation des sexes et à une absence de probité générale à Cincinnati, Stendhal note p. 58 :

IGNORANCE DE L'AUTEUR QUI REGARDE LE MANQUE DE PROBITÉ COMME UN MANQUE DE RICHESSE CHEZ LES AMÉRICAINS.

A la page suivante, l'auteur prémunit les gens délicats qui veulent visiter l'Amérique contre la rudesse des mœurs. Stendhal apprécie ainsi ce conseil :

Me T[rollope] ne manque/pas de légèreté ni de clarté dans l'esprit.

L'auteur décrivant (p. 67) une ferme isolée dans la forêt. trouve là de l'effrayant, de l'antinaturel. Nulle communauté religieuse, aucune cloche, pas de salut entre les paysans ni de terre consacrée pour une inhumation sans cérémonie. Pas même de *God save the King*. Stendhal trouve là un

Excellent exemple de r[eligi]on remède a l'ennui.

Dans le ch. vi, l'auteur s'excuse de paraître attacher quelque importance à la question des domestiques dans un pays où personne ne veut se dégrader à servir ; ce à quoi Stendhal réplique :

Cela est charmant. Exemple de la sottise d'une vieille société/juste a côté d'une jeune.

Le ch. vii décrit un musée de M. d'Orfeuille composé de cires, d'automates, de miroirs déformants. (P. 84.) Stendhal marque son horreur de ces Tussaud ou Grévin :

Barbarie en arts de cire.

A l'occasion d'une conférencière dynamique qui développe oratoirement le *sophisme* de Jefferson : *Tous les hommes sont nés libres et égaux*, l'auteur s'insurge et Stendhal de noter :

Profondeur de l'ultracisme anglais.

Poursuivant son procès du sophisme (p. 93), l'auteur en arrive à déclarer Jefferson *un tyran sans principe et le plus insensible des libertins*, et Stendhal de s'écrier :

Quelle sottise ! Nous sentons ça.

L'absence de plaisirs publics et particuliers à Cincinnati fait l'objet du ch. viii. Le théâtre est jugé immoral ; les femmes n'ont que les temples pour faire preuve d'élégance. Stendhal qui a souligné certains traits (p. 95), ajoute :

Entre autres choses/prohibition du plaisir/rivalité de classe. Ennui.

A la page suivante, l'auteur consigne l'influence qu'exercent les ministres des innombrables sectes sur les femmes comme

en Espagne. Le rôle des pasteurs suscite cette remarque à Stendhal :

I. — ILS LES DÉSENNUIENT / 2. — VÉRITABLE OBSERVATION DE FEMME. 2. — ILS S'OCCUPENT D'ELLES. LE 1er HOMME EST LE MARI, LE 2e LE CONFESSEUR OU L'AMANT.

Et il approuve en marge la prééminence du clergé que dénonce l'auteur, par : TRÈS BIEN, TRÈS VRAI.

A la page 97, l'auteur note qu'elle n'a jamais vu aucun pays où un tel empire s'exerçât sur les femmes et si peu sur les hommes. Pour Stendhal, ce trait est : SINGULIER, NEUF.

L'auteur se défend (p. 98) de légèreté ou d'exagération : BIEN DIT, commente Stendhal. La page 101 consacrée aux extravagances, aux véhémences du piétisme, aux familiarités vulgaires des invocations, Stendhal invoque un souvenir qu'on retrouve dans ses notes des Manuscrits italiens à la même date :

EXACTEMENT COMME LE PASSIONITE D'ALBANO AVANT-HIER, SUR LA PLACE SAINT-PANCRACE.

Puis il coche de traits l'analyse minutieuse d'un sermon réaliste sur la mort (p. 102), le portrait du pasteur *suant à grosses gouttes*, les yeux horrifiés, les lèvres écumantes (p. 103) et la singularité du *banc d'anxiété* où les femmes victimes de cette éloquence vont pousser des gémissements, des accents convulsifs *(Help, me Jesus!)* Stendhal (p. 104) fait un rapprochement curieux :

EXACTEMENT LE MÊME DEGRÉ D'ÉMOTION QUE DANS LE RENDEZ-VOUS.

L'auteur, p. 105, décrit l'embrassement par les pasteurs des orantes hystériques, Stendhal n'y voit que : RENDEZ-VOUS ! ÉMOTIONS ! mais quand Mrs. Trollope voit dans les innocentes repenties des détraquées pour toujours *(enervated for ever)* Stendhal répond : ERREUR. En conclusion, l'auteur préfère une méchante comédie à cette exhibition. Ce n'est pas l'avis de Stendhal pour qui cette opinion est : SOTTISE. PARFAITEMENT FAUX.

Le chapitre IX est consacré aux Écoles. Des jeunes filles de seize ans. Stendhal (p. 107) rappelle avec discrétion :

IDÉE IMPRIMÉE DANS LOVE 1822.

En effet, dans *De l'Amour*, les ch. LIV, LV et LVI sont consacrés à *L'Éducation des femmes.*

En analysant le programme savant de ces études, Mrs. Trollope se demande si de tels acquêts laisseront des souvenirs

à des femmes appelées à être vouées aux exigences de la vie et de la maternité ; ces réflexions ne plaisent pas à Stendhal qui écrit (p. 107) :

BÊTISE ET MAUVAISE FOI MÊME D'UNE FEMME ULTRA.

et fait-il allusion à un exemple ou à un souvenir en notant : COMMANDATORE SHIFFER — CIVITTA 1834.

L'auteur est scandalisée par les fortes doses de calomel administrées à son fils fiévreux, mais puisqu'il guérit, Stendhal rétorque (p. 110) :

QUE DIABLE VEUT-ON DE MIEUX?

Les manifestations et fêtes de l'*Independance Day* seraient sympathiques si, aux yeux de Mrs. Trollope, elles n'étaient entachées de discours agressifs contre la Mère Patrie (p. 113). Cette jérémiade est ainsi relevée par Stendhal :

QUE DE SOTTISE DÉGUISÉE EN BON GOUT ET D'IGNORANCE ! LES AM[ÉRICAINS] N'ÉTAIENT PAS 1 MILLION EN 1771.

Mrs. Trollope constate (p. 120) que l'occupation absorbante à Cincinnati prive les citoyens de culture et les réduit à la lecture du journal, ce que Stendhal approuve :

ÉVIDENT. SANS PASSION PAS DE BEAUX-ARTS ET IL N'EN PEUT SORTIR QUE LE MANQUE DE JUG[EMENT] SÉRIEUX.

Deux pages après, l'auteur constate que l'instruction est générale, mais elle doute qu'elle soit avantageuse, ce à quoi Stendhal répond :

HAINE OU MANQUE DE SENS.

Dans le chapitre X *(Removal the Country)*, l'auteur rapporte un dialogue avec un marchand de bois qui s'étonne qu'un Anglais puisse n'être pas dépouillé par le roi ; elle ne sait rien de pareil. Stendhal est moins contraint à telle discrétion, il écrit (p. 135) :

POUR LES IMPÔTS SUR LES CONSOMMATIONS, CELA EST EXACTEMENT VRAI. 6 7[bre] 34. H. B.

La liberté en Amérique, déclare l'auteur, plus étendue qu'en Europe, tourne au profit des fauteurs de désordre et au préjudice des autres (p. 140). Stendhal qualifie cette assertion de : LA MEILLEURE SOTTISE. Et il ajoute : UNE DUCHESSE ANGLAISE N'AURAIT PAS MIEUX PARLÉ.

Plus loin, l'auteur note que la religion est plus efficace confiée à des hommes d'expérience, de piété, de sagesse

plutôt qu'à des cordonniers et des tailleurs (p. 143), ce que Stendhal relève ainsi :

AUTRE SOTTISE DE CETTE TÊTE FAIBLE. AN OLD WOMAN QUI A SU FAIRE L'AMOUR AVANT TRENTE-CINQ ANS.

Les *prayer-meetings* (assemblées de prières) tiennent lieu de presque tout autre amusement (p. 144). Stendhal les considère comme : REMÈDE A L'ENNUI.

Les Américains se livrent avec légèreté aux discussions religieuses réservées, dit l'auteur (p. 150), aux méditations solitaires, et Stendhal ajoute : ET UN AMUSEMENT D'UN ESCLAVE.

Le chapitre XII consacré à une comparaison entre l'Angleterre et l'Amérique débute par un trait d'ostracisme. Un tailleur ayant vendu un dimanche un costume à un marin en partance (p. 132), la corporation le fait condamner et empêche même son neveu d'être inscrit au barreau, et Stendhal d'établir un rapprochement :

ABUS DE LA RÉPUBLIQUE / COMME LE RENVOI ET LE BANNISSEMENT OBLIGÉS DU FILS DU G[ÉNÉR][al] BERTON. ABUS DE LA MONARCHIE. UN HOMME QUI PROFESSERAIT L'ATHÉISME EN ANGLETERRE SERAIT A PEU PRÈS TRAITÉ DE MÊME.

On sait que J.-B. Berton, général distingué à Waterloo, fut décapité à Poitiers en 1822 à la suite de l'échec à Saumur d'un soulèvement provoqué.

Une gazette de Washington ayant annoncé pompeusement un don de 50 dollars octroyé par le président aux pauvres de son quartier (p. 157), Stendhal note en marge : SOTTISE, et complète en bas de page :

LES GAZETTES DE PARIS ANNONCENT QUE S. A. ET MME LA D[UCHE][sse] D'ANGOULÊME A DONNÉ 50 FR. OU QUE S. M. L[OUIS] P[HILIPPE] 100 FR. IL A 12 MILLIONS ET LE PRÉSIDENT COMBIEN?

Des enfants en guenilles viennent demander à Mrs. Trollope quelque remède pour leur mère malade (p. 158) et veulent le payer pour ne pas dire merci. Stendhal trouve ce trait : ADMIRABLE.

Même scène à la page suivante où des voisins veulent bien accepter de vieilles nippes, mais en les payant. Stendhal note :

LA DIGNITÉ D'HOMME N'EST PAS COMPRISE PAR CETTE VRAIE WOMAN, OLD WOMAN. 7 7[bre] 34.

Et cependant l'auteur traitée de vraie vieille femme a quarante ans !

A la suite, Mrs. Trollope parle d'un businessman, du *plus bel homme qu'elle ait vu* qui s'enrichit ; son fils peut devenir une personnalité sans encourir le reproche d'humbles origines ; voilà qui ne plaît guère à Stendhal qui écrit :

ET CETTE MÊME TÊTE OSE PRÉFÉRER L'ANGLETERRE A CECI MAIS IL ÉTAIT BEL HOMME.

En guerre contre l'égalité (p. 161), Mrs. Troloppe voit que la conscience du dessein à atteindre est un aiguillon, mais aussi une source de grossière familiarité. Stendhal se regimbe en appelant pour la première fois et pour de fréquentes, l'auteur *lady Bellenden*, personnage de Walter Scott dans *les Puritains*. Dans *Galerie des femmes de Walter Scott*, il y a un portrait d'Edith, la fille de cette Lady, signé de Marceline Valmore. Mrs. Trollope est ainsi traitée :

VIEILLE DUCHESSE LADY BELLENDEN OF TILLIETUDLEM. OLD MORTALITY.

L'enfant d'une mère pauvre trafique, gagne pour lui-même au scandale de l'auteur et à l'étonnement de Stendhal qui écrit, p. 163 : A DIX ANS ! et p. 164, DIX ANS.

L'auteur poursuit ses considérations (p. 165) en comparant ce petit homme spéculatif aux sages petits garçons de Mrs. Edgeworth (1767-1841). Stendhal souligne en bas de page :

UNE VIEILLE FEMME SANS RAISON. L'ENFANT DE MRS. EDG-[EWORTH] EST JOLI. THAT IS ALL IN ALL.

C'est l'analyse d'un procédé oratoire (p. 167) qu'expose l'auteur. « *Vivez en espérance* » est un thème répété plus de cent fois par le prédicant. Stendhal donne son opinion en ces termes :

L'ACTION PREMIÈRE QUALITÉ DE L'ORATEUR. VIEILLE DUCHESSE DE BELLENDEN !

Et comme l'incriminée dit que les prédicateurs qui s'adressent à la divinité dans un rude langage, *prient Dieu de travers*. ET POURQUOI? demande Stendhal. Poursuivant cette critique oratoire (p. 169), Stendhal fait cette autre remarque :

ET LA CHALEUR DE L'IMPROVISATION? LADY BELLENDEN NE COMPREND PAS CETTE NUANCE. H. B. 6 7bre 34.

Le chapitre XIII est consacré au théâtre. Stendhal coche ce trait naïf d'une spectatrice demandant à une actrice si

elle s'enfonce vraiment le poignard dans la poitrine (p. 174). Comme Mrs. Trollope rapporte une exhibition de danseuses médiocres qu'elle juge immorale, Stendhal trouve cette observation : COMIQUE ! Ces danseuses eussent passé pour artistes en Europe mais scandalisent une assemblée d'hommes qui *crachent, mettent leurs pieds à hauteur du visage et se croient obligés de crier. Immoralité chez les uns, vertu chez les Anglais.* Embarras de l'auteur. Stendhal rappelle alors (p. 176). CE QUE L'AMÉRICAIN FAIT A MILADY BELLENDEN LES ANGLAIS DE LANCASTER ME L'ONT FAIT EN 1826. A cette date, Stendhal assista à un procès d'assises dans cette ville où il goûta l'ennui et le sans-gêne anglais, se sentit là méridional et dut être critiqué de cette façon, et Stendhal d'ajouter avec ironie :

SAINTE MILADY BELLENDEN PR[IEZ POUR] NOUS. LA PUDEUR EST UNE CONVENTION. Et à propos de pudeur, p. 179, Stendhal coche les traits qu'en rapporte l'auteur et note : EFFET DES ANGLAIS SUR NOUS, et à la page 181, il ajoute : LE MÊME EFFET CHEZ TOUTES LES BÊTES.

Dans le chapitre XIV, l'auteur raconte l'arrivée à Cincinnati du président Jackson s'avançant simplement, seul avec des Anglais la tête découverte, beau avec son visage triste car il vient de perdre une femme aimée. Stendhal souligne ces traits du mot : ADMIRABLE (p. 187). Peu après, le président est abordé par *un sale compagnon* qui lui fait part de son étonnement car il le croyait mort. A ses négations, le compagnon répond : *Et votre femme vit-elle encore?* Au signe négatif et douloureux du président, le compagnon ajoute : *Il me semblait bien que l'un des deux était mort.* Ce que Stendhal note comme : EXCELLENT EXEMPLE DE GROSSIÈRETÉ AMÉRICAINE.

A la suite d'une controverse publique entre MM. Owen et Campbell, l'un religieux, l'autre athée, l'auteur se scandalise de constater le manque d'animosité du colloque et la bonne entente des deux contradicteurs dans la société, leurs débats terminés (p. 199), Stendhal de commenter cette opinion ainsi :

EN EFFET, HOSTILE A L'ARISTOCRATIE ET AU KRISTIANISME. ON PENSE SANS DOUTE AUX ARGUMENTS DE M. OWEN APRÈS SON DÉPART.

A propos d'un bal (p. 201), l'auteur constate que les Américains appellent *cotillon* ce que les Anglais appellent *quadrille* et l'orchestre annonce les figures en anglais, ce qui est drôle. Stendhal enregistre :

MILADY BELLENDEN. ELLE NE SENT QUE CES CHOSES-LA.

Commentant les distractions permises en Amérique et courantes en Europe (p. 203), *les hommes*, en Angleterre écrit l'auteur, *ne se permettent pas de chiquer ni même de cracher et les femmes jouent autre rôle que de faire le thé.* Ces touches sans parti-pris reçoivent l'agrément de Stendhal en ces termes :

VOILA CE QUE LADY BELLENDEN PEUT COMPRENDRE. ELLE SAIT FORT BIEN RENDRE LES IDÉES QUI SONT EN PETIT NOMBRE.

D'ailleurs, il corrobore son appréciation en ajoutant en marge : VERY WELL.

L'auteur n'aime pas plus qu'elle ne comprend ce que les Américains prônent sans cesse : leurs *glorieuses institutions*. Elle feint d'attribuer ces termes à des hôpitaux, établissements religieux, institutions civiles ; cette subtilité justifie ce commentaire de Stendhal (p. 213) :

COMMENT NE PAS COMPRENDRE LA CONSTITUTION, UN PRÉSIDENT AU LIEU DE KING ET L'ÉLECTION DES SÉNATEURS ET QUE DE VOIR M. TR[OLLOPE] AUSSI RIDICULE QUE LES AMÉRICAINS DONT ELLE VIENT DE PARLER.

Le chapitre XV est consacré à la description d'un Camp-meeting. D'abord l'auteur se scandalise du comportement populaire à l'occasion de la condamnation d'un assassin qui refuse sa grâce puis, la corde au cou, l'accepte et se voit reconduire par la foule à sa prison. Mrs. Trollope trouve là une inharmonie avec la dignité *décente* de la justice. L'épithète est soulignée par Stendhal qui ajoute ce commentaire :

VOILA LE SEUL MOT QUI COMPROMET LA PAUVRE LOGIQUE DE LADY BELLENDEN.

C'est en regagnant l'ouest que Mrs. Trollope va trouver une société différente et un champ nouveau d'observations (ch. XV : *Society*). Elle va multiplier les comparaisons des Américains avec les Anglais à l'avantage de ceux-ci. Stendhal en tire ses conclusions avec des signes mathématiques (p. 243) :

LES ANGLAIS FONT LE MÊME EFFET. INCURABLES. UN AMÉRICAIN EST A UN ANGLAIS COMME UN ANGLAIS EST A UN FRANÇAIS.

AM . ANGLAIS : : AME . FRANÇAIS.

Et peu après (p. 246), constatant l'aise qu'éprouve l'auteur à Cincinnati entre l'esclave et le maître, Stendhal se fâche. QUELLE TÊTE ! s'écrie-t-il.

Dans le chapitre XVIII *(Departure)*, il corrige p. 263, deux fautes d'impression.

A cette réflexion de l'auteur (ch. XIX, p. 271) : « *Je me souviens d'avoir entendu dire en Angleterre que les petites rivières sont plus belles que les grandes,* » Stendhal note en marge : UNE IDÉE.

A Baltimore, l'auteur note une belle colonne érigée à la mémoire de Washington et une autre moins grande rappelant des victoires dont elle a oublié les noms. Cette ruse est relevée par Stendhal par le mot : AFFECTATION.

Dans la même ville (p. 275), l'auteur ignorant la hiérarchie romaine, s'étonne de savoir le *prélat cardinal et archevêque*, ce qui fait écrire à Stendhal cette exclamation choisie : DIABLE !

L'auteur affirme p. 278 qu'une chapelle dépendant d'un collège catholique est plus propice aux saintes pensées que les *antiennes ampoulées* entendues à Saint-Pierre : affirmation gratuite pour Stendhal rectifiant :

JAMAIS DE SWELLING ANTHEM A SAINT-PIERRE. DES CASTRATS.

A constater l'indifférence du public pour le théâtre et l'opposition du clergé (p. 279), Stendhal en explique la raison :

1. — DIMINUER LES PLAISIRS ET FRIVOLITÉ D'ACTEURS.

En terminant, Mrs. Trollope constate l'insensibilité générale et le manque de gaieté aux États-Unis. Cette opinion est réduite par Stendhal en cette formule :

2. — COMME LES ANGLAIS A NOS YEUX./ AM^ain : ANGL : : ANGL : FRANÇAIS.

Stendhal constate la citation en français d'un vers faux, p. 270 :

Peut-on si bien prêcher qu'elle [ne] dorme au sermon.

Plus bas, quand l'auteur écrit qu'aucune publication gaie n'a pu prendre en Amérique, Stendhal met sans commentaire son ironique remarque en marge : BIBLE.

Le premier tome s'achève sur une description de la nuit qu'en haut de la page 283, Stendhal qualifie d'EXCELLENT.

A la page suivante, il est question d'amendes que les enfants peuvent faire infliger à un père coupable de coups sur eux et elle en donne un exemple. *Cette loi engendre*, conclut-elle, *un esprit de liberté, dit-elle. Que peut-elle engendrer encore?*

Cela ne laisse pas d'embarrasser peut-être Stendhal qui reconnaît que :

It is the question.

Le second tome s'ouvre par le chapitre xx dans quoi l'auteur enregistre toutes sortes de progrès mais souligne les ressentiments permanents de Jonathan contre John Bull, la susceptibilité américaine et en donne pour preuve le scandale causé par le récent ouvrage du Cap. Basil Hall paru en 1829.

La voici à Washington (p. 6) où elle voit une population dont elle attribue la meilleure tenue à la présence du haut personnel représentatif et administratif, ce que Stendhal trouve :

Un peu bête Milady Bellenden.

Pendant qu'elle est dans la capitale (p. 12), une loi exproprie et chasse les dernières tribus indiennes avec une mauvaise foi qu'elle réprouve ; elle voit l'Américain un bonnet phrygien dans une main et le fouet pour esclave dans l'autre, ce que Stendhal relève ainsi :

Contradiction de cette pauvre vieille femme avec la difficulté de trouver des domestiques / l'amour pour les pays a esclaves.

Elle assiste à une séance du Congrès (p. 20), constate l'obstruction des intérêts particuliers contre les généraux ; Stendhal dit alors de l'auteur : Quelle tête de poupée !

A la page suivante, elle trouve les sénateurs mieux éduqués, mais elle ne veut pas proférer de mensonge en avançant qu'*ils ne crachent pas*. Cette feinte appelle ce mot de Stendhal : Bête.

Un peu plus bas les Américains se vantent de n'avoir pas de dette nationale, constate Mrs. Trollope, et ils refusent des crédits pour l'amélioration générale ! Stendhal n'a pas oublié l'histoire de la liste civile et il le rappelle :

Contradiction avec l'article des aumônes. 1er vol[ume] le président avait donné 20 ou 30 l[ivres] s[terling].

Il s'agit d'une aumône de 50 dollars signalée plus haut pour la page 157 du 1er volume.

En décrivant certaines colonnes, l'auteur voit des chapiteaux dont l'ornement représente épis et gerbes de blé indien, *seul exemple où l'Amérique ait tenté d'être elle-même.* Voilà pour amuser Stendhal qui souligne ainsi :

LADY BELLENDEN A ÉTUDIÉ LES BEAUX-ARTS. EN G[ÉNÉR]al UN PEINTRE EN MINIATURE FEMELLE VOYANT LES TABLEAUX DES CARRACHE.

L'auteur rapporte un dialogue de deux Français (p. 21) sur la liberté et l'égalité en action, l'un trouvant que l'application en France avait quelque chose de plus poétique qu'en Amérique. Stendhal ne croit pas à la véracité de cette affirmation qu'il qualifie :

FACÉTIE GROSSIÈRE ET IMPOSSIBLE.

C'est encore un Français qui répond à la demande d'une précision concernant un couple : Qu'est cette femme? — *C'est la femelle de ce mâle* (p. 28). Stendhal écrit en marge : CE MOT N'EST PAS D'USAGE. Plus loin, l'auteur met l'accent sur les travers du populaire américain : tenue, chiquè, expectoration. Stendhal relève cette insistance :

IL Y A BIEN DE LA PETITESSE A S'INDIGNER CHAQUE JOUR A PROPOS DES HABITUDES D'UN PEUPLE.

Dans le chapitre XXI (p. 33), l'auteur signale le capitaine Smith qui mit tant de vigueur à déposséder le P. de Pocahontas de ses domaines de Virginie. Stendhal rappelle une étude récente :

DÉBATS DU 20 OU 25 AOUT 1834. BIOGRAPHIE SANS GRACE DE PAROLE PAR M. M. CHAVALIER A SORT OF PURITAIN.

En effet dans le *Journal des Débats* du 22 août 1934, on lit sous la rubrique : *Lettres d'Amérique*, datée de Providence (Rhode Island) 27 juin 1834, une lettre sur le premier établissement des Anglais en Virginie et l'auteur qui signe M. C. résume les Mémoires de l'héroïque capitaine Smith un moment prisonnier de La Rochelle.

Stendhal dut éprouver une certaine satisfaction à constater qu'il avait, avant Mrs. Trollope, signalé la défense imposée aux Américains d'instruire un nègre p. 47. Il avait consigné dans *De l'Amour* ch. LIV, le fait ainsi :

On a vu porter aux États-Unis en 1818 une loi qui condamne à 34 coups de fouet l'homme qui montrera à lire à un nègre de la Virginie, etc., En 1834, l'indignation de l'auteur le conduit à une autre considération :

CELA EST BIEN ANGLAIS. LES ENFANTS QUE TUENT LES MANUFACTURIERS DE BIRMINGHAM A FORCE DE LES FAIRE TRAVAILLER.

Dans sa correspondance, Stendhal parle de la triste condition des ouvriers anglais pire que celle des esclaves au Maroc.

Dans le chapitre XXIII, Stendhal souligne un passage où l'auteur montre la pudeur excessive d'une jeune personne assise entre un cavalier et une dame et usurpant une partie de la chaise de celle-ci pour ne pas heurter du coude celui-là (p. 54). Deux pages plus loin, il met en marge le mot POISON à propos d'un arbre joli à voir mais dont les fleurs causent des enflures. Page 59, il souligne d'un trait les mœurs du serpent *tête de cuivre* si méchant que, taquiné dans une cage, il se pique lui-même à défaut de son persécuteur. Quand l'auteur parle du grouillement crépusculaire et nocturne des insectes de Virginie, Stendhal apprécie en marge par : ASSEZ JOLI.

P. 64, citant des exemples d'improbité, l'auteur constate que le sentiment moral est plus émoussé en Amérique qu'en Angleterre. Stendhal ne s'en tient pas à cette constatation et il se propose en exemple ainsi :

IL FALLAIT 25 ANECDOTES EN 10 LIGNES CHACUNE. [C'EST] LE CAS POUR S[TENDHA]L QUAND IL ÉCRIT DANS LE GENRE.

Si les Américains préfèrent pour sa beauté Philadelphie aux autres villes des États-Unis, *je ne suis pas du même avis*, écrit l'auteur, *tout y est uniforme et sans intérêt.* Et Stendhal de commenter :

VOILA LE TRIOMPHE DE MRS. T[ROLLOPE]. UNE VIEILLE DUCHESSE EN VOYAGE.

Un certain Wright ayant avancé que Washington n'était pas chrétien, l'auteur réfute cette assertion en citant les adieux du président pour n'être pas réélu. Stendhal opine :

RIEN NE DIT QU'IL FUT CROYANT.

Et un peu plus bas (p. 74) quand l'auteur se dérobe pour savoir ce que Jefferson et Washington connaissaient l'un de l'autre, Stendhal traite cette défaite du mot : JÉSUITE.

Un Allemand dit à l'auteur (ch. XXV, p. 78) que les Américains n'aiment pas la musique, ne s'amusent jamais, n'oublient pas un instant les affaires ; ces traits vont à Stendhal qui apprécie en ces termes :

CECI ME SEMBLE PARFAIT.

A la page suivante, il s'agit des Américaines, femmes les plus belles du monde mais les moins attrayantes, Stendhal rappelle un cas spécifique en marge :

MRS. [ELISA PATERSON] LA 1re FEMME DE JÉROME BON[APARTE].

Jérôme avait épousé Miss E. P. à Baltimore en 1813. Ce mariage avait été annulé par Napoléon en 1815.

Stendhal marque d'un trait marginal le passage concernant les horribles graffiti de la galerie des Antiques à Washington (p. 81). L'obscurité dans laquelle est plongée Philadelphie la nuit, reçoit un TRÈS BIEN de Stendhal.

Dans la page 88 consacrée aux quakers, l'auteur cite un vers en français de Perny, Stendhal corrige dans la marge : PARNY.

En parlant des Presbytériens, l'auteur note que dans aucun autre pays, la religion ne constitue une si grande partie des amusements et des occupations des femmes. Stendhal souligne, et quand il lit l'influence sans borne dont jouissent les pasteurs, il cite cet exemple :

PAULA ET SAINT JÉRÔME.

Stendhal souligne, page 91, un passage concernant les sentiments d'une jeune fille pour un prédicateur ambulant, mélange de terreur et d'affection humaine. D'ailleurs ce singulier prédicant est, à la page suivante, indiqué fort actif ; après son départ, il y a sept jeunes filles enceintes. Ce trait frappe Stendhal qui écrit en marge : 7 ENFANTS.

A propos d'un Français républicain retiré en Amérique (p. 89) qui n'est pas utilisé malgré ses principes, ce point de vue n'échappe pas à Stendhal qui note en marge : L'UTILE, PRÉFÉRENCE DES AMÉRICAINS et il coche d'un trait le passage où il est dit : *Le manque de chaleur, de sensibilité, d'intérêt est universel chez eux.*

L'auteur parle d'une jeune fille (p. 96) qui s'épanouit intellectuellement aux côtés d'un père écrivain. Stendhal approuve ainsi :

C'EST LA VÉRITABLE AD[MIRATI]^{on} QUE PEUT DONNER UN PÈRE MÊME PAUVRE.

A l'énumération des faits d'une dévote (p. 101) dont la journée s'achève par la réception d'un jeune missionnaire et de membres de la société Dorcas pendant que le mari joue au whist ailleurs, Stendhal met en marge : TRÈS BIEN.

L'auteur éprouve (p. 102) un sentiment de commisération et de mépris à constater la vacuité des journées d'une Américaine, Stendhal n'approuve pas ce décri :

CE N'EST PAS UNE RAISON. TOUS LES DÉVOTS DE LA TERRE PEUVENT DIRE DE MÊME. 9 7bre 34. H. B.

Description d'un déjeuner silencieux dans une pension ; puis départ des hommes pour leurs affaires, des femmes pour

leur appartement. La critique irrite Stendhal qui reprend ce thème :

JE RÉPÈTE POUR LA 10e FOIS : UN AM : UN ANGL : : UN ANGL : UN FRANÇAIS. J'AI PENSÉ MILLE FOIS DES ANGLAIS TOUT CE QUE MRS. T[ROLLOPE] DIT DES AMÉRICAINS.

A propos de l'éducation des Américaines, Mrs. Trollope note que leur formation scolaire est tôt dissipée et après le mariage leur lamentable insignifiance apparaît. Voilà qui ravit celui qui a traité de l'éducation des filles et il approuve ainsi :

LES PAGES 77 106 SONT CE QU'IL Y A DE MIEUX DANS L'OUVRAGE. LADY BELLEND[EN] EST JUGE COMPÉTENT.

Dans le chapitre XXVII, p. 112, l'auteur pense que l'exode d'émigrants ne constitue pas pour eux un bienfait. Stendhal démasque ses mobiles :

LADY BELLENDEN EST PIQUÉE QU'ON QUITTE L'ANGLETERRE.

Elle s'apitoie d'ailleurs sur le sort des transplantés malheureux et cite p. 114 le cas d'un Irlandais inhumé au pied d'un arbre en présence de sa famille, ce qui, ajoute-t-elle, donnait un air de *décence* à ces sommaires funérailles. D'où Stendhal conclut, après avoir souligné le mot *décence :*

AVANTAGES DE PAYER LE CLERGÉ COMME LE FAIT L'IRLANDE.

Mais Mrs. Trollope en arrive à donner sa pensée sur l'émigration, en écrivant, p. 114 que si l'on envoie un surplus d'Anglais, on pourrait au moins le diriger sur le Canada. Stendhal apprécie ainsi la proposition : PROFONDEUR DE PENSÉE DE LADY BELLENDEN. D'ailleurs, Mrs. Trollope relève dans un journal de Baltimore une accusation contre les Anglais d'*infâme conduite. En envoyant une cargaison de vieux pauvres, John Bull a pressé l'orange et envoie l'écorce à la tête de Jonathan* (p. 116). L'auteur affirme que son pays est assez charitable pour subvenir à ses miséreux. Ce plaidoyer captieux ne désarme pas Stendhal qui écrit :

DÈS QU'IL FAUT RAISONNER, EMPLOYER LA LOGIQUE, CETTE PAUVRE LADY BELLENDEN EST AUSSI INEPTE QU'UNE AMÉRICAINE.

La cuisine, dit l'auteur (ch. XXVIII, p. 123) est abondante mais non délicate et les Américaines opèrent de singuliers mélanges. Stendhal qui en a vus à table ajoute : TRÈS VRAI. Un peu plus loin (p. 131), il remarque d'un trait le passage

dans quoi Mrs. Trollope doute que le peuple d'Amérique soit le plus moral de la terre selon des propos entendus. Le sentiment d'égalité des Américains est tel qu'il explique les brutalités dont fut l'objet un prince allemand habitué à se faire servir. Un homme est un homme, disent-ils, et l'auteur cite en français le mot de Talleyrand qui les connaissait :

« *Les Américains sont de fiers cochons et des cochons fiers.* » et Stendhal d'approuver en écrivant : BIEN.

Dans le chapitre XXIX, p. 151, Stendhal marque d'une accolade la critique de la doctrine de Jefferson qui ferait, écrit Mrs. Trollope, du genre humain une masse confuse d'atomes. Plus loin, p. 153, autre accolade pour signaler l'opinion d'un M. Rush sur l'égocentrisme anglais en ajoutant en note : AMÉRICAIN.

Dans le chapitre XXXI consacré aux réactions américaines du livre du cap. B. Hall, Stendhal indique LADY BELLENDEN (p. 214) qui fait écho à la sincérité incomprise du cap. Hall : IDÉE (p. 220). L'auteur rapporte enfin que le cap. Hall fut considéré aux États-Unis comme une abomination monstrueuse. Stendhal que ces pages ont intéressé les résume de cette manière :

CHAPITRE PLAT. IL FALLAIT CITER LES PRINCIPALES ET LES PLUS COMIQUES INJURES. ELLES ÉTAIENT TROP CONNUES? MAIS OU DIABLE LES TROUVER AUJOURD'HUI? BEWARE FOR M. ST[ENDH][a1] WHEN[d] THE WRITER. PRATIQUÉ POUR LE ROME QUI VOIT LA VIE PRIVÉE.

Dans le chapitre XXXII, p. 228, Mrs. Trollope écrit : *Dans une circonstance où une Anglaise montrerait de la fierté, une Française de la nonchalance, une Américaine sera grimaçante et aussi insociable que ses aïeules.* Voilà qui paraît heureux à Stendhal disant : TRÈS BIEN. LADY BELLENDEN PEUT COMPRENDRE ET DÉCRIRE CES CHOSES-LA.

Page 230, Mrs. Trollope rapporte un dialogue entre deux quakers qui se posent des questions ambiguës et se donnent des réponses évasives pour ne point parler net. Stendhal note d'abord : IMPOLI, puis p. 231, TRÈS IMPOLI, puis il ajoute :

VOILA LE DIABLE ! CELA MANQUERAIT DE POLITESSE ET SERAIT IMPERTINENT EN FRANÇAIS, CE QUI ARRIVE SOUVENT AUX TRAITS DE CARACTÈRES ÉTRANGERS. 9 7[bre] 34.

Page 237, l'auteur trouve parmi les graffiti sur les roches de Niagara *Trollope Angleterre* et en reçoit un choc agréable. Stendhal relève : TRÈS VRAI.

Parlant de trois bateaux lancés du lac Érié dans les chutes

du Niagara (chap. XXXIII, p. 248) l'auteur rapporte que le premier fut brisé en un instant, le deuxième coulé avant la chute, quant au troisième il disparut dans les vapeurs et on n'en retrouva qu'un bout de bois ; elle imagine un gouffre sous les chutes. Stendhal réduit ainsi cette hypothèse :

PEUT-ÊTRE RETENU TOUT ENTIER ENTRE LES ROCHERS SOUS L'EAU. 9 7bre 34. H. B.

Parlant de ses courses, ses fatigues, l'auteur conclut (p. 249) qu'elle n'eût pas voulu perdre des souvenirs à ajouter à son existence, *des jours filés de soie et de plaisirs*. Cette afféterie déplaît à Stendhal qui met en face : EXAGÈRE.

Page 252, elle avoue s'être bourrée de souvenirs sur Niagara. BIEN souligne Stendhal. Plus loin, elle parle de pèlerins plus curieux d'interroger des Anglais que de contempler le paysage (p. 254). BIEN, note encore Stendhal. Il coche un passage qui rapporte les simagrées d'élégants et des nonchalances affectées. A la page suivante, il s'insurgera contre une préciosité abusive : quand l'auteur comparant la caverne des vents à celle du Niagara, écrit que *l'esprit qui y règne est plus puissant qu'Éole :*

PLATITUDE DU CLASSIQUE, marque-t-il.

Dans une diligence, l'auteur note un fait où un cocher abuse de ce qu'il instaure en droit. La loi c'est bon pour l'Europe, pas ici, répond-il aux protestations. Cet abus soulève Stendhal qui émet cette profession :

JE CROIS CELA ET POUR CELA, J'AI HORREUR DE VIVRE DANS LA RÉPUBLIQUE DE M. CAR[R]EL. 9 7^lre 34.

On sait qu'Armand Carrel devait être tué deux ans après par E. de Girardin dans un duel.

L'auteur décrit l'État de New-York et souhaite de revenir s'y inspirer (p. 270). Stendhal marque : BIEN.

Le chapitre XXXIV est la conclusion. Page 276, l'auteur rapporte son refus d'une eau de cologne détestable, mais peu dispendieuse. On lui objecte qu'on ne vend ici que du bon marché. Stendhal souligne le passage.

A New-York, un petit nombre de patriciens semblent abandonner la politique aux tailleurs et aux chaudronniers, note l'auteur p. 286. TRÈS BIEN, approuve Stendhal. Mais, ajoute Mrs. TROLLOPE, on ne peut pas plus les prendre pour un échantillon du peuple américain qu'on ne peut juger la pairie par lord Byron.

Mrs Trollope cherche à expliquer, p. 283, le détachement des coloniaux américains de la métropole : « *Ils payaient bien*

des taxes, mais n'avaient aucune part à la renommée de la mère-patrie et la gloire du trône ne les atteignait pas. » La réaction de Stendhal est raisonnablement exprimée par ces mots :

LADY B[ELLENDEN] CONFOND L'HONNEUR ET LES HONNEURS.

Page 287, l'auteur blâme l'opiniâtreté des Américains à se dire, se savoir le premier et le meilleur peuple du monde, le plus savant, le plus riche. *Un seul mot, un seul doute produisent un effet terrible sur lui,* et Stendhal d'ajouter :

JE LES COMPRENDS. JE L'AI VU A MILAN EN 1815 ET A NOTRE AR[R[I[V]ÉE.

Page 289, l'auteur, en conclusion, croit à une révision sinon à la suppression de l'égalité. Stendhal écrit à son tour sa note terminale :

L'ÉLECTION PROTÈGE LE VULGAIRE ET LES VULGARITÉS D'ESPRIT, VOUS AVEZ BESOIN DE LES VOIR DES PLUS GROSSIERS DE VOS VOISINS. JE PENSE LE MÉNAGER, LUI PARLER. IL Y A DES JOURS ON OFFRE UNE SOMME ÉNORME. JE N'ADRESSERAI PAS LA PAROLE A UN GRAND HABITANT DE LA RUE DE RICHELIEU.

9 SEPT. 1834. H. B.

C'est par ces énigmatiques paroles que Henri Beyle achève sa lecture commentée. Il l'a faite avec attention et probablement assez rapidement car, du 6 au 9 septembre, on ne relève que les dates du 6, du 7 et du 9, ce qui représente pour ce travail absorbant trois journées.

Il semble que Stendhal ne se soit pas laissé aller à une lecture de dilettante, mais il raisonne en homme raisonnable, en critique intelligent, en psychologue des mœurs. On le sent prémuni contre l'horrible tristesse de l'Angleterre et son conformisme, mais peu tendre aussi pour l'orgueil et les vulgarités démagogiques. C'est un républicain clairvoyant. Si le livre de Mrs. Trollope l'a trouvé déjà informé sur l'Amérique, il a du moins précisé ses connaissances acquises et pour l'œuvre stendhalienne, cette lecture a son prix. Ne retrouve-t-on pas ce qui est dit dans ce passage de *Lucien Leuwen,* écrit cette même année 1834?

Lucien conseille, dans son épître aux républicains, de s'embarquer pour l'Amérique, mais il hésite et dit :

« *Je m'ennuierais en Amérique au milieu d'hommes parfaitement justes et raisonnables si l'on veut, mais grossiers, mais ne songeant qu'aux dollars, Ils me parleraient de leurs*

dix vaches qui doivent leur donner au printemps prochain dix veaux, et moi j'aime à parler de l'éloquence de M. de Lamennais ou du talent de Mme Malibran comparé à celui de Mme Pasta. Je ne puis vivre avec des hommes incapables d'idées fines, si vertueux qu'ils soient. Je préférerais cent fois les mœurs élégantes d'une cour corrompue. Washington m'eût ennuyé à la mort... J'ai horreur du bon sens fastidieux d'un Américain. La moralité américaine me semble d'une abominable vulgarité... Ce pays modèle me semble le triomphe de la médiocrité sotte et égoïste et sous peine de périr il faut lui faire la cour. Si j'étais un paysan avec 400 louis de capitaux et cinq enfants, sans doute j'irais acheter et cultiver deux cents arpents dans les environs de Cincinnati... »

Cela suffit : *Les Mœurs domestiques des Américains* ont servi Stendhal. Un peu plus tard, le 10 avril 1837, il lui en reviendra un écho ralenti qu'on entend dans *Mémoires d'un Touriste.* Cette réflexion lui vient à Fontainebleau :

Notre gaieté libertine et imprudente, notre esprit français sont-ils écrasés par la nécessité de faire la cour aux petits artisans grossiers et fanatiques comme à Philadelphie?... et il insiste ailleurs, avec une acuité... presque actuelle.

Il n'est pas besoin d'insister. L'intelligence ouverte du grand écrivain jugeait avec célérité, choisissait avec intelligence les traits manifestant sa judiciaire. On en a trouvé une preuve de plus dans l'analyse d'un livre qui prend une valeur nouvelle grâce aux éclairs qui le sillonnent, lancés par le grand génie libre que fut Henri Beyle.

RENÉ-LOUIS DOYON.

HENRI MARTIN ET JEAN-PAUL SARTRE

(Notes en marge)

A l'heure qu'il est, 1953, la France a sans doute perdu l'Indochine. Son armée s'y bat toujours, bravement, durement, avec ce que l'on appelle des fortunes diverses, contre des ennemis courageux, rusés, déterminés, insaisissables, habiles à la forme de guerre la plus épuisante, la plus exaspérante, la guerre de guérillas, la guerre d'embuscades, la guerre de partisans, assurés en outre de trouver en Chine des recours inépuisables. Elle s'y bat sans que soit entrevue la fin de la bataille. Sans raisons de se battre? C'est peut-être vite dit. Nous aurions sans doute pu éviter cette guerre en 1945 si nous avions fait moins de sottises. Nous aurions certainement pu la gagner, l'occasion nous en a été donnée plusieurs fois, si nous avions été capables de discerner que l'effort à faire pour la gagner en un an coûtait beaucoup moins cher que l'effort à faire pour ne pas la gagner en dix, et d'en tirer les conséquences. Il ne s'ensuit pas nécessairement que tout ce que nous faisons en Indochine soit désormais inutile. Ce n'est plus la puissance française en Indochine que nous défendons. C'est peut-être la puissance française, ou ce qu'il en subsiste, ailleurs. Une France qui aurait perdu la face en Indochine garderait-elle sur les peuples africains un ascendant nécessaire pour garder l'Afrique? Un Occident qui aurait été rejeté à la mer en Indochine par le communisme nationaliste de l'Asie pourrait-il sauver la Malaisie, Singapour, l'Insulinde, empêcher l'investissement de l'Inde déjà menacée?

Bien entendu, on peut considérer qu'il est souhaitable que l'Asie entière soit perdue pour l'Occident. Bien entendu, on peut considérer qu'il est souhaitable que la France soit

chassée de l'Afrique. Les communistes français considèrent que c'est souhaitable. Ils ont raison, de leur point de vue. Leurs stratèges politiques professent depuis longtemps que c'est ce grand mouvement tournant, par l'Asie et par l'Afrique, qui fera finalement tomber l'Europe. C'est assez bien raisonné.

On peut aussi être indifférent au sort de l'Asie, de l'Afrique, et plus particulièrement du domaine français outre-mer. Cette indifférence est pour les Français une sorte de tradition nationale. Les deux plus grandes catastrophes de l'histoire française, au cours de l'histoire moderne, ont eu lieu en 1763 et en 1803. La première a été la perte du Canada et des Indes. La seconde a été la vente à la jeune république américaine, pour quelques millions, par Bonaparte, de tout le bassin du Mississippi et par voie de conséquence de tout l'arrière-pays jusqu'au Pacifique, c'est-à-dire des deux tiers des États-Unis actuels. Sans ces deux désastres, tout le cours de l'histoire du monde eût été changé. Mais pour deviner que le sort de la minuscule communauté française, étouffée entre les Pyrénées et le Rhin, se jouait dans ces comptoirs commerciaux éloignés, dans les « arpents de neige » et sur les terres de parcours de pittoresques tribus indiennes, il eût fallu le génie de Richelieu. Aujourd'hui même, bien que l'Europe ait cessé de toute évidence de détenir les clés du monde, peu de Français se soucient de savoir que l'avenir appartient aux grands espaces, et que si nous devions choisir, il vaudrait mieux pour nous perdre quelques provinces métropolitaines que d'abandonner le Sahara : trois douzaines de Touareg, des pierres et du sable, mais des pierres et du sable dont chaque kilomètre carré — il y en a trois ou quatre millions — reçoit du soleil plus d'énergie que n'en produisent Donzère-Mondragon ou Génissiat. Mais l'énergie solaire, ou Donzère-Mondragon, comptent fort peu aux yeux de nos intellectuels. Ils abandonnent cette sorte de préoccupations, ce matérialisme sordide, aux peuples réalistes, qui, eux, ne perdent pas de temps. Ce qui m'inquiète un peu quand je lis ce qu'écrit un Jean-Paul Sartre — puisqu'il va être question de lui — ce n'est pas qu'il prenne parti contre la guerre d'Indochine. Ceux qui considèrent que cette guerre est atroce, — il semble

bien qu'elle le soit, — ceux qui considèrent qu'elle est sans issue, et inutile, ont de solides arguments à faire valoir. Non, ce qui m'inquiète, c'est qu'il prenne son parti, d'un cœur si léger, de ce nouveau 1763, ou de ce nouveau 1803, qui se prépare pour son pays, qui a peut-être déjà commencé. D'un cœur si léger que c'est un problème dont il ne fait même pas mention. Pour lui, il n'y a pas de question. La présence des Français quelque part au-delà des mers, c'est la présence des oppresseurs capitalistes, et la lutte légitime des peuples autochtones contre ces oppresseurs, et la résistance illégitime des oppresseurs contre les opprimés. Rien de plus. Or, qu'il y ait du vrai là-dedans, je veux bien le croire. Les domaines coloniaux, ou anciennement coloniaux des nations européennes n'ont pas été rassemblés et ne sont pas défendus, là où ils le sont encore, par des moyens d'une pureté immaculée, pour des fins moralement irréprochables. Le souci de faire profiter les peuples lointains de l'excellence de nos lois occidentales, ou de combattre la mortalité infantile chez les Pygmées n'a joué qu'un rôle plus que médiocre dans les expéditions coloniales. Il y a eu des négriers dans cette sorte d'affaires. Il y en a encore. Les missionnaires eux-mêmes, si bonnes que fussent leurs intentions, il leur est arrivé de donner aux négriers d'assez suspectes justifications. Les conquérants espagnols du Nouveau Monde, lorsqu'ils grillaient les pieds des Indiens pour découvrir les cachettes de l'or inca, pouvaient se dire : « Ce ne sont que des païens. Nous sommes les soldats du Christ. » Nous autres Européens, nous ne sommes pas allés dans les autres continents pour construire des églises, ou des écoles, ou des hôpitaux, mais poussés par des sentiments complexes et impurs, où le désir de gagner de l'argent avait la place principale, où celui de jouir de captives réduites en esclavage côtoyait de façon assez suspecte celui de conquérir des catéchumènes à la vraie religion. Si l'on prend la peine de méditer un instant là-dessus, on s'apercevra que la justification que les colonialistes donnent de la colonisation par les hôpitaux ou les écoles est aussi puérile que la condamnation portée par les anticolonialistes contre la même colonisation à cause de l'exploitation et des massacres. Les choses de l'histoire ne sont pas simples. Les Croisés étaient partis (du

moins un bon nombre d'entre eux) pour délivrer le tombeau du Christ, et ils pillèrent Constantinople, ce qui n'avait aucun rapport. Les soldats du corps expéditionnaire d'Indochine (du moins un bon nombre d'entre eux) sont partis pour défendre cette grandeur temporelle française dont Jean-Paul Sartre s'inquiète si peu, et on s'est servi de leur combat pour trafiquer sur les piastres, et peut-être certains d'entre eux ont-ils consacré eux-mêmes au trafic des piastres, avec leurs modestes moyens, leurs jours de permission. Les profits réalisés dans les guerres par ceux qui se battent, et plus souvent aux dépens de ceux qui se battent, cela existe. Les horreurs, cela existe aussi. Celles de la répression, celles de l'exploitation. Les Oradour coloniaux, et les exécutions sommaires, et les Nord-Africains que des spécialistes arrachent à la misère de leurs villages pour les jeter à l'autre misère, aggravée peut-être d'une pire déchéance, qui les attend dans nos faubourgs usiniers ; et peut-être le pire scandale de tous, l'extermination des races noires par l'alcool dans toutes les régions d'Afrique où nous avons trouvé des débouchés pour l'excédent de notre distillation nationale. Tout cela, il faut le dire, tout cela, il faut le crier, tout cela, il faut lutter, de toutes ses forces, pour le changer. Mais la protestation ne serait-elle pas plus plausible, ne serait-elle pas plus efficace si elle était faite au nom de la France, et non contre elle? Si elle était faite pour sauver, pour renforcer, pour maintenir l'Union française et non pour la dissoudre, si elle ne paraissait pas nourrie, et, qui sait? inspirée, par le ressentiment qui anime certains Français contre tout ce qui fait la grandeur temporelle française et l'espérance d'un avenir français dans la rude compétition des peuples? Il y a de l'injustice dans notre puissance? Travaillons à faire que cette puissance soit juste, et non à la détruire. Je sais bien que Jean-Paul Sartre, je sais bien que les intellectuels de l'équipe des *Temps modernes* me répondraient sans doute (ils n'ont guère l'habitude de me répondre) que je les calomnie en leur reprochant le peu de cas qu'ils semblent faire des intérêts de leur pays. Je sais bien que leur rêve n'est pas tout à fait celui de leurs demi-alliés communistes pour qui l'insurrection des peuples d'outre-mer doit ruiner les empires capitalistes et enfermer les Occidentaux d'Europe et les Améri-

cains dans des citadelles investies. Je sais bien qu'ils imaginent plutôt je ne sais quels liens d'amitié spirituelle maintenus, au-delà de la dissociation politique et économique, entre les *membra disjecta* de l'Union française. Je crains que cette autonomie prépondérante accordée aux problèmes de la culture ne soit un effet de la curieuse déformation optique dont sont victimes depuis fort longtemps les intellectuels français qui appliquent leur pensée au cours du monde. « La France qui aura cessé de régner par ses armes, par ses lois, par ses techniques régnera par sa pensée. » Je ne vois pas d'inconvénient à ce que les petits Méos et les petits Bantous apprennent les fables de La Fontaine. Mais ce serait une erreur de croire qu'ils les apprendront très longtemps dans des pays où fourmilleront les ingénieurs américains, ou, plus probablement, les ingénieurs et commissaires politiques soviétiques. D'ailleurs, une excessive importance donnée à la connaissance des fables de La Fontaine par les petits Méos ou les petits Bantous me semble un point de vue de spécialiste.

Ce qui me gêne n'est pas que Jean-Paul Sartre ait écrit un livre pour défendre Henri Martin, frappé d'une peine trop dure, ni même que ce livre paraisse après la libération d'Henri Martin, rendu après trois ans de réclusion à une existence confortable, de telle sorte que le sort d'Henri Martin peut paraître enviable, de l'autre côté du « rideau de fer » et même de ce côté, à beaucoup d'autres hommes dont la faute, si faute il y avait, n'était pas plus grande que la sienne. Ce qui me gêne, c'est que Jean-Paul Sartre ait consacré un livre à la défense d'Henri Martin, c'est-à-dire à un problème qui touche de très près à la guerre d'Indochine et au grand drame de l'Union française, sans que je voie apparaître, à une seule page, à une seule ligne de ce livre une inquiétude de Jean-Paul Sartre, une souffrance de Jean-Paul Sartre, un regret de Jean-Paul Sartre au sujet de ce nouveau 1763, ou de ce nouveau 1803 qui se prépare, au sujet de cette catastrophe nationale que serait, qu'est peut-être déjà la dislocation de tout ce que la France avait rassemblé autour d'elle, après sa défaite de 1870, pour une dernière entreprise de grandeur, pour une dernière volonté d'affirmation nationale. Il me semble, oui, il me semble, que la défense d'Henri Martin

aurait plus de force, venant d'un homme qui ne montrerait pas, à l'égard des dernières chances françaises dans le monde, une semblable indifférence. Car cela finit par ressembler un peu trop à la défense du même homme par ceux pour qui l'important n'est pas que la cause de la France soit juste, mais que la France soit affaiblie.

★

J'ai lu avec soin le livre que Jean-Paul Sartre a écrit, en s'aidant de nombreux documents et de nombreux témoignages, sur le cas du second-maître Henri Martin, condamné à cinq ans de réclusion en 1950 pour avoir distribué ou affiché des tracts contre la guerre d'Indochine. Il y a dans ce livre un peu tardif — mais un livre est long à écrire, long à composer, et Jean-Paul Sartre ne pouvait pas prévoir qu'Henri Martin serait libéré avant que le livre eût paru — de très bons arguments, d'autres qui le sont moins. On accorde volontiers à l'auteur, au terme de la lecture, qu'Henri Martin, communiste ou non, est un homme estimable. Je dis : communiste ou non. Les non-communistes ont au moins sur leurs adversaires communistes l'avantage que constitue le droit de pouvoir estimer leurs adversaires. Les communistes, eux, sont obligés de dire que leurs adversaires sont d'abominables traîtres, des saboteurs payés par l'étranger, et de leur donner des noms d'insectes nuisibles ou de serpents venimeux, afin de bien faire entendre qu'ils doivent être traités comme des serpents ou des insectes. Les non-communistes peuvent traiter les communistes comme des serpents ou des insectes. Mais ils n'y sont pas obligés. Rien ne m'empêche de dire : « Ce communiste veut ma mort, et pourtant je le considère comme un homme estimable, car on peut-être un homme estimable et vouloir ma mort. Nous vivons dans un monde où il n'a pas été jusqu'à présent possible de purifier les passions même nobles de la volonté meurtrière. » Rien ne m'empêche de le dire, et rien ne m'empêche de l'entendre dire. Si l'on me dit d'un militant communiste : « Cet homme-là est sincère et lutte pour ce qu'il croit le bien, » je ne protesterai pas, car je sais que de tels militants existent et sont nombreux. Je

protesterai seulement si l'on veut me dire : « Cet homme-là ne veut pas votre mort. » Car cela, c'est une grossière mystification. Le communiste est un homme qui veut la mort de l'adversaire. A cela nous ne pouvons rien.

On accorde encore volontiers à Jean-Paul Sartre que la peine de cinq ans de réclusion prononcée contre Henri Martin était d'une sévérité inhabituelle, que sa rigueur n'était pas très solidement fondée en droit, que des considérations circonstancielles, d'ordre politique, avaient pu influencer les juges. Bref, que le verdict était injuste, d'une injustice que la libération anticipée du condamné, en lui épargnant un peu plus du quart de sa peine, n'a qu'imparfaitement réparée. On accorde tout cela. Mais à peine a-t-on admis que, selon la perspective d'une justice pure, intrépidement indifférente aux données politiques du moment, la peine qui a frappé l'objection de conscience élevée par Henri Martin contre la guerre d'Indochine était disproportionnée, on se prend à se demander si le jeu dont Jean-Paul Sartre a étalé brillamment les cartes devant nous n'était pas un jeu truqué.

Entendons-nous bien. Ne serait-ce que pour ne pas lire demain dans les *Temps modernes* (je ne l'y lirai peut-être pas) ou dans l'*Humanité* (je l'y lirai en tout état de cause) que je proteste contre la libération d'Henri Martin, que je regrette qu'on ne l'ait pas gardé en prison plus longtemps, ou fusillé, je répète que je suis d'accord. Oui, on avait puni Henri Martin trop durement. Oui, on avait eu tort de transformer contre son gré son engagement volontaire contre le Japon en engagement forcé pour l'Indochine. Oui, on a bien fait de le libérer. Ce n'est pas, ou ce n'est plus, Henri Martin qui est en cause. Ce sont ceux qui le défendent. Ceux qui veulent nous faire prendre pour de lumineuses lanternes les vessies avec lesquelles ils prétendent éclairer le débat. Ce n'est pas à la libération d'Henri Martin que j'en ai, c'est à la façon dont sont plus ou moins consciemment camouflés en motifs de pure justice les raisons politiques au nom desquelles on a mené campagne pour cette libération.

(Comme on avait, soit dit en passant, camouflé en motifs de pure humanité les raisons politiques pour lesquelles était menée la campagne en faveur des époux Rosenberg. Il fallait,

je le crois, gracier les époux Rosenberg. Je l'ai écrit avant l'exécution, et je l'ai écrit après. Mais ce n'était pas au nom des valeurs que leurs amis politiques invoquaient pour obtenir cette grâce, car ces valeurs étaient de la fausse monnaie. Elles étaient de la fausse monnaie puisque cette monnaie n'avait pas cours chez ceux qui la jetaient sur le tapis pour obtenir ce qu'ils voulaient. Puisque, si ces mêmes valeurs avaient été invoquées par les non-communistes pour obtenir la grâce d'espions atomiques américains arrêtés en U. R. S. S., on n'aurait pas voulu en tenir compte. Je viens d'écrire : « Pour obtenir ce qu'ils voulaient. » Ou pour ne pas l'obtenir. Je ne suis pas sûr que les communistes aient véritablement voulu obtenir la grâce des époux Rosenberg. Je suis sûr qu'ils savaient très bien que leur campagne d'intimidation risquait fort d'obtenir l'effet inverse. Les *Temps modernes*, qui n'étaient pas en cause, — je n'ai jamais prétendu que Jean-Paul Sartre, lui, ne voulait pas réellement la grâce des époux Rosenberg, — m'ont raillé d'avoir écrit qu'en exécutant les Rosenberg on faisait le jeu des communistes. Ils ont raillé. Ils n'ont pas répondu. Railler est facile. Railler dispense de répondre. Je puis, moi aussi, railler. Je puis railler les *Temps modernes* tout au long de dix pages de cette revue, le jour où j'en aurai l'envie. La matière existe. Et après? Ni les *Temps modernes*, ni moi-même, ni les emprisonnés, ni les condamnés, ni les suppliciés de tous les coins du monde n'en seront plus avancés.)

★

Jean-Paul Sartre est un polémiste, un de nos plus brillants polémistes, sans aucun doute, ce qui n'ôte rien à ses mérites de philosophe, ou de romancier, ou de dramaturge. Un polémiste, c'est-à-dire un homme qui, dans la bataille des idées, se soucie avant tout de l'efficacité. Il s'agit pour lui d'avoir les rieurs de son côté, les rieurs, ou les indignés, ou les gens intelligents (les gens qui sont reconnaissants à leur auteur de les traiter comme des gens intelligents, et qui s'approuvent eux-mêmes en l'approuvant). Il s'agit pour lui d' « avoir » le public, d'avoir le public avec lui, et contre l'adversaire. Il ne s'agit pas d'aller au fond des raisons de l'adversaire — sinon

pour leur supposer des arrière-plans susceptibles de les discréditer dans une certaine mesure — de remettre en question ses propres raisons en face des raisons de l'adversaire, d'épuiser le débat. Il s'agit de prendre l'avantage. C'est pourquoi Jean-Paul Sartre adopte si volontiers un certain ton de dérision. Le ton de dérision a deux avantages. Il permet de briller, de briller aux dépens de l'autre. Il permet aussi de passer dans un mouvement plein de grâce à côté du problème, d'éviter les terrains dangereux par l'élision ou le silence, de procéder à ces tours d'escamotage devant lesquels le spectateur, sentant qu'il est mystifié, applaudit pourtant, applaudit pourtant au lieu de protester, parce que l'escamotage est bien fait. Un exemple, un tout petit exemple, une ligne sur la guerre de Corée. Voici le résumé de la guerre de Corée par Jean-Paul Sartre :

« ... Aussitôt que les Américains se furent mis pour leur propre compte à massacrer l'Asiatique... »

Vous vous souvenez de la manière dont la guerre de Corée a commencé. Moi aussi. Jean-Paul Sartre aussi, bien sûr. Mais certains détails vous échappent peut-être déjà. Beaucoup de temps a passé. Beaucoup de journaux, les journaux communistes, ont parlé de « l'agression américaine ». Il nous faut presque un effort de recherche, dans notre mémoire, pour nous souvenir qu'il n'y avait pas un soldat américain en Corée, qu'il n'y avait pas un char américain entre les mains des soldats de Syngman Rhee, que les Américains avaient refusé des chars à Syngman Rhee précisément parce qu'ils ne voulaient pas d'histoires, et qu'un beau matin les divisions blindées de la Corée du Nord, de la Corée du Nord qui, elle, avait des chars soviétiques, se sont mises gaillardement en marche vers Séoul, à travers une frontière que l'U. R. S. S. et les États-Unis avaient, d'un commun accord, établie sur le 38e parallèle. En invoquant des agressions de garde-frontières sud-coréens, bien sûr. Exactement le même prétexte que M. Hitler avait invoqué contre la Pologne en 1939. S'il était valable dans un cas il était valable dans l'autre. C'est alors, pour défendre un État dont ils avaient garanti l'indépendance, une terre qui était envahie, que les Américains sont arrivés très vite, et pourtant un peu trop tard. Il n'y aurait

pas eu de guerre de Corée s'ils n'étaient pas d'abord partis, un peu imprudemment. Voilà ce qui s'est passé, pour s'en tenir à l'incontestable. Mais voyez les avantages de l'ironie : « ... Aussitôt que les Américains se furent mis, pour leur propre compte, à massacrer l'Asiatique... » Quelle image cette phrase peut-elle évoquer dans l'esprit du lecteur mal informé, ou candide? De pacifiques Coréens qui n'étaient ni du Nord ni du Sud vaquaient aux travaux des rizières, faisaient la cour aux Coréennes, élevaient leurs enfants sans rien demander à personne. Un beau jour, dans le matin calme, des superforteresses sont arrivées, et ont lâché sur cette idylle champêtre, par pure perversité, du napalm et des bombes bactériologiques. Pourquoi? Pour rien. Pour le plaisir de massacrer l'Asiatique. Ce devait être un sport. Ou bien ils avaient bu un peu trop de bourbons doubles, comme dans les romans de Peter Cheney, et cherchaient la bagarre. Un seul élément, un tout petit élément a disparu du tableau : les colonnes de chars de fabrication soviétique en marche vers Séoul. Après tout, nous nous trompons peut-être. Nous avons peut-être été abusés par une propagande habile, par des mensonges cyniques. Peut-être les divisions blindées de Kim-in-Sen n'avaient-elles pas franchi la frontière. Peut-être étaient-ce les divisions blindées que Syngman Rhee n'avait pas, qui l'avaient fait? Peut-être les troupes américaines n'avaient-elles pas quitté la Corée? Peut-être sont-ce les G. I. qui ont violé la frontière de la Corée du Nord? Peut-être les Coréens du Nord, tout en attaquant les premiers, avaient-ils de bonnes raisons de le faire, et la « guerre préventive », qui est une forme de l'agression lorsque ce sont des Occidentaux qui y songent, est-elle une forme de la légitime défense quand ce sont les États communistes? Peut-être la Corée du Nord avait-elle le droit d'attaquer la Corée du Sud, parce qu'elle incarnait une forme de civilisation supérieure, et peut-être le droit de la civilisation supérieure à s'étendre aux dépens de la civilisation inférieure, monstrueux lorsqu'il est invoqué par les disciples de Nietszche, est-il sacré lorsqu'il est invoqué par ceux de Marx? Tout cela peut se plaider. Encore faudrait-il qu'on le plaidât. Jean-Paul Sartre s'en garde bien. « ... Aussitôt que les Américains se furent mis pour leur propre

compte à massacrer l'Asiatique... » Cette seule ligne dans les trois cents pages consacrées à la défense d'Henri Martin, cette seule ligne dans une protestation élevée au nom du droit, de l'équité et de la dignité humaine suffit, je n'y peux rien, à me rendre suspecte l'intention du livre tout entier.

THIERRY MAULNIER.

(A suivre.)

FRAGMENTS D'UN JOURNAL INTIME

Les fenêtres éclairées : Une nuit que je regagnais la vieille maison, je vis, du coin de la rue, mes fenêtres éclairées. Qui pouvait être chez moi, à pareille heure? J'avançais lentement sous le poids de la fatigue, sans quitter des yeux la lueur insolite. Je distinguais maintenant la lampe au centre de ma chambre et pouvais imaginer, si rien n'avait changé, la clarté sur les murs, jusqu'à mi-hauteur et, au-dessus, dans la pénombre, les derniers rayons de la bibliothèque où sont rangés les livres rares.

J'écartai l'idée d'un vol. Les malfaiteurs opèrent rarement en pleine lumière et eussent, du moins, pour ne pas se faire repérer du dehors, évité de laisser les persiennes ouvertes. La nuit, de plus, bénéfique et tranquille, se prêtait mal à l'aventure.

Et pourtant quelqu'un était là. Un ami, peut-être, monté pour m'attendre, à qui la concierge avait ouvert? Ou bien mon frère, rentré d'Orient, que j'allais trouver sous la clarté de la lampe, au milieu du décor paisible et rassurant, penché sur un de nos livres si souvent lus et relus et contemplant, pensif, son nom inscrit par lui autrefois au crayon, ou bien telle page à moitié parcourue et déchirée à l'endroit même où le sommeil, sept ans plus tôt, avait saisi sa main? A moins que ce ne fût ma mère, accourue de loin pour mettre ma chambre en ordre et qui veillait en m'attendant? Elle était là, prêtant l'oreille au bruit grandissant de mes pas et se hâtait, sans doute, d'ajouter des couvertures à mon lit par cette froide saison, ou de poser près du verre d'eau, sur la petite table, quatre bonbons dont la vue m'obligerait un instant à penser à elle.

Qui d'autre pouvait m'attendre à cette heure, dans la grande ville, moi qui rentrais solitaire et las? Qui donc pensait à moi dans le silence de la maison nocturne, sous le halo de la lampe, témoin de tant de jours heureux?

J'étais presque arrivé maintenant et voyais distinctement mes deux fenêtres. La lumière s'y encadrait. Immobile dans la nuit, vigilante et calme, elle semblait dire que le sommeil n'avait pu entrer.

Puis, je la perdis de vue, car je venais de pénétrer sous le porche humide et m'engageais maintenant dans l'escalier. Frontini, Stormer dentiste, Andrioli, pouvais-je lire au passage sur les plaques de cuivre, comme si cette longue absence n'avait été qu'un rêve. Le paillasson était encore là, roulé sur le palier du second étage et, au plafond, pendait toujours l'horrible toile d'araignée, dans l'angle de la fenêtre qui ouvre sur la cour.

J'entrais dans l'appartement. Le silence m'environna et j'entendis mes pas éveiller l'écho hostile et sourd des maisons vides. Dans ma chambre il n'y avait personne, sous la lampe personne n'était assis et nul ne m'attendait. Je compris alors que c'était moi qui avais oublié d'éteindre la lumière et me souvins, à cet instant, m'être enfui avant l'aube, sans me soucier des persiennes ouvertes. Sur le dossier d'une chaise pendait l'essuie-mains lancé à la volée au moment de partir et, près du lit, gisait, abandonnée, la paire de souliers ôtée ce soir-là, encore couverte de la poussière et de la boue des dernières heures de ma jeunesse. La poussière s'était accumulée partout, ajoutant à la solitude, mais rien d'autre n'avait changé.

Pauvre chambre ! Elle n'avait pu dormir dans cette lumière et qui sait depuis combien d'interminables nuits elle m'attendait ainsi, tandis que d'inlassables moucherons tournoyaient autour de l'ampoule? Les ombres n'avaient pas bougé d'un millimètre, tapies dans les angles familiers où, chaque matin, la lumière du jour leur donnait la chasse. Je retrouvais, intact, le désordre de mon départ précipité. Tout ici avait continué de veiller, attendant mon retour à chaque instant. Et voici que quatre années, pourtant, se sont écoulées, quatre longues années de notre vie si brève.

Une photographie de jeune fille : J'ai sous les yeux une photographie d'elle, prise au hasard par un de ces petits jeunes gens armés d'un Leica qui opèrent au bord des trottoirs, dans les grandes artères, et remettent ensuite un bon aux passants (avec l'adresse du studio).

La ressemblance est saisissante. Elle avance fièrement, la tête haute, le bras droit tiré par le poids du grand sac de cuir, le gauche un peu projeté en avant, au rythme de la marche, tandis que la main fine retombe, abandonnée. Toute sa volonté semble concentrée dans le désir d'aller plus avant. Vers quel but se dirige-t-elle? Des lunettes noires dérobent ses yeux et sa bouche s'entrouvre à demi. Son attitude trahit une sorte de lassitude et elle a l'air d'un automate mû par une pensée. Tandis qu'elle s'avance à notre rencontre, il semble (bien que nous n'en puissions rien voir) que devant elle s'ouvre une route illimitée et qu'un étrange mirage, au loin, l'attire invinciblement.

Par une sorte de miracle, le photographe l'a surprise à l'un des rares moments, le seul peut-être où elle atteint à une sorte de grandeur. Une fatalité romantique semble la guider dans sa course orgueilleuse et la simple curiosité plutôt que l'espoir l'entraîner vers son inévitable destin.

On dirait qu'elle déchiffre clairement ces choses au-dedans d'elle-même, qu'elle sait où la portent ses pas et qu'après un temps de joies éphémères, il lui faudra terminer sa route seule, malade et abandonnée, au sein d'un monde indifférent et cruel. Pourtant, sans désemparer, elle poursuit son chemin, jouant, par une sorte de caprice bien féminin, son existence entière.

A en juger par la lumière, ce devait être le matin, là-bas, à Venise, fugitif instant qui jamais ne reviendra. Comment étais-tu à cette minute? Indifférente au bien ou au mal, plongée dans un calcul ou hantée par le mensonge et te refusant à croire — contre toute évidence — qu'il n'est guère possible, riche de ta seule jeunesse, de marcher ainsi, indéfiniment?

Je ne t'ai jamais connue si belle et Dieu sait pourtant si je t'ai contemplée! Visiblement tu ne penses pas à moi, pas plus d'ailleurs qu'à tel ou tel autre homme. Peut-être rêves-tu

simplement à une nouvelle toilette ou à tes souliers trop étroits? Mais par-delà toutes ces misères, une sorte de grandeur te transfigure et ton cruel destin tout entier aboutit à cet unique et amer triomphe : celui d'aller à la rencontre du malheur avec une aussi tranquille et aveugle sérénité.

Mais il est tard et plusieurs mois se sont écoulés. Tu as brusquement disparu de ma vie et ces mots, tu ne les entendras pas. Tu as préféré poursuivre ton chemin seule, droit devant toi, sans daigner t'apercevoir que les maisons qui bordaient ta route devenaient à chaque instant plus pauvres et plus désolées.

Tu es loin maintenant. Où es-tu? Je n'en sais rien. Et tu marches, tu marches encore comme au matin de ce jour enchanté. Cette photographie, voyez-vous, n'est qu'une bien pauvre image, mais elle prend à mes yeux un sens pathétique et caché ; elle évoque pour moi un passé à jamais révolu : aussi, de temps à autre, je la regarde.

C'était la guerre : Le jour où prendra fin cette terrible aventure, quand les derniers brasiers seront éteints, les haines assoupies, que les souffrances passées s'atténueront et que le souvenir même commencera à s'effacer (ce jour-là arrivera-t-il jamais?), nous nous apercevrons alors que la plus grande partie de notre vie s'est écoulée, que le meilleur en est déjà passé et qu'il nous reste juste le temps de conclure.

Lorsque, finalement, nous nous éveillerons de cet affreux cauchemar, que chacun de nous voudra reprendre son histoire au point où il l'avait laissée, il comprendra très vite qu'il faut y renoncer et que le temps du rêve — bon ou mauvais — a, sans qu'il s'en avise, consumé ses meilleures années. Quand nous nous efforcerons de renouer le discours interrompu, nul (et pas même nous) ne se souviendra de quelle façon il avait commencé et quand nous nous disposerons à reprendre le collier pour défricher plus avant le sillon abandonné, nous nous apercevrons qu'il n'en reste pas la moindre trace et que tout notre effort a été vain. Alors nous comprendrons que l'unique chance serait de tout recommencer, comme au temps de nos vingt ans, lorsque l'avenir s'ouvrait devant nous et que la longue route à parcourir n'était pas faite pour nous effrayer.

Mais ils sont loin nos vingt ans. Nos visages déjà se rident, nos cheveux sont grisonnants et notre ardeur décroît de jour en jour.

Le soir, tandis qu'à la fenêtre nous regarderons tomber le crépuscule et que les blanches tours surgies de la masse sombre des parcs se teinteront de pourpre et d'or pour créer une fois de plus l'illusion du printemps, nous entendrons la porte de la maison se refermer derrière nos fils, heureux de fuir notre présence et impatients de prendre le large.

Levant vers nous la tête d'un air absent, ils nous feront un petit signe d'adieu, comme pour se débarrasser d'une ultime corvée, puis s'élanceront dans la profondeur des jardins à la poursuite de l'amour.

Et nous les verrons disparaître dans l'ombre. A cet instant — ô merveille ! — les lumières s'allumeront partout dans la ville et resplendiront au loin, magnifiant l'aventure, la beauté, les femmes, la fortune et la gloire. Les biens de ce monde, sous nos yeux, seront rassemblés pour la plus grande joie des hommes et peut-être en aurions-nous notre part s'il n'était déjà trop tard, car, pour dire vrai, nous sommes passablement fatigués et n'aspirons plus désormais qu'au repos.

Nos fils, donc, seront heureux — dans la mesure où il est permis de l'être ici-bas — et, comme il est normal à leur âge, fiers de leur jeunesse, étrangement satisfaits d'être appelés pour la relève, les derniers mais aussi les premiers, avides, insatiables et profondément convaincus que tout a été créé pour eux depuis que le monde existe.

Et tandis qu'accoudés à la fenêtre, nous serons là, silencieux, portés par le vent, leurs jeunes voix et leurs éclats de rire arriveront par bouffées jusqu'à nous.

Et nous nous demanderons alors : « Pourquoi, lorsque nous étions jeunes, n'avons-nous pas connu cette allégresse? Pourquoi étions-nous, au contraire, anxieux nuit et jour, inquiets de l'avenir, assombris par toutes ces voix qui s'élevaient près de nous pour nous répéter que rire, voire même sourire, était un crime? Nous fallait-il donc, durant ces années où la mort rôdait sans cesse autour de nous, nous réjouir de notre sort, nous réjouir de notre malheur, alors que les voies étaient sans issue et que d'odieux visages surgissaient de toutes parts?

« Oui, pourquoi pas nous? » nous demanderons-nous avec une colère subite et trop longtemps contenue, mais sans doute un peu ridicule si on pense à nos visages fatigués, à nos cheveux gris et à nos petits airs vieillots.

Et nous nous lèverons pour contempler à nos pieds le corps immense et voluptueux de la ville, de la ville qui nous ignore et, trop tard, nous comprendrons combien notre rage était vaine. Puis nous nous rassiérons avec un petit sourire de supériorité tandis que ces mots reviendront nous obséder : « Oui, pourquoi pas nous? »

Remontant alors le cours de ces tristes années à travers le mystérieux dédale de la mémoire, nous retrouverons — qui sait? — dans la nuit des temps, le paradis perdu et peut-être imaginaire de notre lointaine jeunesse. Et nous nous réfugierons dans ce domaine secret avec une sorte d'amer dépit, imaginant des joies qui, sans doute, n'ont jamais existé. Et les gens de nous demander avec quelque ironie : « Bonsoir, mon cher, pourquoi cet air triste? — Triste, moi? Vous voulez rire! Nous qui avons vécu des années enchantées! Nous qui avons connu l'âge d'or et les grâces du ciel, ignoré la fatigue, la peur, la maladie et la mort... Nous qui... — Vous qui? — Nous qui sommes des élus comparés à vous, pauvres diables... etc., etc...» Et c'est ainsi que nous chercherons à donner le change, prenant un amer plaisir à nous torturer.

Le visiteur : Cela a dû vous arriver, à vous aussi, une fois au moins : un soir, en rentrant, vous apprenez qu'une personne inconnue est venue vous demander en votre absence. Elle a passablement insisté pour vous voir et s'est refusée à attendre. Elle ne s'est pas nommée et n'a rien dit du but de sa visite. Vous n'en saurez pas davantage. Tout au plus pourrez-vous deviner s'il s'agissait d'un homme ou d'une femme. Était-il riche, cet inconnu? ou pauvre? D'où venait-il? Et elle, était-elle jeune? ou vieille? Était-elle belle? Inutile d'insister. Celui qui a ouvert la porte ne se souvient de rien de précis. Il se contredit sans arrêt et nous finirons par nous apercevoir que, pour se donner de l'importance, il invente à plaisir. Par une série de recoupements, vous arriverez tout au plus à savoir qu'il ne s'agissait pas d'un importun, ni d'un

solliciteur, ni d'un quelconque inconnu, mais bien d'un visiteur exceptionnel. « Il reviendra, » vous direz-vous alors, las de vous perdre en conjectures. Et le lendemain vous n'y penserez plus.

Mais le visiteur ne revient pas. Brusquement, à quelque temps de là, le doute se glisse en vous. Et si, par hasard, cet homme (ou cette femme) était venu pour un motif de la plus haute importance? N'était-ce pas là, hélas ! la fameuse occasion dont vous n'avez jamais cessé de rêver et qui aurait bouleversé votre vie entière? Mais vous étiez absent et, par une absurde coïncidence, vous avez manqué votre destin.

L'inconnu n'est jamais revenu. Toutefois, dans une région ignorée de notre âme, nous attendons toujours qu'il réapparaisse. L'âge vient : nous continuons d'attendre. Et c'est pourquoi, sans doute, certains coups de sonnette, apparemment semblables aux autres, nous font battre le cœur.

Les nuages : Hommes, mes frères, vous allez dormir et vous avez le courage de fermer vos fenêtres. Pendant ce temps, par milliers de mille, variés à l'infini, de merveilleux nuages blancs parcourent le ciel et la lune qui les éclaire les transforme en songes. Mais vous dormez dans votre tanière du dix-neuvième étage et vous ne pouvez les voir. Et toi aussi, Jean, tu dors dans l'obscurité, semblable à un mort.

C'est en vain qu'ils ne cessent d'errer, depuis des milliards de siècles. L'un d'eux, couleur de cendre, appartient à un certain Georges Filicari que je ne connais pas et qui dort. Un autre a pris la forme de saint Chrysostome et il est venu pour notre archevêque (qui dort, lui aussi, du sommeil du juste). J'en vois un autre, étroit et long, strié de mauve et d'argent, étendu comme une sirène sur le rivage et d'une beauté extraordinaire. Il appartient à une jeune courtisane que je ne nommerai pas et qui rêve (dans son grand lit). Il y a le nuage du traiteur, celui du marchand de biens, celui du linotypiste et voici celui de l'enfant du vitrier. Eux aussi sont endormis. Toutefois, j'ai beau regarder, je ne vois pas de nuages pour les triomphateurs de ce monde qui, au fond de nos demeures, se reposent sur leurs lauriers. Non, parmi les

myriades de nuages qui se pressent dans le ciel, il n'en est pas un seul pour les heureux mortels qui ont le triste privilège d'avoir vaincu.

Mais mes concitoyens sont de grands seigneurs. Confinés dans leurs maisons, allongés dans des poses étranges et abandonnées, ils dorment et n'ont que faire des miracles. Qu'importe si ces nuages, chargés d'un mystérieux message disparaissent à jamais ! Oui, qu'importe ! Ainsi va le monde où le meilleur est toujours perdu. Dormons, dormons à poings fermés, comme des brutes. Tout est très bien rangé dans les archives du ciel : il n'y a pas le moindre nuage de perdu et nous les retrouverons tous, un jour ou l'autre.

Dimanche : Qu'il est bon de rester au calme dans sa maison ! Le soleil entre à flots et caresse les meubles avec la douceur caractéristique des heures 14. La porte est fermée comme si tout le monde était sorti. Les pas qui résonnent dans la pièce voisine nous sont familiers et ne sauraient troubler en rien notre rêverie. Pour plus de tranquillité, malgré le règlement, nous avons décroché le téléphone. Nous sommes dans une forteresse où, grâce au mot de passe, entrent seuls les gardes, autrement dit, le soleil, le chant des oiseaux et le murmure de la ville. Une île. Tout est calme à souhait et nul ne viendra nous déranger.

Un livre à la main, installons-nous dans le fond de notre fauteuil, croisons les jambes pour plus de commodité et allumons une cigarette. Et maintenant, viens à moi, Paix (ou Inconscience), Joie, Félicité, qu'importe ton nom ! Accours, c'est le moment ! Pourquoi ne viens-tu pas?

Mais dites-moi, qui est entré? Qui est venu pour tout détruire? N'avais-je donc pas fermé la porte?

Quelle porte? Croyais-tu donc, mon cher, qu'il suffisait pour te défendre de verrouiller la porte qui donne sur l'escalier? Celui qui vient troubler la paix de ton dimanche n'a pas besoin de sonner, de mettre la clef dans la serrure, ni même besoin de pénétrer dans ta chambre et de poser la main sur ton épaule pour te faire retourner? Penses-tu donc qu'il y ait en toi des portes que tu puisses fermer? Croyais-tu, par hasard, avoir banni le souvenir de tes années perdues, des

êtres chers qui ont quitté ce monde ou simplement qui ne t'aiment plus?

Et la mort? Ce mot ne te dit rien? L'avais-tu donc oubliée elle aussi? Il s'en fallait d'un rien, d'un souffle, de moins encore pour que tu fusses heureux et voici qu'elle est là, présente, et tu ne saurais lui échapper. Tu chercherais en vain à la fuir, par-delà les mers et les montagnes. Elle est là, cachée au plus profond de ton être et, bien que tu la haïsses par-dessus tout, tu la nourris jour et nuit de ta propre substance : jamais mère ne fut plus vigilante.

Un cas intéressant : « J'aime la vie, » dit la jeune fille.

— Qu'avez-vous dit?

— J'ai dit : « J'aime la vie ! »

— Vraiment ! Et peut-on savoir pourquoi?

— La vie me plaît, c'est tout et j'aurais beaucoup de peine s'il me fallait la quitter.

— Mademoiselle, expliquez-vous ! Ce que vous dites est passionnant. Accourez, mes bons amis, venez entendre cette jeune personne vous dire que la vie lui plaît !

Juin 1946 : Nous pouvons être certains que, d'ici quelques années, apparaîtra un jeune écrivain qui deviendra un nouveau chef d'école. Peut-être sera-ce dans quelques mois? Qui sait même si son premier livre n'est pas sur le point d'être publié et ne sera pas mis en vente dès demain matin aux États-Unis ou à Berlin? Cela éclatera comme une bombe : une voix jamais entendue, une façon entièrement neuve de considérer l'homme. La différence, bien entendu, se réduira à quelque chose de très simple eu égard à tout ce qui a précédé : une manière nouvelle, par exemple, d'agencer les mots, ou la découverte d'un sentiment si répandu que nul jusque-là ne se serait risqué à en parler, en d'autres termes, une chose que chacun de nous, à tout instant, pourrait découvrir sans effort, et que, néanmoins, nous ne réussirons pas à trouver. Une telle pensée n'est-elle pas profondément décourageante? N'est-elle pas l'aveu implicite de notre impuissance? Et pourtant quel rêve ! Être en possession de la merveilleuse formule et la tenir secrète pendant des années, se délecter en silence

de ce point de vue nouveau sur l'univers, en prévoir toutes les applications possibles, s'apercevoir que tant d'énigmes sont d'un seul coup résolues ; se sentir seul, mais de l'unique façon qui nous fasse trouver goût à la solitude.

La fin de la jeunesse : Nous sommes déjà le 28 et je n'ai encore rien fait. Le vague poème qui me trottait par la cervelle s'échappe en tous sens. J'y pense, le matin, au réveil, mais ensuite tout s'évanouit dans la brume livide de ces mornes journées.

Je m'efforce à tout prix de regagner la rue perdue : « Attends-moi ! Arrête ! » criais-je au bas de la pente. Mais les pages continuent de tourner avec une extrême lenteur, il est vrai, mais sans jamais s'arrêter comme nous aimons le faire, nous autres les hommes, pour jeter un regard autour de nous, allumer une cigarette ou bavarder un instant. Les pages de la vie, les heures, veux-je dire, pour ne pas employer d'absurdes métaphores, les jours, les mois, les années se succèdent avec une extrême rapidité mais, à les voir passer avec tant de lenteur, on ne pourrait jamais croire qu'ils sont nos ennemis. Ils vont doucement, à pas lents, comme de nobles seigneurs, mais ne s'arrêtent jamais, les maudits, et ne s'accordent aucun répit. Nous avons beau prendre les devants, prévoir, calculer : nous sommes des hommes, hélas ! et, de temps à autre, devons nous reposer. Et tandis que, perdus dans nos rêves, nous restons là, au bord de la route, les heures, les jours, les mois et les années nous rattrapent un par un, nous dépassent, avec leur abominable lenteur et se perdent là-bas, dans la rue. Un beau matin, nous nous apercevons qu'ils sont très loin maintenant et nous nous lançons à leur poursuite.

C'est à cet instant précis que prend fin notre jeunesse.

Le secret : Il sentit une main se poser sur son épaule et s'éveilla. « Qu'as-tu? » demanda celle qui reposait près de lui. « Quoi? Que veux-tu dire? » Des rayons inégaux filtraient à travers le journal fixé sur l'abat-jour et se posaient çà et là dans la chambre. « Tu parlais, » reprit-elle. « Ah ! et que disais-je? »

Elle le regarda dans les yeux et sourit un peu (comme quand elle ment). « Rien, dit-elle, des mots sans suite. » Mais elle gardait le même sourire.

Il insista, d'un air faussement dégagé. « Que disais-je donc? — Oh ! rien, tu marmottais des paroles inintelligibles. » Elle mentait, c'était certain. Elle avait, au contraire, entendu quelque chose que lui, maintenant, ne pouvait rattraper ; quelque chose de cruel, peut-être, d'inavouable ou, simplement, de trop sincère. Comment dormir à présent? Il y avait donc en lui une porte qui pouvait s'ouvrir à son insu, pendant qu'il dormait, pour livrer passage aux pensées les plus cachées de son âme, ignorées de lui, mais terriblement siennes et entachées, qui sait, de noirceur et de honte? Ou bien, il avait trahi dans son sommeil le terrible secret qui l'étouffait depuis des mois (dans la nuit glacée, la sentinelle épuisée doit, elle aussi, défendre seule l'entrée de la forteresse), le secret fait de noms et de chiffres qui pouvait conduire à la mort au moins une centaine d'hommes.

Il pouvait se fier à elle, naturellement, puisqu'elle était sa compagne et vivait dans son ombre. Mais il est des secrets si fascinants qu'ils pourraient tenter les anges mêmes qui veillent aux portes du ciel. Une simple femme saurait-elle les garder? Il pouvait en douter puisqu'elle avait menti.

Départ différé : La plume, c'est visible, meurt d'envie de tracer les mots : il suffit de voir l'ardeur avec laquelle elle dessine les premières lettres, tel le cheval longtemps tenu à l'écurie et qui brûle de prendre sa course. Mais il serait insensé de la laisser courir ainsi, la bride sur le cou. Insensé et vain. Le cavalier n'en a pas la moindre envie. Il s'assied sur le banc, devant la maison et regarde la route jalonnée, sans doute, de merveilleux espoirs, la très longue route qui se perd au loin : il s'assied et se met à fumer. Pourquoi reste-t-il là au lieu de s'élancer sur sa monture? Il est vêtu pour le voyage, il a ses bottes, son manteau, ses provisions, des pistolets pour se défendre et la carte du monde avec la bénédiction de l'évêque. Oui, pourquoi ne part-il pas? Il contemple la route, la voit devant lui, blanche et vide, et l'imagine telle qu'elle sera, après le tournant : la même ou presque. Une maison, de temps à

autre, qui ressemblera étrangement à la sienne, en admettant qu'elle la vaille. Et ainsi de suite, jusqu'à la fin.

C'est pourquoi il ne part pas. Assis sur son banc, le regard perdu, il fume. Impatient et fougueux, le cheval, lui, piaffe à l'écurie et n'arrive pas à comprendre.

Feinte approbation : Vous avez raison de vous enorgueillir — ô jeunes gens. Nous sommes vieux maintenant et avons fait notre temps. Le monde, déjà vous appartient : vous entendez en disposer à votre guise et c'est bien votre droit. Vous reviendrez de nos obsèques avec un appétit dévorant, débordants de vie et la tête bourdonnante de projets. Pourtant, le soir en vous couchant, vous sentirez comme une douleur, là, à droite de l'estomac : peu de chose, pour l'instant.

Février 1950 : Je suis passé ce soir à la lisière du parc et j'ai revu tout ce qui fut à moi autrefois : la brume légère, les reflets humides sur l'asphalte et l'horloge électrique du carrefour qui n'en finissait pas, jadis, d'avancer, pour tout à coup se mettre à courir, dès que l'heure du rendez-vous était passée (et qu'il n'y avait plus aucune chance qu'Elle arrivât).

A l'angle de la grille, ce soir, il y avait précisément un jeune garçon qui allait et venait, avec impatience. Comme son visage était dans l'ombre, j'aurais pu le prendre pour moi, si tant d'années n'avaient passé, pour moi, resté là à attendre, en dépit des saisons, de la pluie, des épidémies et des guerres. Mais Elle n'est pas encore arrivée. Toujours en retard, l'élue de mon cœur ! Et la lueur du lampadaire fera briller nos cheveux blancs.

C'est ainsi que les décors de notre passé : une rue, un appartement, une ligne de tramways, un kiosque, appartiennent à d'autres désormais et, perplexe, rêveur, je reste à contempler ces biens disparus.

Un jour viendra (est-il proche?) où nous aurons tout connu, tout épuisé : crépuscules, départs, visages aimés, fêtes nocturnes et où seuls resteront disponibles quelques lointains pays, par trop semblables, d'ailleurs, au nôtre.

Je verrai les autres — les jeunes — comblés des joies qui

furent les miennes et que je ne désire plus. Je n'essaierai pas de les retenir, même par jeu. Je n'en aurai plus la force, parce qu'alors je serai vieux. Et il nous aura fallu ce temps pour nous apercevoir que toutes les choses auxquelles nous tenions tant n'en valaient pas la peine, qu'elles n'ont servi à rien qu'à détruire notre vie, jour après jour, alors que le bien était ailleurs et que, dans notre obstination à ne pas comprendre, nous l'avons sans doute à jamais perdu.

La secrétaire : La secrétaire à qui je dictais mes poèmes s'est mariée et a deux garçons. Elle me salue quand je la rencontre : c'est tout ce qui reste de l'amour.

Ma machine à écrire a disparu. Je l'ai prêtée à un ami : adieu, adieu. Quel sympathique garçon (malgré son terrible accent !) Depuis cinq ans, il est parti : aurai-je jamais de ses nouvelles?

Mon stylo ne fonctionne plus. J'ai eu le malheur de le laisser tomber et la plume est hors d'usage. On m'a dit qu'il était impossible de le réparer, dans une de ces petites baraques embusquées sur les places.

Quant à la plume de mon enfance (elle doit bien encore exister, cette vieille plume?) qui pourra me dire où elle se cache? J'avais en outre, vous vous en souvenez, un encrier, un petit encrier de poche, au temps de ma jeunesse. Mais, depuis, des hommes sont nés, par milliards, ou bien sont morts et j'en arrive à me demander si on ne l'a pas enterré, lui aussi.

C'est pourquoi j'écris au crayon. Un bout de crayon, trouvé par hasard dans une vieille boîte. Je l'ai taillé et, sur le peu de papier blanc qui me reste, ce soir j'écris, mes amis.

DINO BUZZATI.

(Traduit de l'italien
par Florence Cravoisier.)

L'IMAGE CHEZ St-JOHN PERSE

St-John Perse a su se tisser un langage qui, comme on dit d'une étoffe, *se tient* par lui-même. Il est assuré de sa continuité, qu'assurent à la fois la phonétique et la syntaxe, une souple succession de sons et de formules. Il peut y inscrire, sans dommage ni perte de puissance, une inspiration plus dégagée des relations de l'habitude et des entraînements de la banalité, car le moule formel est si sévère qu'il y glisserait impunément peut-être un contenu arbitraire ou insensé.

Il n'en est rien. Le contenu n'est pas moins strictement déterminé que la forme : en premier lieu, de surprenants rapprochements sensuels, mais toujours fondés dans la sensation même ; puis, des descriptions allusives, faites d'un assemblage de détails énigmatiques à force d'être concrets, mais toujours attestés par l'expérience et la tradition ; enfin de vastes catalogues où l'hétéroclite paraît à son comble et qui ne supposent rien moins qu'une sorte de science encyclopédique, rangeant et ordonnant le trésor total de la nature et de l'histoire. A ces trois niveaux, une entreprise identique, d'une ampleur, d'une ambition croissantes, mais dont ne varie pas l'exigence de rigueur.

a) *Sensations correspondantes.*

A un premier étage, l'équivalence sensible des couleurs, des formes, des odeurs, dans d'autres cas, une similitude parfois très abstraite, de situation, d'évolution ou de destin, soutiennent le rapprochement proposé. Celui-ci implique, de la part du poète, une très singulière acuité de perception : l'auteur enregistre et distingue les sensations ; il les identifie, les reconnaît, estime leurs caractères spécifiques et grâce, à une mémoire très vivace et extrêmement sûre, qui n'est que plus nécessaire en ce domaine de l'insaisissable par excellence, il enferme

le diffus et fixe le fugace. A travers l'infinie variété du sensible, une brusque et infaillible parenté vient assortir soudain deux données que n'associait aucune contiguïté naturelle et que rapproche soudain une lointaine et élusive propriété :

Goût de tubéreuse noire et de chapelle ardente (*Vents*, II, 5)
Parfum de termites et de framboises blanches (*Pluies*, V)
Mer au parfum d'entraille femelle et de phosphore (*Mers*, 6)
Goût d'arum et de névé (*Pluies*, IV)
Goût de pailles et d'aromates (*Vents*, 1, s.)
Couleur de pierre d'étable et de dolmen (*Mers*, 6)
Couleur de tabac rouge et de mulet (Écrit sur la porte)
Goût de skunk et de carabe et de fumée de bois de hickory (*Vents*, II, 2)
Couleur de papaye et d'ennui (*Enfance*, IV)
Odeur de violettes et d'argile (*Anabase*, VI)
Couleur de soufre, de miel, couleur de choses immortelles (*Anabase*, VII)
Couleur de murs d'asile et de léproseries, couleur d'ivoire fossile et de vieilles dents de mule (*Pluies*, VII)
Clartés d'iode et de sel noir (*Amers*, 11)
Amas d'entrailles et d'algues (*Amers*, 11)

Parfois le poète ne se contente pas de juxtaposer, il intervertit, il mêle les données qu'il compare dans les éléments qu'il associe : dans *Vents*, II, 4, les îles flottantes *tressées de lianes à crotales et de reptiles en fleurs* manifestent l'inextricable alliance des plantes et des serpents, confusion de deux règnes que St-John Perse connaît depuis le navire échoué dans l'île natale et ses haubans de lianes,

où trop longues les fleurs
s'achevaient en des cris de perruches (*Pour fêter une enfance*, II)

De la même manière, quand il décrit les pays du limon *où cède toute chair, la femme à ses polypes, la terre à ses fibromes,* il sait bien que l'exactitude exigerait le contraire : les tumeurs

pour le corps et les animaux pour l'humus, mais il entend souligner, dans les deux milieux (et de les nommer *chair* est une première image), l'identité de structure des excroissances vivantes, proliférantes, immondes, qui s'y développent.

b) *Problèmes de l'image.*

Ce vaste répertoire de sensations, la capacité de les conjuguer d'une façon pertinente et inédite, permettent un usage presque ininterrompu de l'image poétique. C'est au point que le texte est tout image, comme il est tout rythme. L'image s'y présente sous les aspects les plus variés, depuis la comparaison en bonne et due forme, développée, justifiée, jusqu'au mot inexplicable qui fait corps avec le texte et qui ne s'en laisse pas détacher, identifié à l'élément qu'il remplace et s'y substituant si complètement que celui-ci, désormais superflu, s'y trouve élidé.

L'image cependant naît toujours de la réalité d'une sensation ou de l'authenticité d'une imagination. Elle décrit, elle éclaire. Les plus explicites sont ainsi introduites par les outils grammaticaux qui servent normalement à provoquer la confrontation de deux termes à la fois lointains et analogues. Leur similitude, alors, prend d'autant plus de relief qu'elle est elle-même plus accusée tandis que les différences qui la cernent, et qui l'investissent, comme la distance qui sépare les pôles, continuent de paraître prévenir la moindre collusion : Dans ces ensembles que tout oppose, ceci du moins est identique, et d'une identité criante : à ce prix, l'image est apport, surprise et création ; en elle, pour une large part, réside le plaisir poétique.

Cette sorte de comparaisons formelles, chez St-John Perse, bénéficie d'un registre exceptionnellement large lequel permet les conjurations les moins attendues. Il s'ajoute à une extrême exactitude dans les ressemblances dénoncées, qui justifie l'audace des alliances.

Dans le cas le plus simple, la comparaison sort directement d'une équivalence sensuelle :

de petites algues violettes comme du poil de loutre (*Amers*, 3)
les cygnes violents aux yeux de femmes et de murènes (*Vents*, II, 3)

la mer aux spasmes de méduse (*Amers*, 2)

leurs paupières fabuleuses en forme de navettes (*Amers*, 6)

ce blanc ciel de mer aux blancheurs de harfang (*Amers*, 10)

de vastes gares enfumées d'aube comme des palmeraies sous verre (*Neiges*, II)

je me fais joie du gros œil à facettes : anguleux, imprévu comme [*le fruit du cyprès* (*Éloges*, XVIII)

[l'âme :] *invisible et fréquente* (1) *ainsi qu'un feu d'épines en plein* [*vent* (*Anabase*, I)

Il en va de même quand la relation suscitée résulte d'une fausse détermination, où le terme qui introduit l'image joue le rôle de déterminant et le support celui de déterminé :

la laine noire des typhons (*Vents*, I, 3)

le plain-chant des neiges (*Neiges*, III)

la sauterelle verte du sophisme (*Vents*, I, 3)

la lèvre haute au croc du rire (*Vents*, III, 1)

sur le haut peigne sonore des grands barrages de montagne (*Exil*, VI)

Ô spondée du silence étiré sur ses longues (*Éloges*, IX)

Nos bonnes sont entrées aux corolles des robes (*Éloges*, XI)

De cette catégorie d'images, le *banyan de la pluie* qui ouvre et qui ferme (ou presque) le poème du même nom (2) peut passer pour le modèle achevé : au départ opposition extrême de substance et de nature entre un arbre et une averse, en fait, évidente et grandiose analogie visuelle entre la pluie tropicale drue, presque solide, et les minces racines aériennes qui, de toute part, relient au sol chaque branche de la frondaison géante.

Parfois l'identité plus abrupte qu'impose la fausse détermination substituée à la comparaison classique, est insidieuse-

(1) Au sens étymologique : *dense*.

(2) « *Le banyan de la pluie prend ses assises sur la ville.* » (*Pluies*, I.)
« *Le banyan de la pluie perd ses assises sur la ville.* » (*Pluies*, VIII.)

ment soutenue par un contexte qui tempère la rudesse de l'assimilation :

Et par-dessus la foule des lettrés, l'aigrette d'un sourire me guide jusqu'à lui (*Amitié du Prince,* IV)

et de l'éponge verte d'un seul arbre, le ciel tire son suc violet (*Anabase,* VII)

Il arrive également qu'elle soit préparée par la mention antérieure de données parentes proposées plus timidement. Dans le verset suivant d'*Anabase,* IX :

sous quelles mains pressant la vigne de nos flancs, nos corps s'emplissent d'une salive,

l'image de la vigne est amenée par celle du raisin, qui la précède immédiatement :

et dans nos corps de femmes, il y a comme un ferment de raisin [noir

Sans cette première évocation, elle aurait perdu de sa justesse et, par conséquent, de sa force. Elle n'apparaîtrait ni si puissante ni si convaincante.

De même dans *Amers,* 6, quand il est question de textes où

siffle la pieuvre du plaisir

l'auteur a pris soin de les décrire auparavant en proie aux plantes et aux animaux marins :

brûlés d'orties de mer et de méduses irritantes

Il arrive que des évocations simultanées se prêtent un mutuel appui :

les chantiers illuminés toute la nuit tendent sur l'espalier du ciel une haute treille sidérale : mille lampes choyées des choses grèges de la neige (*Neiges,* II). *Illuminés* appelle *lampes, espalier* annonce *treille, nuit* fait prévoir *sidérale :* décor industriel superposé aux terrains vagues où s'installe le travail des hommes et que la neige momentanément recouvre.

★

Le recours à l'apposition ne laisse bientôt qu'un simple signe de ponctuation distinguer les deux réalités juxtaposées :

la présence de la voile, grande âme malaisée (*Éloges*, IX)

nos filles parfumées qui se vêtaient d'un souffle, ces tissus (*Anabase*, VI)

ces ombres — les prévarications du ciel contre la terre (*Anabase*, VIII)

Le plus souvent, la juxtaposition elle-même paraît insuffisante au poète. L'image est alors totalement intégrée au texte. Aucune articulation grammaticale ne marque la dualité des termes. Celle-ci disparaît, n'est plus que virtuelle, implicite. La réalité nouvelle pénètre l'autre et la féconde sans que rien d'étranger à la richesse même de son apport, vienne avertir qu'il y a image, c'est-à-dire rapprochement et double donnée. L'absorption, la fusion sont complètes. L'image est incorporée au discours : verbe, nom ou adjectif indispensables à son architecture élémentaire, et non parenthèses, incises ou compléments qu'on peut en distraire

Ce sont ainsi « les fleuves *infatués* », « les golfes *assouvis* » (*Vents*, II, 3), les « Cavaliers sous le morion, *greffés* sur leur monture » (*Vents*, III, 1), « l'écorce *démasclée* de la terre » (*Exil*, VI) ; « les grands *lés* tissés du songe et du réel » (*Neiges*, I) ; « les *savanes* d'aviation » (*Poème à l'Étrangère*, III), « les vastes plaines sans histoire *enjambées* de pylônes » (*Neiges*, III), la « ville jaune *casquée* d'ombre » (*Anabase*, IV), la terre *arable* du songe (*Anabase*, X), l'homme qui observe le ciel à l'aube « *appuyé* du menton à la dernière étoile » (chanson finale d'*Anabase*), « un verger en province *pleurant* ses gemmes d'or » (*Vents*, IV, 5).

Là encore, des évocations parentes se révèlent plus fortes d'être accouplées :

un pur relief d'empreintes méningées, proéminences *saintes aux* lobes *de l'enfance* embryonnaire (*Amers*, 9)

les livres tristes, innombrables, par hautes couches crétacées, *portant créance et* sédiment *dans la montée du temps.*
(*Vents,* I, 4)

A la fin, le support disparaît, remplacé par la donnée éloquente qui mieux qu'une désignation explicite le rend visible et présent :

de noires besaces s'alourdissent en bas du ciel sauvage
(*Amers,* 9)

Ces formes diverses de l'image coexistent dans la même phrase, où leurs propriétés respectives cumulent leurs pouvoirs. Ainsi, la comparaison classique connue et l'image intégrée :

les îles rondes et basses, baguées d'un infini d'espace, comme [*des astres* (*Vents,* IV, 2)

La comparaison classique : *comme des astres.*
L'image intégrée : *baguées d'un infini d'espace.*

Même relation dans la description de la place sans margelle peinte :

pavée d'or sombre et de nuit verte, comme une paonne de Colchide
(*Amers,* 3)

Semblablement la mer apparaît :

dans un éclat de siècles ardoisés, l'immense vulve convulsive aux mille crêtes ruisselantes, comme l'entraille divine elle-même un instant mise en nu (*Amers,* 11).

Le poète, ne se contentant pas d'un seul rapport, pour donner à l'image plus d'ampleur et pour la rendre plus profonde, plus difficile à démêler, à épuiser, en multiplie volontiers les termes et les modules :

comme prêtresses en sommeil et filles d'ailes dans leur mue, ah! comme nymphes en nymphoses parmi les rites d'abeillage — lingeries d'ailes dans leur gaine et faisceaux d'ailes au carquois (*Vents,* I, 3).

Il neigeait, et voici, nous en disons merveilles : l'aube muette dans sa plume, comme une grande chouette fabuleuse en proie

aux souffles de l'esprit, enflait son corps de dahlia blanc (*Neiges*, V).

Dans le premier exemple, l'idée directrice est celle de la finesse de pliage d'une matière transparente et délicate, telles les ailes de l'insecte futur dans la nymphe ou la chrysalide : à quoi viennent s'ajouter l'image de fragiles lingeries soigneusement disposées sous le papier de soie et les rubans pâles dans leur emboîtage de luxe, puis l'empennage des flèches bien rougies dans le carquois pour qu'elles y tiennent en plus grand nombre sans qu'il s'en trouve froissé ; dans le second exemple, celui de la neige qui tombe à l'aube comme un duvet innombrable, l'image est élargie par celle de l'oiseau gigantesque et nocturne gonflé de quelque ivresse mystérieuse, puis par la fleur frissonnante sous la corolle évoque un plumage immaculé.

★

Il est clair que le répertoire des sensations, si vaste qu'il se présente, n'alimente pas seul un tel tissu d'images. Dès le début la sensation est prolongée par le savoir ou par l'imagination. Au-delà de ces immenses registres ou gammes de teintes, d'odeurs, de formes que fournit du poète une sorte d'érudition sensible, faite d'une multitude inaccoutumée de perceptions conservées, il est tenté de faire état d'autres rapports, qu'il apprit de ses lectures ou par ouï-dire, qu'il pressent ou qu'il avance à ses risques et périls de poète, cédant à quelles tyranniques tentations, confiant en quelles douteuses supputations, Hypothèques sur l'inconnaissable.

Celles-ci ne justifient nullement l'arbitraire. A plus grave témérité, il faut raisons plus sûres de s'exposer, d'autant plus que le premier venu, sans talent ni ressources, peut mettre ici au compte d'une superbe audace, toute facile fantaisie, toute vantarde et plate incohérence.

La culture fournit à l'auteur une première réserve d'éléments : c'est d'elle qu'il apprit que le rétiaire est un gladiateur à filet qui combat sans protection, quand il écrit : *l'Idée nue comme un rétiaire* (*Pluies*, 7). C'est elle qui lui fournit toutes références historiques qu'il maintient innommées, mais qu'il

désigne par périphrases, Spinoza avec les *philosophes polisseurs de verres* (*Vents*, III, 4), Jéricho avec *les citadelles démantelées au son des flûtes de guerre* (*Amers*, 11), Memnon et Crusoé, la Sabéenne et les Esséniens, le Habsbourg et le Séleucide, Assur et Arsace, l'impôt de capitation (1), le rire de Cumes (*Amers*, 11), les distributions d'aigles aux légions et les soulèvements de piques aux faubourgs (*Pluies*, III), les affiches annonaires (*Ibid.*) et « l'année appelée héliaque » (*Amers*, 5) : d'un mot, les trésors des sciences, l'opulence des encyclopédies.

Pareille richesse, écrasante, exige d'être employée avec discernement. Il ne convient pas de donner le champ libre à l'imagination, mais au contraire de la préserver de s'égarer. Comme le Pharaon arbore comme insignes du pouvoir, croisés sur sa poitrine, le fouet pour exciter et le crochet pour retenir, le poète, tour à tour, se laisse aller sur la pente de la rêverie et, de la récolte non triée du songe, extrait l'insigne et l'excellent.

Dans ces premiers chants, il ne dissimule pas comment l'image en vient à extrapoler la sensation, comment l'exaltation poétique répond à l'invitation muette du réel, où elle puise :

cette sorte de mouches, vers le dernier étage du jardin, qui étaient comme si la lumière eût chanté (*Pour fêter une enfance*, II).

et cette odeur avide du bois mort, qui fait songer aux taches du soleil, aux astronomes, à la mort (*Éloges*, VII).

De la sorte, ce que j'appellerai la « direction » de l'image est bientôt renversée : au lieu d'éclairer le point de départ de la relation par un terme plus clair, quand le support de l'image est lui-même plus obscur, par un terme plus éloquent quand ce support est lui-même plus réticent, elle emploie ce qui est l'objet de la comparaison et qui l'introduit à projeter quelque lumière vers un élément mystérieux, ignoré, qui n'est pas là pour renseigner sur le prétexte de l'image

(1) Des averses solennelles « *tissées de poudres et d'insectes qui poursuivaient nos peuples comme l'impôt de capitation.* » (*Anabase*, VIII.)

mais, à l'inverse, pour en recevoir comme un premier et incertain visage (1).

et ces fumées de sable qui s'élèvent au lieu des fleuves morts, comme des pans de siècle en voyage... (*Anabase*, VII).

l'épave plus soyeuse qu'un songe de luthier (*Exil*, II).

Et la lessive
part! comme un prêtre mis en pièces... (*Anabase*, II).

mais pour longtemps encore, j'ai mémoire des faces insonores, couleur de papaye et d'ennui qui s'arrêtaient derrière nos chaises comme des astres morts (*Pour fêter une enfance*, IV).

Avec ce goût de l'incréé comme une haleine d'outre-tombe (*Poème à l'Étrangère*, III).

Dans ce dernier cas — extrême — le rapport est établi entre deux données également abstraites. Pourtant, comme dans les précédents, où l'une des deux est imaginaire, l'image apparaît incontestable dans sa précision, tant la part d'une exactitude contrôlable s'y révèle importante : le déplacement dans l'espace de vastes tapisseries de sable paraissant offrir le spectacle d'événements solennels (2) ; l'épave usée comme une étoffe délicate, le luthier rêvant de substances toujours plus légères, plus fragiles ; les linges vides qui s'envolent, dispersés comme le serait le corps qu'ils recouvrent, lacéré par la fureur populaire, avec l'idée de propreté éveillée par la notion de lessive, elle-même relayée par celle de pureté qu'entraîne le mot prêtre ; les domestiques muets qui s'arrêtent, et dont les visages paraissent sans vie ; une exhalaison d'abîme, comparée au désir de l'inexistant, une influence sans origine pouvant seule expliquer une aspiration privée d'objet...

L'exigence d'exactitude est telle, et le scrupule du voyant,

(1) Rarement, exceptionnellement, la chose perceptible est là pour donner figure à l'imperceptible : *l'emphase immense de la mort, comme un grand arbre jaune devant nous.* (*Vents*, IV, 1.)

(2) Image reprise et développée dans *Exil*, IV : *De beaux fragments d'histoires en dérive, sur les pales d'hélices dans le ciel plein d'erreurs et d'errantes prémisses, se mirent à virer pour le délice du scoliaste.* Cette fois, l'accent est mis sur le plaisir de l'interprétation, non sur le phénomène naturel qui y donne lieu.

que l'image n'atteint pas d'un coup sa plénitude. *Les spasmes de l'éclair* (*Exil*, I) sont réduits à *l'éclair salace* (*Pluies*, IV) où se trouve peinte, d'une façon encore plus concise et forte, une décharge de lumière qu'on dirait traversée par son propre orgasme : « *l'arbre balancé qui perd une pincée d'oiseaux* (*Éloges*, XVII) est développé en *cette pure semaille de petits oiseaux noirs qu'on nous jette en visage comme ingrédients du songe et sel noir du présage* (*Amers*, 9).

★

Dans cet afflux d'images, issues de la nature ou de la culture, de la sensation et de l'information, il est plus rarement fait appel au monde des émotions. Pourtant il est présent, il règne et noue avec l'univers sensible, comme avec celui du savoir, les pactes les plus efficaces. C'est lui qui préside à des rapprochements comme celui-ci, où l'analogie plastique ne sert qu'à souligner l'identité d'une frustration essentielle, dont un aveugle destin est coupable :

C'est le désir encore au flanc des jeunes veuves, des jeunes veuves de guerriers comme de grandes urnes rescellées (*Pluies*, VIII).

Procédant de ressources si étendues, si variées, on comprend que, le cas échéant, le poème soit constitué d'un pur lacis d'images. Tantôt, celles-ci se développent et s'élargissent à partir d'une donnée initiale, comme dans la description du grand arbre *portant livrée de l'année morte* dans *Vents*, I, 1, où chaque image en engendre une autre. Tantôt, elles se composent en une puissante orchestration dont la splendeur redondante est portée d'un coup à son apogée. Telle la triple description de la mer comme un éléphant de parade, de combat ou de culte dans *Amers*, 11 ; longue périphrase, divisée en trois strophes symétriques foisonnantes d'images :

Mais à midi, courroucée d'ors! comme la monture caparaçonnée du dieu, que nul ne monte ni n'attelle — la lourde bête cadencée sous ses housses royales, enchâssée de pierreries et surhaussée d'argent, qui berce aux jeux du jour son haut-relief

d'images saisissantes et ses grandes plaques agencées d'orfèvrerie sacrée;

Ou bien bâtée de tours de guet, et sous ses amulettes larges, comme un amas d'entrailles et d'algues, etc...

c) *Séquences lyriques.*

Les complicités immédiates suscitées par l'image ne fournissent qu'un premier degré de relations : d'autres éléments sont rassemblés en séquences lyriques dont l'émotion cette fois, ou la réflexion, plutôt que la sensation et l'imagination, assurent l'unité. Déjà ce n'est plus la confrontation de deux ou de plusieurs termes qui par leur rapprochement recréent soudain quelque qualité sensible dans sa plus vive intensité ou dans son exactitude singulière. C'est une énumération de données qui appartiennent à une même famille, idéale, comme animaux ou plantes d'une même espèce qui peuvent présenter les aspects les plus variés, mais qui bientôt révèlent à l'examen une identité discrète et décisive : la forme de leurs ailes ou de leurs antennes font de papillons d'abord confondus des piérides ou des vanesses, des phalènes ou des noctuelles ; des fleurs dissemblables sont toutes reconnues malvacées ou crucifères ou gentianes, car les étamines des premières sont soudées en une longue gaine ; tandis que les secondes ont quatre pétales et quatre sépales ; et que les graines des autres sont très petites et très nombreuses et leur saveur très âcre. St-John Perse fonde comme une botanique de l'âme, où les choses et les êtres sont rangés selon la manière dont ils l'ont une fois affectée et qui leur garantit à l'avenir le même mystérieux pouvoir. Ici (nouveauté extraordinaire), le génie poétique se montre essentiellement classificatoire.

Ces séquences lyriques sont fréquentes : leur origine se trouve peut-être dans les souvenirs et les dégoûts de Crusoé vieillissant à Londres et se remémorant l'île sauvage :

Les parfums de la forêt assaillent d'un coup le voyageur immobile devant le pan de mur de sa chambre :

... C'est la sueur des rêves en exil, le suint amer des plantes à silique, l'âcre insinuation des mangliers charnus et l'acide bonheur d'une substance noire dans les gousses.

C'est le miel fauve de fourmis dans les galeries de l'arbre mort.

C'est un goût de fruit vert dont sûrit l'aube que tu bois; l'air laiteux enrichi du sel des alizés... (*Crusoé,* « le Mur »).

Quel contraste avec les relents de la cité et de ses banlieues :

Graisses! haleines reprises, et la fumée d'un peuple très suspect — car toute ville ceint l'ordure.

Sur la lucarne de l'échoppe — sur les poubelles de l'hospice — sur l'odeur de vin bleu du quartier des matelots — sur la fontaine qui sanglote dans les cours de police — sur les statues de pierre blette et sur les chiens errants — sur le petit enfant qui siffle et le mendiant dont les joues tremblent au creux des mâchoires,

Sur la chatte malade qui a trois plis au front,

Le soir descend, dans la fumée des hommes... (*Crusoé,* « la Ville »).

Dans *Anabase* déjà, l'unité des séquences ne réside plus dans l'expérience d'un individu, mais dans la nature, la répétition ou l'analogie des données. Ainsi les manifestations qui accompagnent la reddition des vaincus :

les capitaines pauvres dans les voies immortelles, les notables en foule venus pour nous saluer, toute la population virile de l'année avec ses dieux sur des bâtons, et les princes déchus dans les sables du Nord, leurs filles tributaires nous prodiguant les assurances de leur foi, et le Maître qui dit : j'ai foi dans ma fortune... (*Anabase,* VI).

Puis le poète décrit les « choses de la paix » : les trafics d'influence, les messages échangés sur des lamelles d'or, les traités d'amitié et de délimitation, les constructions entreprises, le commerce, le raffinement, le luxe et le loisir. Dans *Exil,* II, le poète méditant sur la vanité de l'histoire et des exploits des hommes, évoque la déchéance fatale de toute grandeur : la mâchoire d'âne blanchit sur le champ où se décida le sort des empires ; les flottes puissantes aux voilures superbes ne sont plus qu'épaves amenuisées sans cesse et conduites au néant par le mouvement ininterrompu des vagues.

Le rapprochement d'images mutuellement éloignées aboutit à préciser leur signification, comme un point géométrique est défini par l'intersection de deux ou de plusieurs courbes. Ainsi dans *Vents*, I, 6, l'homme répudiant, rejetant et lacérant les choses inutiles :

Comme un grand pan de croyance morte, un grand pan de robe vaine et de membrane fausse.

Et dans *Exil*, III, pour décrire la mer, lorsque, avant la tempête, la houle s'accentue :

Et comme un haut fait d'armes en marche par le monde, comme un dénombrement de peuples en exode, comme une fondation d'empires par tumulte prétorien, ha! Comme un gonflement de lèvres sur la naissance des grands Livres...

Le poète recourt parfois à une sorte de science du contrepoint historique. S'il évoque Didon *foulant l'ivoire aux portes de Carthage*, c'est pour la flanquer de l'épouse de Cortez *ivre d'argile et peinte* (*Pluie*, III). En effet dans la série des amantes délaissées par un conquérant, qu'elles ont sauvé sans pouvoir retenir, la Punique et l'Aztèque alignent des destins fraternels.

Exceptionnellement, il abstrait, non des êtres et des actions, mais des qualités, quand, faisant l'éloge de la mer, il montre comment sa nature contient et résoud mainte antinomie : elle est meuble et immuable ; toute présence et toute absence ; *véracité dans le mensonge et trahison dans le message;* alliance et mésentente ; mesure et démesure, pureté et obscénité, anarchie et légalité (*Amers*, II).

De cette manière, l'énoncé des rapports lyriques décrivant une conjoncture donnée tend vers l'énumération.

d) *Séries homologiques.*

Dans chaque grand poème, une série plus étendue juxtapose avec plus de liberté en un réseau plus lâche, à une troisième échelle de généralité, des éléments dont la connexion cette fois repose sur les constantes mêmes de l'aventure humaine à tra-

vers climats, siècles et civilisations. Il ne s'agit plus de rappeler à la mémoire ou de révéler à la sensibilité une conjuration de couleurs, d'odeurs ou de saveurs qui, de se trouver jointes, acquièrent soudain plus d'existence et de vie. De même, il ne suffit plus de dégager les traits remarquables d'une situation définie, de dénombrer les manifestations ordinaires d'un accident périodique. Le poète fait appel à la totalité du monde pour établir, dans l'infinie variété des phénomènes offerts, des homologies fragiles et ténues. Leur occulte raison d'être apparaît lentement, à mesure que l'accumulation des données trahit davantage et fait surgir à la fin le moyen terme, latent, qui explique la coalition prodigieuse.

Ces répertoires rassemblent mille objets épars, mille conduites clairsemées dans l'univers. Les conditions de temps et de lieu les vêtent et les déguisent chaque fois, suivant une mode particulière. Mais gestes et choses n'en sont pas moins issus d'une même lointaine origine, très difficile à supposer et à découvrir. C'est elle que le poète cherche à restituer par de surprenants rapprochements, comme les linguistes restituent une racine non attestée par la comparaison des formes subséquentes.

Voici, dans *Anabase*, X, les hommes dans leurs voies et façons, dans leurs songeries, leurs goûts, leurs incuries, leurs occupations singulières, inutiles et presque telles qu'on en imagine aux idiots de village : *Celui qui trouve son emploi dans la contemplation d'une pierre verte; qui fait brûler pour son plaisir un feu d'écorces sur son toit; qui fait sur la terre un lit de feuilles odorantes... Celui qui a ses vues sur l'emploi d'une calebasse, celui qui traîne un aigle mort comme un faix de branchages sur ses pas..., celui qui voit son âme aux reflets d'une lame.*

Ailleurs, St-John Perse conte la lente défaite de la violence par la patience, la première victoire de la force d'âme sur l'ivresse de la force, puis l'avènement de la prudence et de la compétence, bientôt les succès de la délicatesse et de la conciliation, les œuvres de mesure et de raison, toute aptitude de l'homme à faire régner la concorde et la paix, enfin le goût luxueux et apaisant de la perfection du discours et de l'heureuse expression (*Pluies*, VII) ; ou bien il dénonce les

complices et acolytes du poète, gens de patience, de douceur et de sourire qui, sans le savoir, préparent son succès :

les joueurs d'accordéon dans les chaufferies et dans les soutes; les enchanteurs de bouges prophétiques, et les meneurs secrets de foules à venir... les siffloteurs de « blues » dans les usines secrètes de guerre et les laboratoires (*Vents*, III, 4).

Il énumère les accessoires de théâtre dont les tragédiennes viennent se dépouiller au bord de la mer : masques, thyrses, tiares, sceptres, *boucliers massifs aux gorges de déesses, grands joyaux d'épaules en forme de lucane*, bures et soieries, bâtons, trophées et aiguières, *coffrets peints de l'Enchanteresse*, coupes, étuis, urnes et fioles, *tout l'appareil caduc du drame et de la fable* (*Amers*, 6).

Il dresse le catalogue des matières friables, poudres et poussières, loess et craie, talc, pollen et spores, substance *à la limite de l'infime, à bout d'avilissement, cendres et squames de l'esprit* (*Vents*, I, 4). Il décrit encore ceux qui successivement abordèrent aux rives du Nouveau Monde, les aventuriers *en quête de richesse et de titres;* les hommes de négoce et de justice ; les chapelains, gens de papauté à la recherche d'un diocèse ; les réformateurs, dissidents et rebelles, *les évadés des grands séismes, les oubliés des grands naufrages et les transfuges du bonheur;* puis les hommes de lubie, sectateurs divers ; les hommes sans dessein, poètes et rêveurs ; et, qui viennent les derniers, les hommes de science, prospectant les sources d'énergie et faisant l'inventaire du continent (*Vents*, III, 2).

Une autre fois, le poète retient les traces et les témoins laissés par l'action de l'homme sur la surface de la terre, dans les solitudes et les parages peu fréquentés ; batteries vétustes, balises, bornes miliaires et stèles votives, casemates, oratoires et refuges, tables d'orientation, tas de pierres plates des caravaniers et des géodésiens (*Vents*, I, 3).

Il recense encore tous ceux qui voient la mer en songe, les soldats des frontières, les marchands du désert, *le régicide en fuite dans les sables et l'extradé qu'on reconduit sur les routes de neige*, pasteurs, bouviers ou bûcherons, savants à leur table de travail, captifs et magistrats, Ulysse retenu dans l'île de la

Magicienne, tant d'autres, loin de tout rivage ou qui désirent en vain quelque évasion (*Amers*, II).

★

Pour distribuer les choses, les êtres, les actions dans ces rubriques nouvelles, St-John Perse fait état de correspondances inutiles à toute science et qui n'intéressent que l'âme oisive, coupes dans l'épaisseur de l'histoire et qui n'y oublient rien.

Ainsi les diverses lignes d'équivalence : isobathes, isobares, isonéphèles ou isothermes, joignent les points de même profondeur ou de même pression atmosphérique, de même nébulosité ou de même température moyenne ; plus subtiles déjà, les lignes isochimènes, isoclines ou isodynames relient les lieux de même température moyenne en hiver, de même inclinaison de l'aiguille aimantée, de même force magnétique. La même technique s'applique d'ailleurs aux phénomènes humains : le linguiste trace sur l'atlas les isoglosses qui fixent les frontières des usages grammaticaux. Les énumérations du poète ne font que transposer cette minutie des investigateurs : cartographe de l'âme, il réunit en courbes enseignantes les mêmes soucis, les mêmes manies, les mêmes besognes, les patiences du même ordre, les bonheurs du même aloi, tout projet, tout succès de même niveau ou de même aspiration ou de même vigueur. Il obtient des séquences sinueuses que le caprice paraît gouverner, mais qui contribuent à fonder une science neuve, rebelle au nombre, domaine et cime de la qualité pure, qui instruit de relations très négligées et pourtant importantes. Cet algèbre montre la répartition, la secrète correspondance des plaisirs, des ambitions de tout mouvement ou dessein de l'âme, sous quelque ciel et en quelque âge que ce soit, à travers la diversité des hasards et des cultures. Le poète découvre, classe et rapproche les préférences fraternelles des individus, dispersées et méconnaissables, sous les pressions déformantes des grands ensembles de coutumes.

Pour établir ces courbes inédites, il ne suffit pas de disposer de l'information la plus étendue et la plus rare. Il importe de savoir articuler les données selon des règles qu'il faut inventer

au moment où on les emploie et qui suggèrent la connivence de termes que tout éloigne. Il faut en outre y rapporter assez de force et de bonheur pour que la mémoire reste durablement impressionnée par leur alliance. Qui entreprend une telle tâche ne doit négliger aucun appui. Une structure verbale d'une rigueur inusitée doit suppléer à la fluidité, à la fugacité non moins exceptionnelle d'éléments qu'on vient d'arracher à leur contexte séculaire et qui ne laissent pas de lui appartenir encore. Il s'agit de rendre manifeste et d'imposer leur cohérence, contre des habitudes solidement ancrées et toutes sortes de préventions légitimes. Aussi, pour glisser d'un terme à l'autre, serait-il imprudent de se priver ici des secours qu'apporte à qui sait la composer, une économie sans licence d'une certaine syntaxe des significations.

La poésie de St-John Perse suppose l'invention d'une poétique originale, destinée d'abord à consolider les énumérations ou, si l'on veut, à en garantir discrètement le bien-fondé. Chaque terme de la série prolonge celui qui le précède par un léger infléchissement de son sens. En même temps, il introduit une nouvelle nuance, que le suivant à son tour développe et complète. Tout est jeu d'échos, de résonances et de substitutions partielles. Ces métagrammes constorts de divers établissent entre les éléments une continuité insensible, mais telle que le charme serait rompu si elle venait à manquer (1).

ROGER CAILLOIS.

(1) Extrait d'un ouvrage à paraître aux Éditions Gallimard, *Poétique de St-John Perse.*

AMEUR DES ARCADES ET L'ORDRE

S'il était Ameur des Arcades, c'est qu'il était difficile de lui donner un autre état civil. Il n'avait pas de maison, ce qui est régulier, pas de père non plus, ce qui est régulier aussi ; mais on ne lui connaissait pas de mère, ce qui est tout de même anormal, parce que les enfants de dix ans qui n'ont pas de père et pas de maison, ont en général une mère. Lui non. Il était Ameur, voilà tout, et parce que tous les soirs que Dieu créa, qu'il fît vent ou clair de lune, tempête ou nuit bleue, il dormait sous les arcades du marché, on l'appelait Ameur des Arcades, pour le distinguer de tous les autres Ameur qui, eux, ont un nom.

Pour le connaître on le connaissait et plutôt trop que pas assez, ne serait-ce que parce que le soir, sous les arcades, on butait souvent sur son petit corps étendu : il dormait tôt, Ameur. Il n'allait évidemment pas à l'école. Qui l'y aurait mis? mais il parlait français mieux que tous les élèves de M. Bourdais. Bien sûr, parce que pour lui ce n'était pas un luxe ou une corvée, mais une nécessité, un instrument de travail : il faut savoir se procurer du pain, des sous, se tirer des mauvais coups que l'on monte et pour cela parler, parler, parler.

Par la même occasion, et puisqu'il y était, il avait appris aussi le kabyle ; c'est qu'à Saint-Ferdinand il y a aussi des commerçants kabyles, à qui on peut toujours extorquer quelque chose. Il avait remarqué, Ameur, que ses démarches étaient plus efficaces de ce côté, quand il se servait de la langue même de ces commerçants. Et puis c'était plus facile de les insulter, quand ils n'avaient rien donné. Qu'est-ce qu'il ne faut pas faire pour gagner sa vie?

De fait il avait essayé de plusieurs façons de la gagner : « Il faut varier les plaisirs. » disait-il. « Les plaisirs? Tu veux rire. Douze métiers, treize misères, oui. » répliquait Mourad. Toujours pessimiste ce Mourad. Ameur avait d'abord appris à cirer les souliers. Mais vite il s'était aperçu que c'était un travail d'imbécile : « Ça ne rapporte rien et ça fait mal aux yeux de toujours regarder en bas les souliers des gens. » Quelque temps encore il s'était servi de la belle boîte rouge comme d'un tambour sur lequel il battait des marches militaires avec ses brosses à reluire, puis un jour avait fait cadeau de tout le matériel à un nouveau venu sous les Arcades, un petit timide toujours les yeux baissés : « Un que ça ne fatiguera pas de regarder en bas ! »

Ameur faisait aussi des courses, parce qu'à Saint-Ferdinand il connaissait tout et tout le monde. Il avait acheté un superbe couffin, aussi haut que lui, et le matin se postait à la porte du marché. Il guettait les grosses ménagères impotentes : « Pas étonnant, ça doit manger tous les jours et encore peut-être plusieurs fois par jour, ma parole ! » Il offrait ses services, suivait la grosse dame, qui jetait dans le couffin tout ce qui lui tombait sous la main : « Attention, Ameur, mets les tomates par-dessus le melon : tu vas les écraser. » Mais cela non plus ne dura pas : quand le couffin était plein, Ameur entendait craquer les os de son dos au rythme de la marche poussive de la grosse femme. Et puis, surtout, il y avait la concurrence, trop de concurrence. Tous les enfants des Arcades avaient des couffins et certains, quand ils avaient trop faim, demandaient des tarifs dérisoires.

Il y avait enfin les petits mendiants. Ameur pouvait faire comme eux, mais c'était vraiment « un travail de chien » : il fatigue autant que les autres et il ne rapporte presque rien, et puis c'est dégoûtant de tirer tout le monde par la manche et de faire sa voix pitoyable. Ameur d'ailleurs rossait de temps à autre un de ses petits camarades pour lui faire passer l'envie de geindre : « Mais va donc voler, chien ! — Et la police? » répondait l'autre toujours — parce que, quand ils choisissent de mendier, c'est qu'ils manquent totalement d'imagination, les enfants du bon Dieu.

Les enfants du bon Dieu? C'était Ameur qui leur avait

trouvé ce nom. Un soir qu'ils s'étaient amusés autour d'un feu de planches volées à faire le recensement de tous les enfants des Arcades, ils s'étaient aperçus que la plupart ne s'étaient jamais connu de parents et que pour les autres c'était tout comme, parce que leurs chiens de pères les avaient oubliés presque dès leur naissance : « Il n'a pas oublié neuf mois avant de coucher avec ta mère pour forger ton portrait. — Et toi donc? On voit bien que tu as été fait la nuit : tu es noir comme elle et comme ton destin. » Pour consoler tout le monde, Ameur avait dit que ça ne faisait rien de n'avoir ni père ni mère, parce qu'en réalité on était tous les enfants du bon Dieu.

Tous ces modes de vie cependant étaient ou fatigants ou aléatoires. Aussi Ameur faillit-il un jour trouver la solution définitive : on allait manger tous les jours et pour rien. Il expliqua à tout le monde ce qu'il fallait faire : ce n'était vraiment pas difficile ! Septembre finissant ramenait déjà les orages, la fin des fruits, les premiers froids ; on allait de nouveau grelotter sous les Arcades. Alors autant trouver tout de suite un moyen radical pour au moins manger, parce qu'on a toujours moins froid quand on mange. Or, tous savaient qu'à l'école de M. Bourdais il y avait une cantine. Il suffisait d'aller se faire inscrire. Un rire énorme et sans fin secoua les petites poitrines : « Eux à l'école? Quelle bonne blague ! L'école c'est bon pour les riches ! — Nous sommes tous des enfants du bon Dieu. » avait répondu Ameur.

Il avait fini par les convaincre. Il fallait maintenant préparer l'affaire : d'abord Ali, Kouider, Mourad et tous « les vieux » ; ceux qui avaient plus de douze ans, inutile de venir, ils ne feraient que « casser le travail » des autres ; ils n'auraient qu'à aller travailler dans les chantiers, dans les fermes, à Alger. Pour les autres, M. Bourdais ne les prendrait certainement pas crottés comme ils étaient ; alors, la veille de la rentrée, corvée de lavage de tous les habits à la fontaine du marché, la nuit de préférence. Certains lambeaux n'étaient plus lavables et risquaient de fondre dans l'eau, tant ils étaient inconsistants : on volerait quelques chemises, quelques culottes chez les commerçants kabyles. Il fallait être peigné : Mourad ce jour-là passerait son démêloir à tout le monde. Le

plus difficile c'était les noms : Ameur savait très bien que l'instituteur en demandait toujours deux ; or la plupart des enfants du bon Dieu n'en avaient qu'un. On décida d'en trouver tout de suite un second pour ceux qui n'en avaient qu'un. Ce fut cocasse : c'est plus difficile à trouver qu'on ne croit, parce qu'on tombe toujours sur un nom déjà connu ou qu'on invente quelque chose de parfaitement ridicule. Il fallait encore se rappeler celui qu'on avait forgé : « Tu parles d'un « beans ».

Le jour de la rentrée arriva. Les enfants du bon Dieu lavés, peignés, parfumés (un qui, en prenant une chemise chez un commerçant, avait en cours de route buté sur un flacon d'eau de Cologne que dans sa distraction il avait aussi emporté) se postèrent dès l'aube devant l'école. Personne naturellement n'était levé à cette heure. Longtemps après le lever du soleil, des dames en grandes toilettes parurent, traînant des mioches à la peau blanche, pomponnés, tous beaux comme des sultans. Les enfants du bon Dieu regardèrent leurs nippes lavées. Les dames firent la queue, les enfants du bon Dieu vinrent, rasant les murs, se ranger sagement derrière elles.

Ameur dut attendre deux heures avant que son tour vînt de passer. Il entra dans le bureau de M. Bourdais, fièrement, comme s'il était sous les Arcades. Il ne tarda pas à en sortir en vociférant : « Tu es le chien le plus chien de tous les chiens de Saint-Ferdinand, un fils de bâtard, un bâtard toi-même ! » Le répertoire était abondant et du reste familier à tous les enfants du bon Dieu. M. Bourdais se précipitait furieux derrière Ameur qui, avant de passer la porte de la grille, se retourna pour cracher dans sa direction. Les autres détalèrent derrière lui en insultant le directeur quoiqu'ils ne sussent pas très bien ce qui s'était passé.

Quand ils furent tous réunis sous les Arcades, Ameur résuma la situation : « Il va falloir trouver autre chose. — Qu'est-ce qu'il t'a dit? — Il allait m'inscrire. » Cri de stupeur : « Et alors? — J'ai dit qu'il fallait vous inscrire aussi, inscrire tous les enfants du bon Dieu. — Qu'est-ce qu'il a dit? — Il a sifflé et vous a traités de voyous. — Qu'il aille siffler chez sa mère. C'est un chien. » Le camion d'ordures

passa. La moitié de l'assistance courut se suspendre derrière.

La vie recommença avec ses matins imprévus parce qu'il fallait chaque aube inventer une journée nouvelle, qui ne ressemblait jamais à la précédente ; il fallait aider les circonstances, ruser avec le froid, la faim, avec les hommes, avec les camarades, aider les jours à naître parce qu'on est toujours levé avant le soleil et puis les voir mourir... sans regret comme sans espoir : « On l'a eu celui-ci aussi ! A nous la nuit ! Demain on verra bien. »

M. Bourdais cependant avait eu des remords. A voir errer faméliques et promus aux bises prochaines de l'hiver tous ces enfants, semblables à ceux qui chaque matin, les joues roses et le ventre plein, se pressaient sur les bancs de sa classe, il avait regretté de n'en avoir accepté aucun. Un jour il était allé trouver Mme Bourdais pour lui dire que cet Ameur... après tout... intelligent... et vif... et énergique... et beau... et tout et tout... s'il était pris en main... peut-être... un jour... sait-on jamais... Et puis plus tard on aurait eu la satisfaction d'avoir tiré un homme du ruisseau. M. et Mme Bourdais n'avaient pas d'enfant. Mme Bourdais n'avait pas dit non et tout de suite avait douché, frotté, peigné et parfumé Ameur qui n'avait pas l'air plus étonné que cela.

Ce qu'on croyait être le plus difficile s'avéra à l'expérience le plus aisé : en deux mois Ameur apprit à lire et à écrire sans bavures. Il insultait les diphtongues qui ne venaient pas assez vite sur sa langue ou sous sa plume, mais il les savait. Des obstacles cependant surgirent auxquels ni Mme ni M. Bourdais n'avaient songé : les anciens compagnons d'Ameur venaient lui rendre visite, les plus timides sous prétexte de venir lui dire bonjour, quelques-uns pour voir, la plupart pour demander du pain ou des sous. L'opinion de Mme Bourdais était là-dessus précise et sans ambages : il fallait séparer Ameur de tout ce monde, sans quoi l'expérience était vouée à l'échec. M. Bourdais émettait quelques objections : il y avait quelque injustice à ne vouloir sauver qu'une unité du troupeau et encore de toutes celle que la nature avait tellement gâtée qu'elle semblait être celle qui en eût le moins besoin. Mme Bourdais adoptait chaque jour une solution différente, selon la conclusion de son dernier

raisonnement, son humeur du jour, la réussite de son déjeuner. Mais les autres, non seulement revenaient, mais se faisaient chaque jour plus envahissants, plus exigeants. Alors Mme Bourdais un jour les avait tous mis dehors à coups de balai.

Ameur se mit à sortir plus souvent, trop souvent. Il ne fallait pas le brusquer : on ne renonce pas facilement à de vieilles habitudes, mais on fixa des bornes à sa liberté : il avait droit à deux heures de sortie, une le matin et une le soir. Ameur respecta ces clauses trois jours ; le quatrième il entra à onze heures du soir : on le gronda modérément et seulement pour la forme. Le lendemain à table on lui demanda où il était allé la veille : « A Sidi-Mabrouk. » Sidi-Mabrouk c'est à dix kilomètres de Saint-Ferdinand. « Pour quoi faire? — Ibrahim me devait vingt-cinq francs : il ne me les a jamais rendus. Je venais d'apprendre qu'il était à Sidi-Mabrouk. Voilà. » dit-il, et, passant sa main derrière le col de son beau blouson bleu, il tira cinq pièces de cent sous qu'il avait glissées entre sa chemise et sa peau.

Il faisait tout de même d'étonnants progrès, Ameur, ne mettait plus ses coudes sur la table, ne parlait pas la bouche pleine ; il ne disait plus « purée » à chaque instant. Il restait bien quelques taches encore : ainsi Ameur avait peu le sens de la hiérarchie, comme ses rapports avec Mme Pillot ne le montraient que trop.

Mme Pillot, avant d'être la femme de l'administrateur de la commune, était institutrice. Elle croyait au loup-garou, Mme Pillot : elle était par exemple convaincue qu'il était de son devoir de distribuer des collyres aux yeux rougis de trachôme, des pommades aux peaux rongées de pustules. Elle ne soignait pas les estomacs, sonores d'être creux ; bien sûr : c'était impossible, mais aux grandes fêtes elle faisait distribuer de grands plats de couscous, aux frais de la commune bien entendu : elle appelait cela soulager la misère.

Soulager la misère c'était son métier à elle. D'autres sont cordonniers ou pharmaciens ou dactylos. Elle, elle était la femme du chef. A l'École normale on lui avait enseigné que la femme d'un chef doit avoir un rôle, à peu près celui qu'elle se donnait. Elle se savait gré d'être si bonne. C'était

un beau rôle assurément et qui avait ceci d'intéressant qu'il ne risquait pas de cesser un jour d'avoir une raison d'être, parce que la misère, n'est-ce pas, cela se soulage, cela ne se supprime pas. Que ferait-elle alors, elle, si un jour on s'avisait de supprimer cette misère? Au reste, c'était impossible, impossible et impensable que les enfants du bon Dieu cessent d'être misérables, pas tous les enfants du bon Dieu bien sûr, parce qu'il y en a qui sont presque comme vous et moi, mais la masse, le plus grand nombre. D'ailleurs, l'idée ne lui était encore jamais venue que les choses pussent être autrement qu'elles étaient.

Son mari apparemment se moquait d'elle, surtout devant le monde : « Ça te passera avec l'âge. » Intérieurement il était fier d'avoir une femme si supérieure, la vraie femme d'un chef, une espèce de Providence vivante. Un mot d'ailleurs qu'elle n'aimait pas, parce que pour comble elle n'était même pas chrétienne ; car, à la rigueur, on aurait compris qu'en ce cas elle essayât, pauvre être anachronique mais inoffensif, d'aimer son prochain comme elle-même, ou d'acheter dans l'autre monde une éternité de bonheur au prix d'un peu de misère soulagée dans celui-ci. Mais non, elle ne croyait pas, et c'est pourquoi M. Pillot ne comprenait pas.

Du reste l'attitude de sa femme risquait d'entraver son avancement, parce qu'enfin s'occuper (même pour rire) de la misère de ceux qui n'ont rien, c'est insulter directement à la richesse de ceux qui ont et c'est malheureusement de ceux-ci que l'avancement de M. l'administrateur dépendait. Mais Mme Pillot avait l'air d'y tenir et mieux valait attendre que cette manie doucement lui passât.

Tout cela pour dire que Ameur, lui, avait très vite saisi tout le parti qu'il pouvait tirer de la situation. Déjà, du temps qu'il n'était encore qu'Ameur des Arcades, il se présentait souvent chez Mme Pillot à l'heure des repas (les seuls moments où c'était M. Pillot lui-même qui ouvrait ; aux autres heures, c'était le cavalier de la commune qui invariablement le sortait à coups de bottes dans le train). Il avait gardé cette déplorable habitude et encore maintenant qu'il ne manquait plus de rien il continuait à venir de temps à autre sonner à la commune. M. Pillot venait lui ouvrir et Ameur

aussitôt lui tendait la main comme à une vieille connaissance : « Comment allez-vous, monsieur Pillot? Mme Pillot va bien? Puis-je la voir? » Impossible de l'éconduire : il aurait éructé en détalant la plus horrifiante bordée d'injures qu'oreille d'homme eût entendue. Heureux encore si le soir il ne revenait pas avec toute la meute bombarder à coups de cailloux le poste de garde qui veillait devant les bureaux.

Qu'y faire? On n'allait tout de même pas fourrer Ameur en prison... sans raison... comme un quelconque adulte. Mme Pillot du reste sortirait les grands mots de l'École normale : l'humanité, la dignité, la liberté, le respect de ceci ou de cela ; heureux encore qu'elle se défendît de parler de charité comme le curé.

Pourtant ce n'était pas difficile à comprendre : il y a un ordre ; chacun a sa place ici-bas et doit s'y tenir : le chef commande, les gendarmes fourrent en prison, les vignerons font de gros bénéfices et se plaignent, les enfants du bon Dieu couchent sous les Arcades. C'est pourtant simple. Où irions-nous s'il fallait brouiller les rangs et prétendre par exemple que les enfants du bon Dieu, justement parce qu'ils sont comme tout le monde des enfants du bon Dieu, ont droit à autant de soleil que les autres? Où irions-nous, je vous le demande! Chacun sa place. Il y a un ordre.

L'ordre? C'est justement ce que, pour parfaire l'éducation d'Ameur, Mme Bourdais voulait enfin lui apprendre. Elle voulait lui faire comprendre que les mêmes lois ne régissent pas les enfants des Arcades et les sociétés humaines, que par exemple les hommes diffèrent entre eux selon l'endroit de l'échelle où le hasard les a placés, car il y a une échelle.

C'était merveilleux. Ameur écoutait sans rien dire : Il ne faut jamais... La politesse exige... Quand un subordonné... Le chef de la commune, c'est-à-dire de nous tous... Ameur bâfrait : il devait avoir bien faim, quoique depuis quelque temps il mangeât beaucoup plus proprement et presque comme un enfant du monde. Il bâfrait, mais il écoutait, c'était bon signe. L'ordre, le sens de l'ordre sacro-saint peu à peu entrait dans cette cervelle indocile où les valeurs se rangeaient selon des normes inconnues. Du reste, depuis plus de trois mois, exactement depuis le jour où il avait cassé en les

lançant à toute volée contre le mur une demi-douzaine d'assiettes, Ameur était devenu beaucoup plus sage. Mme Bourdais s'en sentait plus assurée dans son prêche : la hiérarchie… le chef de la commune... l'échelle...

Fût-ce l'effet de la répétition? la griserie d'un vin dont on ne lui mettait pourtant qu'un doigt dans un grand verre d'eau? Ameur saisit son assiette de flan et de toute la force de ses muscles durcis par la haine, la rage et l'exaspération la lança sur les traits sévères et solennels de la morale et de l'ordre. Elle eut juste le temps d'esquiver le coup. L'assiette alla cristalline multiplier près de la cheminée les morceaux fleuris d'une faïence chatoyante. Le flan fit floc sur les carreaux du parterre.

Ameur rafla sur la table une demi-douzaine de bananes, mordit à même le tas comme un forcené et disparut par la porte ouverte. Il avait son beau blouson bleu : ce fut la dernière chose qu'on vit de lui, noyée dans un flot de paroles exaspérées où Mme Bourdais comprit qu'on insultait sa souche, sa race, qu'on maudissait la religion de ses pères et qu'on déterrait les os de ses aïeux.

★

Un long mois après ramena près du marché sa démarche onduleuse, ses yeux luisants, ses os devenus perceptibles sous la peau en plusieurs endroits gercée. Il me demanda cent sous comme jadis. Je les lui donnai. Il allait repartir avec son regard aux aguets. « C'est tout ce que tu as à raconter, Ameur? Viens donc bavarder avec moi. » Il ne se fit pas prier : il est vrai que je n'étais pas l'ordre. Il me dit tout, par bribes, mais très clairement, comme une grande personne, avec en moins le goût du mythe et le désir malsain de faire pitié.

« J'aime pas les traîtres, vous comprenez. L'échelle de Mme Bourdais, il y avait toujours au haut bout l'administrateur et plus bas, tout à fait en bas, les enfants du bon Dieu — ces garnements, qu'elle disait toujours, votre amie, comme s'ils n'avaient pas de noms, et de beaux noms encore. J'ai

bien vu que je ne pouvais pas être en même temps au diable et à Dieu. J'ai choisi Dieu. »

La petite figure aux os saillants, rendue plus brune par la faim, était toute congestionnée. Il fallait laisser à Ameur du moins la conviction qu'il avait bien choisi et que, même s'il ne lui restait plus que cela au monde : son libre choix et sa misère, il était encore sur la plus royale des voies.

— Eh bien ! Ameur, mais c'est très bien puisque tu as choisi et gagné.

— Je suis sûr d'avoir choisi (je n'avais plus faim aussi, c'était beaucoup plus facile) mais je ne sais plus trop bien si j'ai gagné.

— Ah? Et pourquoi?

— Parce que de nouveau j'ai faim et, vous savez, les certitudes quand on a faim...

Il n'acheva pas.

— Tu peux aller retrouver Mme Bourdais, t'excuser. Dis-lui que... que tu ne savais pas très bien ce que tu faisais... Qu'en penses-tu?

Ameur regardait ses orteils.

— J'ai perdu. C'est trop tard.

— Mais non, Ameur, il n'est jamais trop tard.

— Si, j'ai perdu sur les deux tableaux, parce que j'ai oublié de vous dire qu'en quittant Mme Bourdais je suis allé retrouver ma mère.

— Tu en as donc une?

Il me jeta un regard mauvais, regarda les cent sous, se radoucit.

— Tout le monde en a une, dit-il. Vous comprenez, moi, la mienne, je l'ai trouvée un jour couchée avec un homme. C'était après la mort de mon père (j'en ai eu un aussi, imaginez-vous !) ; alors, dégoûté, je suis parti, j'ai mis quatre cents kilomètres entre elle et moi. Et puis je ne sais pas si c'est l'effet de l'habitude, mais en quittant Mme Bourdais je n'avais plus le cœur de retourner sous les Arcades. J'ai pensé à elle.

— Et tu l'as retrouvée?

— Oui. Elle était encore couchée avec un homme (elle ne sait rien faire de ses doigts). Je voulais la surprendre. Elle

ne m'a pas vu. Je suis reparti sur la pointe des pieds. Vous comprenez : elle aurait tant eu honte de me voir à ce moment-là.

Il valait mieux changer de conversation.

— Tu n'as rien à faire dire à Mme Bourdais?

— Dites-lui que je m'asseois sur l'ordre et que je crache sur la hiérarchie.

Ce n'est pas tout à fait de ces mots qu'Ameur se servit.

MOULOUD MAMMERI.

SARA

(Suite) (1).

On a dit devant le tribunal que j'avais jeté le grappin sur M. Wilcher et écarté sa propre famille ; et que j'avais fait de lui ce que j'avais voulu et l'avais dépouillé de tout. C'est ce qui est ressorti des témoignages, mais il est très difficile de parvenir à la vérité à travers les témoignages, comme je pense qu'il est assez difficile d'y parvenir dans la vie, au sujet des êtres humains, ou même de soi-même. C'est le témoignage de Mme Loftus qui me causa beaucoup de tort, et elle croyait tout ce qu'elle disait, car elle a toujours été très sincère. Pourtant je pense qu'elle était dans l'erreur. Elle m'avait prise en grippe et n'a jamais pu surmonter cela.

La première fois qu'elle s'est querellée avec moi, c'est au moment de la grande crise économique. Bobby Brown avait, cette année-là, terminé ses études secondaires, et il avait remporté un prix à Oxford, quarante livres par an. Aussi, bien que jusque-là il n'avait pas eu l'intention d'aller à l'Université, il se mit alors à le désirer ardemment. M. Wilcher était content de tout cela, et ravi au sujet du prix. Mais on vit alors que son père ne voudrait pas payer ses études. C'était M. Wilcher qui aurait à les payer.

Cela, survenant en pleine crise, tourmenta beaucoup M. Wilcher et ce fut la première fois qu'il me parla de façon intime, de ses affaires, et me raconta ses ennuis. Même alors je ne crois pas qu'il aurait oublié son souci de la bienséance, s'il ne lui était arrivé, une nuit, de s'endormir dans mes bras ; notre première nuit de cette année-là à Tolbrook.

Au vrai, nous tombions de sommeil l'un et l'autre, et nous nous endormîmes tous deux. Je ne sais pas comment cela se fit, mais de se réveiller comme cela dans un lit inhabituel à une heure inhabituelle, car c'était l'aube et les oiseaux chan-

(1) Cf. *La Table Ronde* n°s 69 à 71.

taient, il parut s'oublier et au lieu de se lever et de s'en aller, comme il avait eu l'habitude de le faire durant toutes ces années, avec un poli « Bonne nuit, j'espère que vous dormirez bien », ou « J'espère que je ne vous ai pas trop dérangée », il se mit à parler librement.

« Nous sommes bien mercredi? » dit-il, et quand j'eus dit que oui, il s'écria : « Alors c'est le jour du rendez-vous sur la pelouse, ici, pour la chasse au renard. » Et je dis oui à ça aussi.

Or la chasse avait toujours mis M. Wilcher dans tous ses états, parce que lui-même ne chassait pas. A vrai dire, il avait eu l'intention de se faire pasteur, jusqu'au moment où, son frère aîné ayant été tué à la guerre, il avait eu à s'occuper des biens de la famille et de ses neveux ; et c'était là une autre des raisons pour lesquelles il haïssait le fardeau qu'étaient pour lui les maisons. Il me dit qu'elles avaient gâché sa vie.

« C'est un fichu embêtement », dit-il, « et davantage de frais. J'en ai plein le dos. Sacrebleu, quelle maudite existence ! »

Je fus surprise de l'entendre jurer en ma présence. Car s'il lui était arrivé de se laisser aller en parlant à Bobby, ou même à Mme Loftus, il ne s'était jamais oublié en s'adressant à une domestique. Aussi je lui dis qu'à condition de ne pas laisser entrer dans la maison un trop grand nombre de chasseurs et de cacher le whisky et de servir le cherry à trois shillings, j'avais l'espoir qu'il pourrait s'en tirer pour moins de cinq livres.

« Cinq livres », dit-il, « et vingt guinées de cotisation et la participation au fonds de dédommagement pour les poulets mangés par les renards. C'est une vie de bagnard... une condamnation à vie. »

— Mais ça vous donne l'occasion de voir les voisins et ils aiment venir. » Et je lui dis combien tout le monde admirait Tolbrook.

« Je voudrais ne l'avoir jamais vu, » dit-il, « ni le nº 15..., deux cadeaux inutiles et encombrants qui sont en train de me dévorer et de me mener à la banqueroute. Et voilà maintenant qu'il va me falloir un millier de livres pour le jeune M. Bobby, parce que son père a une prévention de cerveau fêlé contre les universités. »

Et alors voilà où intervient ce qu'ils ont qualifié d'influence. Mlle Clary et moi, nous avions toutes deux beaucoup d'affection pour Bobby et nous souhaitions le voir obtenir ce à quoi il avait droit. Mlle Clary avait déjà été trouver M. Wilcher bien des fois pour lui faire donner de l'argent de poche, ou des vêtements, quand il était devenu, le pauvre gamin, trop grand

pour son costume et qu'il avait ainsi l'air d'un pupille de l'Assistance publique, et à présent c'était à mon tour d'intervenir. Car toutes deux nous savions que le pauvre gosse se faisait une fête d'aller à Oxford tout comme s'il s'agissait d'une partie de plaisir un jour d'anniversaire. Il espérait monts et merveilles d'Oxford, non pas seulement des plaisirs, mais des révélations au sujet de la façon dont le monde fonctionnait en réalité et de ce que lui devrait faire pour en faciliter la marche. Naturellement il avait envie de chahuter aussi, et de boire de la bière, comme tout jeune homme qui en a fini avec l'école, et pourquoi n'en aurait-il pas eu envie pendant qu'il était jeune? Mais il avait sincèrement envie du savoir, aussi, ce qui est également d'un garçon de cet âge. J'aimais vraiment Bobby à dix-huit ans. Il était petit et laid, mais totalement bon, pas un brin de mesquinerie en tout lui-même. S'il était bruyant et parfois paraissait brusque, c'est seulement qu'il ne prenait pas le temps de réfléchir, ou de se rendre compte de ce que c'est pour les vieilles personnes d'être vieilles. Comment aurait-il pu connaître les souffrances de cet état, non seulement le rhumatisme, et de ne pouvoir dormir, mais les grands et lourds soucis et d'avoir à se demander : « Que vais-je faire à tel ou tel sujet? », et « Ai-je bien fait ou non », et aussi tous les souvenirs de toutes leurs erreurs et de tous leurs péchés pour les embrouiller encore davantage quand elles se demandent où est leur devoir.

Aussi trouvant M. Wilcher de si douce humeur, je lui touchai un mot des espoirs de Bobby, et je lui dis aussi à quel point il comptait sur M. Wilcher comme sur un père, puisque son propre père était si dénaturé.

M. Wilcher fut surpris, et peut-être que j'en rajoutai un peu. Car j'étais emportée par mes espoirs. Et il tomba d'accord que Bobby était un bon petit malgré toutes les absurdités qu'il avait pêchées à l'école.

Mais pour ce qui est d'avoir de l'influence sur lui, à peine l'avais-je amené à dire cela, qu'il fit défection à nouveau, et dit que Bobby avait beau être un bon petit, Oxford le gâterait. Car, comme Mme Loftus ne cessait de le dire, c'était plein de socialistes et de têtes brûlées, honte des gens de leur rang.

Et alors la fureur le reprit, et lorsque j'eus détourné ses pensées de Bobby, il fulmina contre la chasse, les fermiers, le toit de Tolbrook qui laissait passer l'eau en vingt endroits, et même contre les collections. Il voulait parler des objets collectionnés par sa grand-mère, porcelaines de Chine, bijoux, timbres-poste et médailles, qui se trouvaient dans des vitrines un peu partout dans la maison, ou emballés et relégués au grenier.

Il dit que ça lui coûtait deux cents livres par an rien que pour les faire assurer, et que ce n'étaient rien que des vieilleries. Aussi je pris mon courage à deux mains et je lui dis que je croyais que le capitaine et Mme Loftus souhaitaient lui voir vendre le nº 15 et qu'il leur permette d'habiter à Tolbrook.

« Le capitaine Loftus n'est qu'une baderne, » dit-il. « Voyons, c'est un homme riche sur le pied où il vit... n'a besoin de rien dépenser. Mais, parbleu, c'est un fameux grigou. » Et il continua ainsi, sur le chapitre du capitaine, pendant dix minutes de plus, disant que c'était la honte de son milieu, et un parasite de la société, jusqu'au moment où je dus l'arrêter de crainte qu'il en dise trop et ne soit honteux devant moi.

« Il fait tout à fait jour, » dis-je.

— En effet, » dit-il, surpris. Je pense qu'il avait dû garder les yeux clos auparavant. Et alors il se rendit compte qu'il avait un bras autour de mon cou, et il toussa légèrement et au bout d'un instant il dit : « Tiens, tiens, tiens, où est mon mouchoir? » pour avoir un prétexte à retirer son bras sans me froisser.

Alors il se moucha et dit, en reprenant sa voix des autres jours : « J'ai peur de m'être endormi, madame Jimson. J'espère que je ne vous ai pas trop gênée.

— Oh ! non, monsieur, » dis-je.

— Je ne vous ai pas empêchée de dormir?

— Oh ! non, monsieur. J'ai très bien dormi.

— Eh bien ! peut-être ferais-je mieux de m'en aller. Bonne nuit, madame Jimson. » Et il s'en alla. Mais sa voix s'était faite de plus en plus polie et je pensai que j'avais tout de même trop tardé à le rappeler à lui-même. Et j'étais dans le vrai, car c'est à peine s'il me parla durant un mois et il ne vint jamais me retrouver. Mais, d'autre part, il mettait beaucoup de gentillesse dans ses messages et envoyait quelqu'un en bas après chaque repas me dire qu'il l'avait trouvé bon.

A présent, naturellement, je me faisais une idée nouvelle de M. Wilcher et je comprenais combien le pauvre homme avait sujet de se tourmenter à propos des dépenses, car, que ce fût raisonnable ou non, tout cela lui faisait l'impression d'un fardeau. Aussi j'allai le trouver pour lui dire comment il pouvait faire des économies ; sur le coke, par exemple, et sur le blanchissage, en supprimant l'usage des nappes dont il se servait dans la salle à manger, des nappes de trois mètres sur deux, renouvelées trois fois par semaine, rien que pour lui seul. Il me remercia vivement et nous rognâmes sur le coke, mais pas sur les nappes, parce que les Loftus les avaient

supprimées chez eux, et il ne put jamais se résoudre à les imiter, tout en prenant conseil de Mme Loftus. Car elle arriva à ses fins, et nous eûmes beau économiser, M. Wilcher dit qu'il n'avait pas les moyens de payer Oxford. Et Bobby devrait entrer dans une banque.

Mais le pauvre garçon ne voulait pas entrer dans une banque. Et finalement on se décida pour l'Agence immobilière de Queensport, sur mon conseil, je dois le dire, pour lui apprendre à gérer des biens.

Et alors Bobby se mit à aimer tellement son travail et à si bien s'en tirer que nous fûmes tous enchantés de lui et que M. Wilcher commença à le consulter au sujet du domaine de Tolbrook.

Et quand, l'année suivante, Bobby fut sur le point d'atteindre sa majorité, on put croire qu'il serait choisi comme héritier. Nous lui en touchâmes un mot, nous lui dîmes de faire attention à ses discussions avec M. Wilcher et de ne pas faire d'histoires à propos de noms, si M. Wilcher souhaitait qu'il change le sien. Mlle Clary dit que c'était de la pose d'attacher une importance quelconque aux noms. L'important c'était de chercher ce qui était justifié et ce qui ne l'était pas. Or il était le seul homme capable de bien diriger Tolbrook.

Mlle Clary était toujours mon alliée pour ce qui concernait Bobby, et M. Wilcher. Elle pouvait les faire changer d'avis au sujet de choses que je n'osais pas effleurer. Elle était intelligente, et, en outre, c'était une dame et elle comprenait la mentalité de cette classe, comme je n'ai jamais pu le faire. Car pendant un instant vous pouviez croire qu'il s'agissait uniquement de religion avec eux, et que l'argent ne comptait absolument pas ; et l'instant d'après, l'argent était tout et la religion ne comptait plus. Mais, évidemment, l'argent, pour eux, souvent se découvrait être un devoir, et donc une façon de religion, tandis que pour le pauvre, l'argent n'est jamais que l'argent, parce qu'il n'y en a jamais assez pour que ça devienne un devoir. Aussi Bobby consentit à prendre, s'il avait l'héritage, le nom de Wilcher Brown, mais, comme je l'ai dit, ce n'était pas là aller contre sa religion, parce que l'héritage était si important que c'était un devoir de l'obtenir et d'en accroître la valeur.

Mais alors il dressa un plan d'améliorations, comme il disait, à apporter à Tolbrook, à nous en donner, à Mlle Clary et à moi, une attaque de nerfs d'épouvante. Car la moitié de la maison devrait être démolie, ou transformée en granges et en étables à vaches ; et tous ces ormes et ces chênes dans les champs ombragés devraient être coupés et vendus ; et

les petits champs eux-même asséchés et transformés en de très grands champs pour les tracteurs.

Mais nous savions que cela ne servirait à rien de parler à Bobby de l'aspect du paysage, aussi nous l'entreprîmes en mettant en avant M. Wilcher. Si celui-ci venait à avoir connaissance d'un plan comme celui-là, lui avons-nous dit, transformant Tolbrook en ferme, avec l'odeur des vaches et des cochons et du fumier envahissant tout, et les puces qui sauteraient des bords relevés du pantalon de tout homme entrant dans la maison, et les mouches qui noirciraient les plafonds, alors adieu à tous ses espoirs.

« Commencez par obtenir le domaine, » dis-je, « et ensuite vous ferez l'essai de vos améliorations... petit à petit. Car vous savez que Tolbrook est tout autant que le nº 15 le foyer de votre oncle, et il a de l'attachement pour chaque lézarde dans le plâtre, comme on en a pour le visage d'un ami.

— Je ne veux prendre le domaine, dit Bobby, qu'à mes propres conditions. Tel qu'il est, il est sans valeur et ne couvre même pas ses frais. »

Et je lui dis qu'il était un entêté et un petit imbécile. « Je regrette, Sara, » dit-il, un peu démonté, « mais que puis-je faire d'autre? »

Nous lui dîmes donc de nouveau de garder son plan pour lui pendant quelque temps pour l'amour de nous tous et de son père aussi. Ça le fit réfléchir, et il rumina cette idée une ou deux minutes, puis il poussa un soupir en disant : « Non, ça ne donnerait rien de bon. » Puis il me pinça le menton, comme il aimait à faire, et dit : « Vous perdez votre temps, Nanny, vous êtes bien capable de passer à travers un mur de briques pour arriver à vos fins, mais pas de me faire démordre de cela par ruse. Si je prenais Tolbrook à vos conditions, ça aboutirait vite à une véritable rupture avec mon oncle, et je ne veux pas cela, car après tout, ses intentions sont bonnes... bien qu'il soit un vieux fossile et si futile. »

Il envoya donc son plan à M. Wilcher. Et quelle fut notre surprise quand M. Wilcher dit que c'était justement là ce qu'il souhaitait.

« Tolbrook redeviendra un vrai domaine seigneurial, » dit-il, « le centre actif du pays. Faisant son propre pain et sa propre bière, et le châtelain sera un véritable gentilhomme campagnard, comme au vieux temps de Guillaume le Conquérant, lorsque les seigneurs ne savaient pas écrire leur nom. » Et il dit qu'il avait été bien avisé de ne pas envoyer Bobby à Oxford.

Et le voilà parti dans l'Ouest, pour voir Bobby et parcourir le domaine avec lui. Car il fut entendu que Bobby aurait

pleine liberté d'action. On n'épargnerait pas l'argent tant que le domaine n'en rapporterait pas à nouveau. Bobby serait le gérant et le régisseur, si bien que lorsqu'il hériterait du domaine, il s'y connaîtrait.

La première chose que nous apprîmes ensuite, c'est que Tolbrook avait été loué pour sept ans à un riche jeune homme nommé Fewles, qui avait fait fortune dans les appareils de T. S. F. Il devait payer un loyer très élevé et remettre toute la propriété en état, et un nouveau parquet dans la salle de bal.

C'était Mme Loftus qui avait trouvé ce locataire et passé le contrat. Quant à Bobby, il n'en avait pas été informé. Il ne s'était même pas querellé avec M. Wilcher à qui son plan plaisait toujours énormément. Mais celui-ci avait dit : « Maintenant qu'il s'est présenté un locataire qui va réparer les toits et remettre les jardins en état, peut-être ferions-nous mieux d'attendre, avant d'entreprendre aucun grand changement, de voir quelle tournure va prendre notre vieille maison avec de l'argent frais en abondance. »

Bobby fut écœuré, et je ne le blâme pas. Il partit l'année suivante au Canada et finit par y acquérir une ferme par ses propres moyens et nous ne le revîmes plus durant des années. Mme Loftus triomphait. Et le même mois elle prit le presbytère de Tolbrook pour elle-même et fit quitter l'armée à son mari, afin de pouvoir se mêler de tout dans le pays et d'amener le pauvre capitaine à jouer au châtelain. A vrai dire, c'est elle qui fut quasiment le châtelain à partir de ce moment-là, car M. Fewles, lui, n'était pas né pour ce rôle ennuyeux, ça l'embêtait et il ne se donna même jamais la peine de retenir le nom des hommes qu'il employait.

Et la première fois ensuite que Mme Loftus vint à Londres, elle entra un jour dans ma cuisine et dit : « Permettez-moi de vous donner un petit conseil, madame Jimson, celui de vous mêler de ce qui vous regarde. Vous vous figurez avoir de l'influence sur votre maître, mais une femme dans votre situation ferait mieux d'être prudente, ou elle risque de finir par avoir de graves ennuis. Je crois que vous avez été en prison déjà une fois. »

Je fus sur le point de dire que ce n'était pas vrai. Mais alors je réfléchis que peut-être il n'y avait pas de quoi faire tant de différence entre le banc des prévenus et la prison, et puis je fus tellement saisie par la véhémence cruelle de cette femme, car je ne comprenais pas comment je l'avais méritée. Aussi je continuai à repasser, sans la regarder. J'étais en train de repasser le costume de M. Wilcher que j'avais aussi

nettoyé. Je lui économisais dix livres par an en nettoyage de vêtements.

Je ne sais si elle pensa que je voulais être grossière en ne lui répondant pas, bien que c'était uniquement parce que le ton de sa voix m'avait coupé le souffle, mais elle éclata de nouveau et dit que je ferais mieux de rendre mon tablier. « Si vous avez quelque bon sens, vous prendrez la porte tant que vous pouvez le faire discrètement, sans scandale. Et si vous croyez que vòus avez jeté le grappin sur M. Wilcher au point qu'il ne puisse plus se tirer de vos pattes, vous vous apercevrez que vous vous trompez rudement en cela aussi. M. Wilcher peut avoir ses défauts, mais c'est un homme très pieux au fond, et il finit toujours par revenir à son devoir selon la religion. Rappelez-vous qu'il a été avec cette autre misérable créature pendant plus de trente ans, et qu'il l'a finalement quittée. Et il est déjà en train de se retourner contre vous. Je sais reconnaître les signes de cela. Quant à l'argent, si c'est cela que vous cherchez, j'ai pris des mesures. Il n'y aura pas de contrat cette fois. Ç'a été son erreur avec Mme Eeles, comme je le lui ai dit. Et il a été tout à fait de mon avis. A partir du moment où elle n'a plus eu rien de plus à attendre de lui, elle n'a fait que ce qu'elle a voulu et l'a traité abominablement. Non, ça lui a servi de leçon. Vous n'aurez jamais votre contrat, madame Jimson ou Monday, ou quel que soit votre nom véritable. » Et là-dessus elle s'en alla, toute en fureur.

Mais, pensai-je, qu'est-ce que vaut mon influence, alors que M. Wilcher chasse Bobby au Canada et loue Tolbrook, avec ma cuisine et mon jardin, de sorte que je ne pourrai plus les revoir de sept ans?

Rien de tout cela n'a été dit au cours des débats. Mais comment aurait-on pu? Il n'y avait pas lieu.

Mais pour ce qui est de mes vols qualifiés, c'est une autre histoire et je suis encore tout étonnée de mes propres actions. Car, même alors, en ce temps où j'aidais M. Wilcher à économiser, et à rogner même sur ses propres dîners, je continuais à le voler. Comment j'en vins à mener cette espèce de double vie, je ne saurais le dire, sauf que je pris l'habitude de faire sauter l'anse du panier, et que j'étais obligée d'envoyer quelque chose à Gulley; et que j'avais pris l'engagement envers moi-même de ne jamais toucher à mes économies.

Peut-être que vous vous demandez avec étonnement comment je pouvais bien tirer de l'argent de M. Wilcher, alors qu'il examinait les factures chaque semaine et comptait les cuisses et les ailes des poulets, mais c'est que j'avais une douzaine

de trucs. Il faut que je sois née friponne, car j'ai toujours su me retourner. Par exemple je disais à M. Wilcher que ce serait une grande économie si j'avais de l'argent dans ma poche de manière à pouvoir profiter des occasions quand j'en voyais, de fruits et de chiffons à épousseter et de produits pour nettoyer et de balais et de paillassons. Je prenais donc une livre par semaine et dépensais cinq shillings ou moins, et apportais à M. Wilcher un paquet de chiffons en disant : « Regardez si ce n'est pas une occasion ! » Pour être sincère, le même paquet resservait pour six occasions. Car comment le pauvre monsieur aurait-il pu savoir combien de temps dure un chiffon à épousseter, ou un torchon à essuyer !

Ou bien je lui apportais un balai et il en tâtait le manche, et il haussait les sourcils, puis il baissait les yeux pour examiner les poils et disait : « H'm, c'est là le point faible, dans les balais, mais je reconnais que celui-ci *paraît* très bien », comme s'il s'y connaissait en balais ! Mais, naturellement, il ignorait totalement si un balai valait une livre ou un shilling.

C'est ainsi que je volais le pauvre homme. Et pourtant j'étais toujours endettée. Une livre par semaine était le moins que je pouvais envoyer à Gulley, qui n'a jamais demandé grand-chose à personne, et aurait bien pu, à moi, me demander ma vie, et bien que je recevais, à cette époque, soixante-dix livres par an de gages, j'étais portée à la dépense pour mes vêtements. Rien n'était à ma taille dans les articles bon marché, et la vérité c'est que je n'ai jamais pu supporter une étoffe bon marché dans le voisinage de ma peau. Je crois que mes bas étaient souvent aussi beaux que ceux de Mme Loftus, bien que, naturellement, je ne les montrais pas. M. Wilcher aimait voir ses domestiques porter les jupes longues d'autrefois, et je les ai toujours portées volontiers, parce qu'elles me faisaient paraître plus grande et moins large de hanches, mais j'ai toujours adoré avoir quelques mètres de bonne soie froufroutant autour de mes chevilles. Aussi je fis un marché avec ma conscience en disant à M. Wilcher qu'il pouvait enlever quelque chose sur mes gages pour rogner sur les frais du personnel. Et il me témoigna tant de contentement et de reconnaissance et de respect pour ma bonté, que je faillis lui avouer la vérité. Mais je ne le fis pas, en songeant à toutes les histoires que ça ferait, et il me diminua de cinq livres, ce qui me mit la conscience un peu à l'aise pour cette période.

Un après-midi, — et je crois que ce devait être le samedi après le départ de Bobby, car je me souviens que j'étais en train de faire les cuivres de la cuisine, ce que je faisais géné-

ralement le samedi, pour que tout brille le dimanche, — en levant la tête pour regarder par la fenêtre grillagée donnant, en sous-sol, sur la cour d'entrée, je vis un agent de police franchir le portail avec deux jeunes filles et il y en avait une qui faisait du boucan.

Alors mon sang ne fit qu'un tour et je me dis ; « Ça y est, ça a fini par arriver ; ce pauvre Monsieur ! Mais à quoi est-ce que je pense? » Je montai, en courant aussi vite que je pus, ouvrir la porte afin de répondre moi-même.

Le monsieur demanda s'il y avait un monsieur dans la maison, avec un visage pâle, une tête chauve et des lunettes, portant un costume gris et des demi-guêtres. Je dis que non. Mais les jeunes filles se mirent à crier qu'elles l'avaient suivi et l'avaient vu entrer à cette porte. L'agent de police demanda à qui appartenait la maison et si M. Wilcher répondait au signalement donné. Je dis que non, mais il demanda si M. Wilcher était chez lui.

Je dis encore que non, aussi il dit qu'il se voyait obligé de fouiller la maison. Il entra donc et laissa les jeunes filles dans le vestibule pour surveiller la porte, et il parcourut toute la maison. Mais il ne trouva rien, et s'en alla, se bornant à dire que lorsque M. Wilcher rentrerait, il ferait mieux d'aller se présenter au commissariat de police. Je n'arrivai pas à comprendre où M. Wilcher était passé, jusqu'au moment où, en fermant le grenier, j'entendis un bruit sur le toit. Aussi je passai ma tête par la fenêtre et le pauvre homme était là, derrière une cheminée, montrant juste sa tête pour regarder alentour, et terrifié, n'osant faire un mouvement. Mon cœur chavira quand je pensai qu'il lui avait fallu ramper le long du rebord pour atteindre la cheminée. Aussi je lui dis : « Je vous demande pardon, monsieur. Si j'allais chercher les laveurs de vitres avec leurs échelles? Je pourrais dire que vous avez voulu jeter un coup d'œil sur les ardoises cassées.

— Non, non, dit-il, je redescends si vous voulez bien avoir l'obligeance de me tendre par la fenêtre un bâton... je crois qu'il y a une barre de rideaux qui serait assez longue pour arriver jusqu'à moi. »

Je retirai donc la barre des rideaux et en calai l'extrémité contre le rebord, et il rampa de nouveau tout le long et je l'aidai à entrer. Vous n'avez jamais vu quelqu'un dans un état pareil, couvert de saleté et de suie de la tête aux pieds et ayant percé aux deux genoux son meilleur complet.

Mais il tremblait aussi, et il était blanc comme un linge. Je ne lui dis rien au sujet de l'agent de police car je pensai : « Il sait bien que je ne serais pas ici s'ils étaient encore là,

et pour ce qui est d'aller au commissariat, je dirai que j'ai oublié de le lui dire et que c'est donc ma faute. »

« J'ai cru pouvoir jeter un coup d'œil à cette voie d'eau », dit-il, « mais ce n'était pas si facile que ça en avait l'air. »

Il fut cité à comparaître en justice et il y eut un entrefilet dans le journal ; et bien que, par bonheur, ils avaient indiqué par erreur une fausse adresse, toute la famille eut une peur bleue. Ils allèrent trouver des hommes de loi et Mme Loftus était d'avis de le mettre dans un asile d'aliénés s'il ne voulait pas s'en aller à l'étranger. Mlle Clary fut, comme d'habitude, la seule personne raisonnable parmi eux tous, et elle vint me trouver dans la cuisine pour me dire : « Ce dont il a besoin, c'est d'une épouse. C'est ce qui lui a toujours manqué. Pourquoi ne l'épousez-vous pas, Sara? ou est-ce que ça vous serait insupportable?

— Comment me serait-il possible d'épouser le maître? dis-je.

— Vous pouvez l'y amener, si vous le voulez. Il a une peur bleue du scandale. »

Je fus choquée en entendant cela. « Et moi de même », dis-je, « et j'ai trop de respect pour M. Wilcher pour songer à des choses pareilles.

— Et puis vous étiez une dame autrefois, dit-elle, pardonnez-moi ce mot... mais vous êtes tout à fait à la hauteur de ce rôle, vous savez, mieux que beaucoup. »

Je lui dis que non, que je n'avais jamais été une dame, et que, si M. Monday était un monsieur de très bonne famille, c'était le genre d'homme simple et bon, et facilement satisfait de tout.

« Si vous ne l'épousez pas », dit-elle, « il finira en prison. Ça pourrait même aller jusqu'au meurtre... ce vieil idiot est si entravé dans ses penchants qu'il en est dangereux. La seule chose dont je puisse rendre grâces à Dieu, c'est que ce ne soit pas après des enfants qu'il course, sans quoi il y serait déjà, en prison. »

Alors je lui dis que M. Wilcher était un homme bien et quelqu'un d'absolument normal, si la possibilité d'une vie normale lui était donnée.

La comparution fut ajournée à huitaine grâce à Mme Loftus qui obtint un certificat médical attestant que M. Wilcher avait une crise cardiaque. M. Wilcher promit de ne pas sortir de la maison, pour sauver la face au docteur, mais il parut se désintéresser de la chose. Il dit que tout cela était absurde et une erreur. Et il ne se conforma même pas au certificat, car le soir il sortait se promener dans le square ou les rues. Mais

il m'était facile de voir que ça l'avait secoué, car il venait me trouver à n'importe quelle heure du jour et de la nuit et nous avions de longues conversations intéressantes. C'est alors que j'appris à connaître vraiment mon maître et son cœur sincèrement religieux. Car la religion sincère est dans le cœur ou elle n'est nulle part. Naturellement, nous ne parlions jamais de l'assignation, mais parfois de nouvelles économies, ce à quoi M. Wilcher ne cessait jamais de songer. Je l'encourageais, à vrai dire, car qu'il eût ou non besoin d'économiser, c'était toujours une marotte pour distraire son esprit et l'empêcher de faire des bêtises. Ou bien il parlait de livres. C'est à ce moment-là qu'il recommença à parler de lectures. Car un soir que j'allai dans le square à sa recherche, voyant par les réverbères qu'il devait s'y trouver encore quelques nurses, je le vis sur un banc, ne faisant rien. Et avant que j'aie pu partir en tapinois, il me vit et m'invita à admirer le ciel. « Je vous ai souvent vue dans ce square », dit-il. Et je lui dis que ce square m'avait toujours plu parce que les ormes me rappelaient Tolbrook.

« Mais vous n'y verriez pas un ciel pareil », dit-il, « il n'y a qu'à Londres, parce que seule la fumée dans l'air peut donner cette couleur. C'est comme un vernis ancien, et ça transforme chaque vue de Londres en tableau d'un vieux maître. »

Nous étions fin octobre, mais quelques feuilles pendaient encore aux plus hautes branches, se tortillant dans la brise et aussi brillantes que des souverains neufs. Je dis que je voudrais bien qu'on puisse payer les impôts avec tout cet or, mais il n'était pas d'humeur à plaisanter. Il répondit que la beauté était un joyau de plus de valeur que l'or, précisément parce qu'elle n'avait pas de prix. « N'importe quel malheureux déshérité peut en jouir, peut-être mieux que nous, n'ayant pas de soucis matériels. Mais vous comprenez cela mieux que moi, Sara. »

C'était toujours une idée à lui depuis Tolbrook, que j'étais une femme très religieuse, et je crois qu'il a toujours eu la conviction que le pauvre est plus proche du Ciel que le riche. Au cours de la prière en commun, il lisait toujours ces passages sur le riche et le chameau et le chas de l'aiguille, ou sur le jeune homme qui possédait de grands biens et qui s'en retourna tristement, d'une voix très puissante. Et même il s'arrêtait après les avoir lus, comme pour leur laisser le temps de faire impression. Et il nous disait : « Comment les riches pourraient-ils, ayant toutes leurs aises assurées, sentir les bienfaits de Dieu ; et privés de ce sentiment, comment pourraient-ils ne pas oublier la Providence? »

Il me disait que cela lui faisait du bien de parler de la

religion avec moi parce que j'avais été élevée de la bonne façon, à l'ancienne mode. « Vous croyez que nous avons des âmes pour être sauvées ou perdues, et moi aussi. Mais vous avez maintenu votre âme en vie et j'ai presque étouffé la mienne sous les paperasses juridiques et les affaires de succession et les soucis d'ici-bas. Sous les paroles aussi, car je parle trop de la religion et j'oublie que ce n'est pas une chose dont il suffit de parler, mais affaire de foi et de bonnes œuvres et de science infuse. »

Je pensai, à part moi, qu'il ne la connaissait pas, mon âme. Mais je ne le lui dis pas, car cela n'aurait servi à rien. M. Wilcher était un homme sincèrement religieux, mais il était également entêté dans ses parti-pris.

Pendant toute cette période il donna bien du fil à retordre à sa famille qui voulait obtenir de lui qu'il se défende devant le tribunal, ou qu'il fasse ajourner l'affaire. Car on pouvait espérer que si l'affaire traînait encore un peu de temps, la jeune fille s'apaiserait et en viendrait peut-être à accepter un arrangement à l'amiable. Mais Mlle Clary me dit qu'il fallait faire cette tentative vraiment avec diplomatie, car si elle se faisait faire une offre et changeait de nouveau d'avis, elle en aurait alors de belles à raconter et l'on n'aurait pas gain de cause. Aussi la question était de trouver un intermédiaire parmi les amis de la jeune fille et de ne laisser entendre la chose, d'abord, qu'à mots couverts.

Mais M. Wilcher ne voulait rien faire et je ne pus même pas l'amener à voir l'avoué ni le médecin. Néanmoins la comparution fut ajournée, et la première chose ensuite que nous apprîmes, ce fut que la jeune fille avait fait erreur ; et que la police avait pincé quelqu'un d'autre, quelqu'un de titré, et que cette affaire ferait plus de bruit que celle de M. Wilcher et apporterait de l'eau au moulin du gouvernement, qui était de gauche, dans le pays de Galles.

Nous fûmes tous extrêmement contents et Mme Loftus, je le reconnais, avait remporté une grande victoire. Car c'était son énergie et son ingéniosité qui avaient tout fait. J'ai toujours admiré Mme Loftus pour sa grande force de caractère et parce qu'elle ne lâchait jamais prise. On ne pouvait l'abattre.

Mais réellement M. Wilcher devint tout chose, du moins pendant quelque temps. Je dois l'avouer par respect de la vérité et pour me couvrir. J'ai dit qu'il avait été bizarre toute cette semaine-là et plus causeur que jamais encore auparavant. C'est Mme Loftus qui téléphona dans la soirée que « ça se réduirait à peu de chose, ou n'aurait pas lieu

du tout », voulant parler de la comparution, car Mme Loftus nous avait ordonné de ne jamais écrire ou prononcer au téléphone ce mot, pour le cas où ce serait intercepté par la police ; et c'est moi qui pris le message, étant seule dans la maison. Alors j'allai en courant dans le square en faire part à M. Wilcher, mais il était en train de parler au jardinier, un grand ami à lui, des nouveaux bulbes à planter. Et quand je lui dis : « Ah ! Monsieur, Mme Loftus a téléphoné pour dire que ça n'aura pas lieu et que vous n'avez plus besoin de vous tourmenter », il se contenta de me regarder et de dire, au bout d'une minute : « Merci, madame Jimson », d'une espèce de voix blanche.

Je le trouvai bizarre à ce moment-là. Et ce qui fut plus bizarre, il ne dîna autant dire pas et ne vint pas me retrouver avant deux heures du matin. J'eus alors un saisissement de le voir apparaître dans sa longue chemise de nuit, comme un fantôme ; et sans ses lunettes, ce qui lui faisait plisser les yeux de façon peu naturelle.

« Madame Jimson, Sara, » chuchota-t-il, « êtes-vous éveillée ? »

Alors je me réveillai tout à fait et dis : « Pour l'amour de Dieu, Monsieur, ne restez pas là debout dans ce courant d'air, les jambes nues. » Car, je l'ai dit, ma chambre était aussi froide qu'une glacière, tout l'hiver, avec rien qu'une natte sur le sol, et pas moyen d'allumer du feu, parce qu'il y avait une brique de tombée en travers de la cheminée. Le plafond, aussi, était tout troué, là où le plâtre était tombé, et les ardoises du toit laissaient passer des courants d'air, sans parler de la pluie.

J'avais toujours une peur bleue que M. Wilcher attrape une pneumonie par ces glaciales nuits d'hiver et, naturellement, il s'était lui-même rendu compte du froid, et avait dit plus d'une fois que c'était une honte cette chambre, et qu'il fallait qu'il se procure un radiateur électrique et une prise de courant. Mais il avait toujours oublié, ou peut-être découvert que ça coûterait trop cher et à présent on s'était aperçu que les fils électriques étaient en si mauvais état que la compagnie d'électricité voulait que nous les renouvelions. J'étais bien aise du moins que, en ce temps de tous ses tracas, il ait pris l'habitude de demeurer avec moi la nuit entière et de rester au chaud. En même temps, je l'avoue, ça ne me déplaisait pas, cette impression d'avoir de nouveau un mari, bien que ça se bornait à parler de factures.

Donc je le suppliai de vite entrer dans le lit, et j'ouvris les draps pour qu'il y glisse ses pauvres jambes tremblantes. Mais il ne parut pas entendre. Il vint jusqu'au lit et posa la bougie par terre, au milieu du parquet, et s'assit sur une

chaise, la tête dans les mains, contre le lit. Je crus qu'il allait dire ses prières, comme il lui arrivait de le faire dans ma chambre, mais seulement lorsqu'il venait à l'heure habituelle de se coucher ; et je me demandai si je ferais mieux de sortir du lit et de dire les miennes, moi aussi, pour lui tenir compagnie. Car, lorsqu'il venait de bonne heure, et avant que moi-même j'aie dit mes prières, nous les disions en même temps, mais, bien entendu, je gardais quelque distance. Nos prières étaient encore une affaire privée pour chacun de nous deux, puisque nous n'étions pas mari et femme.

Mais voilà que je l'entendis parler à haute voix et je ne pus en croire mes oreilles : il me demandait de le sauver. Et il redit tout ce qu'il avait dit auparavant, par bribes, au cours de toutes ces années, à propos de mon influence, et que je lui apportais secours et soutien, et que j'étais une envoyée de la Providence pour sauver son âme en la gardant vivante. La conclusion de tout ça, c'est qu'il allait se dénoncer à la police, et qu'il irait en prison, et plus tard, si je voulais de lui, il m'épouserait et vivrait pauvrement dans quelque coin tranquille.

Je compris alors que le pauvre homme, à bout de nerfs, était devenu fou, et je savais qu'il était dangereux de le contredire, aussi je dis « Mais oui », « Mais oui », à tout, et que, bien sûr que je voudrais bien et que je ferais tout ce qu'il voudrait, si seulement il voulait se mettre au chaud dans le lit et se retirer du courant d'air. Car je savais positivement que, sinon, il attraperait son lumbago, ou peut-être une sciatique, et serait forcé de garder le lit ; et M. Wilcher, malgré toute sa bonté, devenait une croix pour lui-même et pour autrui quand il était malade au lit, surtout au troisième étage, avec seulement deux domestiques pour lui monter ses repas et son courrier.

Mais il ne voulait pas y entrer. Il dit qu'il n'en était pas digne. Et il avoua qu'il avait fait tout ce que la jeune fille avait dit, et pis que ça avec d'autres, depuis des années, par pure perversité. Il avait cédé à Satan toute sa vie, et le pire c'est qu'il avait toute sa vie connu son véritable devoir, qui était d'écarter les choses de ce monde et d'obéir aux commandements de Dieu.

Je compris qu'il était bien lancé, et que rien ne le détournerait, aussi j'étendis l'édredon sur lui, en lui en entourant les épaules et les cuisses du mieux que je pus.

Puis il me demanda de nouveau si je voudrais de lui, après la prison et je dis que bien sûr que oui. Mais il ne voulut pas entrer dans le lit avant de m'avoir dit encore plus de choses au sujet de ses crimes, et comment il avait

compris que rien ne le sauverait, sauf un aveu public, pour briser son mauvais orgueil et le mettre en règle avec Dieu.

Je pensai, à part moi, qu'il y a autant de pièges dans l'humilité que dans l'orgueil, et que le meilleur hameçon du démon est appâté avec un aveu. Car j'avais découvert alors que je n'étais encore qu'une enfant qu'un prompt aveu pouvait m'éviter une claque et d'avoir mauvaise conscience aussi, et ensuite on retourne dare-dare à la confiture. Mais, naturellement, je ne dis pas cela à M. Wilcher dans son état d'égarement. Je tombai d'accord avec lui sur tout ce qu'il dit et pus ainsi le faire enfin entrer dans le lit, et il était aussi gelé que s'il venait de sortir d'une chambre frigorifique. J'en mis un coup et à force de le frictionner je ramenai un peu de vie en lui. Il n'y prêta, du reste, pas plus d'attention qu'un patient dans un hôpital, continuant à parler de ce que sa vie avait de mal, et de la nécessité de repartir à neuf, de zéro.

Mais j'étais intervenue trop tard, car il l'eut, sa sciatique, et ce fut toute une histoire pour le ramener dans sa propre chambre avant que la bonne ne le trouve dans la mienne. Heureusement il ne pesait pas lourd, aussi finalement, maître ou pas maître, je le soulevai, et l'enveloppai dans l'édredon, et le portai en bas comme un bébé. Puis je téléphonai à Mlle Clary, malgré l'heure matinale, pour lui donner à entendre que le pauvre monsieur avait l'esprit dérangé, et risquait de faire encore quelque bêtise.

Et ce qui s'est passé aussitôt ensuite, c'est que lorsque je revins de faire les courses, toute la famille était là, Mlle Clary, le capitaine, et Mme Loftus qui était avec M. Wilcher, et Mlle Clary vint m'avertir que Mme Loftus avait entendu parler de la proposition de mariage qu'il m'avait faite et qu'elle était en train de le faire changer d'avis.

« Allons, plus d'enfantillages ! dit-elle. Faites-le vous épouser. C'est la seule manière de le sauver.

— Comment pourrais-je l'y amener?

— Déposez une plainte contre lui. Non-accomplissement de promesse de mariage, ou quelque chose dans ce genre. Il a une peur bleue des scandales. Ils en ont tous une peur bleue. C'était à croire que l'assignation était la fin du monde. Il faut vous décider à lutter, Sara, ou elle vous mettra à la porte. C'est le but qu'elle poursuit. »

Je dis que moi aussi je détestais les scandales, et que je devais penser à ma famille. En outre, je ne pus réellement croire que Mme Loftus pourrait me faire renvoyer, jusqu'au moment où je montai changer les bouillotes de M. Wilcher

pendant que les Loftus étaient en train de déjeuner, et qu'il se mit à dire qu'il ne fallait pas que je m'en fasse si Mme Loftus paraissait un peu vive par moments.

« Elle est jeune », dit-il, « et elle a eu un lourd fardeau sur les épaules. Elle a fait du merveilleux travail tout autour de Tolbrook avec l'école du dimanche et l'institut et l'exposition d'horticulture et les boutiques en plein vent, et à présent elle compte organiser une fête de la moisson, tout à fait comme dans le vieux temps. L'endroit est redevenu réellement vivant. Elle et le capitaine l'ont véritablement fait renaître, lui ont redonné une raison d'être. Il n'y fallait que quelques capitaux de renfort et un peu de foi. »

M. Wilcher était toujours à dire que ce qu'il admirait chez Mme Loftus, c'était sa foi. Elle avait réellement foi dans les usages du bon vieux temps et c'est pourquoi elle les remettait en honneur.

Le pauvre homme s'excusait ainsi de sa faiblesse et de n'être pas capable de se décider assez vite, au gré de Mme Loftus qui, bien que peut-être je ne devrais pas dire cela, n'avait jamais eu assez d'intelligence pour être capable d'hésiter.

Il lui était déjà arrivé de parler de cette manière auparavant, par exemple quand il avait loué le domaine et lâché le pauvre Bobby, mais cette fois je trouvai qu'il avait l'air plus bizarre. Et quand je lui touchai un mot de l'affaire, il répondit qu'à ce qu'il semblait il ne pouvait rien faire de plus sans y mêler la jeune fille et porter atteinte à sa réputation.

« Eh bien ! » me dis-je, en descendant, « Mme Loftus est un as pour ce qui est de mener le pauvre cher homme par le bout du nez. »

Mais à quel point elle était un as pour cela, c'est ce que je ne sus qu'après le déjeuner, lorsqu'elle descendit à la cuisine pour me congédier avec un jour de préavis et un mois de gages. « C'est moi qui désormais dirigerai cet intérieur », dit-elle, « dès demain, et je ferai de cette maison mon foyer et un foyer pour M. Wilcher. Et vous aurez l'obligeance de ne pas essayer de communiquer avec lui. Il ne le désire pas et je veillerai à ce que cela n'arrive pas. »

C'est ainsi que je m'en allai le lendemain matin, au bout de treize ans, avec ma malle et mes vêtements, ne lui sachant gré que d'une chose, de ne pas m'avoir fait fouiller, comme Mme Frewen. Car, pour sûr, elle se serait rendu compte que j'avais pris quelque chose ; et j'avais toujours grand peur de la police. Je savais qu'ils avaient mon nom dans leurs dossiers du fait des ennuis de jadis au sujet des chèques sans provision.

C'était le lundi, ça, et le mercredi j'avais l'intention d'aller à Bradnall voir ma fille Nancy, qui était malade. Aussi je passai une nuit dans une chambre de bonne à l'hôtel où Mlle Clary vivait à présent, et je partis à Bradnall le mercredi matin.

La pauvre Nancy était maintenant la seule de mes filles à être restée à la maison, car Belle était toujours à courir le monde et à voir les curiosités locales, et Édith était en Chine, et Phyllis mariée en Amérique, ou du moins je l'espérais. Car lorsqu'elle était brusquement partie de Bradnall, ayant à peine dix-sept ans, comme nurse pour accompagner en voyage quelques enfants américains, elle était restée là-bas et m'avait écrit que je devrais lui adresser mes lettres au nom de Mme Monday. Sans souffler mot d'un mari. Mais je me dis : « Pourquoi ne pourrait-elle pas s'être mariée avec un homme s'appelant comme elle? » En tout cas je savais qu'elle était heureuse et dans l'aisance, car elle m'envoyait des cadeaux à chaque Noël, toujours accompagnés d'un mot : « A ma chérie, avec toute mon affection », ou : « Pour maman chérie, de celle qui l'aime le mieux. » Et le plus beau papier à lettre. Mais une nouvelle adresse chaque fois et elle ne répondait à aucune lettre.

Depuis bien des années, à dire vrai, j'étais privée de mes filles. Même Nancy, bien que peu éloignée, n'avait jamais trouvé facile de venir me voir, parce que son mari et la famille de celui-ci avaient été mis dans tous leurs états par mon départ avec Jimson, et parce que j'avais été citée en justice pour avoir signé des chèques sans provision. Je ne veux pas dire qu'elle n'avait pas de l'affection, comme il est naturel, pour sa mère, mais seulement que mes visites lui auraient porté tort. Aussi nous écrivions-nous et parfois nous nous rencontrions à Londres, pour faire des achats et échanger des nouvelles.

Mais à présent Nancy avait bien plus de trente ans, et ses enfants étaient tous à l'école et éloignés de la maison et elle commença à sentir son affection pour moi et à avoir envie de me voir. Elle m'écrivait chaque semaine, des lettres qui me surprenaient par leur ton aimant, et souvent me priait de venir la voir.

Aussi j'y allais parfois le mercredi, jour où son mari était absent de chez lui, pour la voir et lui permettre ainsi d'avoir une bonne longue conversation au sujet des enfants, qui, disait-elle, étaient très peu affectueux et très ingrats, et elle était lasse d'eux, et ensuite je prenais le train du lait et j'étais de retour au nº 15 à temps pour inspecter le petit déjeuner du maître sur le plateau. Il ne prenait jamais son

petit déjeuner autrement qu'en se faisant porter un plateau dans sa chambre, et seulement des petits pains et du café, mais par exemple si tout n'était pas exactement disposé de la manière que voici : le beurre en coquilles soignées, avec une barbe de glace, et le café juste de la force qu'il aimait, et la serviette propre roulée autour des petits pains, il ne pouvait en avaler une bouchée.

Il me fallait donc être de retour pour m'assurer que son déjeuner était bien comme il fallait, ou il s'en irait au travail affamé et prêt à défaillir.

Aussi ce mercredi matin-là, en sortant du métro, j'oubliai que j'avais été congédiée et tournai dans Craven Gardens. Ce fut machinal. Et je ne pus comprendre ce qui était arrivé. Il n'était pas encore 7 heures et demie et les rues étaient vides et bizarres, comme les rues le paraissent par un matin semblable où il fait déjà bien jour, mais où personne ne circule ; mais Craven Gardens, elle, était noire de monde et il y avait deux agents de police au coin.

Puis je vis les pompes à incendie et je demandai où il y avait le feu, et on répondit : « Au 15. »

Je faillis m'affaler par terre. « Oh ! » dis-je, « mais c'est justement ma maison, et il faut que je passe tout de suite. Il faut que je m'informe de mon maître. »

Un inspecteur survint à ce moment-là, avec Mlle Clary, qui était en pantalons comme un homme. Elle me dit que M. Wilcher était sain et sauf et couché chez un voisin. Le feu avait pris d'abord au dernier étage et avait gagné le reste de la maison par l'escalier. Mais ç'avait été un incendie si rapide et si violent que presque rien n'avait été sauvé. Juste une vieille malle et des cartons à chapeaux provenant de la chambre de débarras, lancés dehors par la bonne, personne ne savait pourquoi, car ils étaient vides, et certaines des collections sous vitrines, que les pompiers et les Loftus avaient sauvées. Les Loftus avaient pris toutes les tabatières et étaient partis chez eux. Quant à M. Wilcher il n'avait emporté que quelques miniatures et quelques timbres qu'il gardait sous son lit.

Mlle Clary me dit qu'il était dans un tel état que le docteur l'avait mis au lit, et personne ne devait aller près de lui. Je ne pouvais rien faire. Aussi je rentrai avec Mlle Clary et pris mon petit déjeuner et ensuite nous allâmes voir les décombres. Mais les hommes du corps de sauvetage ne voulurent pas nous laisser approcher.

Nous ne vîmes pas le maître de trois jours. Mais il ne vit pas les Loftus non plus. Et même il avait rompu avec eux, mais Mlle Clary me dit que c'était en réalité parce que

Mme Loftus l'avait harcelé au point qu'il n'avait plus pu supporter cela plus longtemps.

Au lieu d'aller habiter chez Mme Loftus, il vint chez Mlle Clary, mais il était si peu solide sur ses jambes et si épuisé que c'est à peine si je le reconnus. Il sursautait au moindre bruit, et quand il me vit pour la première fois, il dit seulement : « Un bon coup de balai, madame Jimson... je ne peux encore y croire. »

Puis les gens de l'assurance vinrent et le rendirent presque fou, et nous aussi, avec toutes leurs questions. A propos de l'installation électrique de la maison, et pourquoi on l'avait négligée, et à quel moment on s'était aperçu du feu, et même pourquoi j'étais absente cette nuit-là de ma chambre, qui était à côté du grenier, où, disait-on, le feu avait pris. C'était à croire qu'ils accusaient le maître d'avoir mis le feu à sa propre maison.

Et j'eus encore une belle peur aussi, quand, ayant rencontré la bonne, une jeune fille nommée Halley, qui était dans une nouvelle place, elle me dit que le maître avait été au grenier le soir de l'incendie, un petit instant à peine avant de venir frapper à sa porte pour lui demander si elle ne sentait pas la fumée. « Il est monté trois ou quatre fois avant le dîner, et on ne m'ôtera pas de l'idée qu'il a mis le feu en tripatouillant ces fils électriques... et pas précisément par accident non plus. »

Je pensai que peut-être M. Wilcher pouvait avoir eu un accident avec les fils électriques, en essayant de remettre un plomb, et que c'était pourquoi la compagnie d'assurance le mettait tellement en fureur, parce qu'il craignait qu'elle ne paye pas. Aussi je dis à Halley que le maître était bien le dernier à mettre le feu à sa propre maison, dans laquelle il était né. « Non », dis-je, « vous avez dû lire des histoires d'incendiaires dans les journaux. »

« C'est le maître qui a dû les lire », dit-elle, « et si c'était sa maison, peut-être qu'il n'avait pas envie que Mme Loftus la lui prenne. Il a eu envie de la garder à sa manière. »

Elle faisait mine de continuer sur ce ton avec moi, aussi je lui répondis d'une voix assez cassante : que c'était absurde, qu'un monsieur comme M. Wilcher ne se lance pas dans l'incendie volontaire et qu'elle ferait mieux de garder pour elle des propos aussi scandaleux.

« Cet incendie a été un incendie, » dis-je, « comme n'importe quel autre et nous devions nous attendre à un incendie de toute manière, étant donné le mauvais état de l'installation électrique, et cette vieille maison pleine de trésors, et qui n'avait même pas eu encore un incendie, ni même un cam-

briolage depuis qu'elle était bâtie, depuis quatre-vingt ans.

— Naturellement, je n'ai pas soufflé mot, dit-elle, sauf à vous. N'avez-vous pas vu comment j'ai répondu à l'homme de l'assurance ! Comme si j'allais leur faire économiser de l'argent, à ces gens de l'assurance, avec leurs millions, alors qu'ils me retiennent six pence par semaine sur mes gages ! »

« Que la Providence soit louée ! » pensai-je, « de nous avoir envoyé une jeune fille qui était une excellente bonne, et suffisamment intelligente pour avoir vu si clair en son maître ; et cependant si étourdie qu'elle mélangeait toutes les espèces d'assurances, et croyait que la compagnie d'assurance d'un monsieur comme M. Wilcher ne faisait qu'un avec ces voleurs au gouvernement. »

Le maître fut si malade que nous crûmes qu'il allait mourir. Mais le samedi il était en voie de guérison et le dimanche il se leva et m'emmena au premier office. Pas un mot au sujet de mon congédiement et des Loftus. Bien que je savais qu'il s'était disputé avec eux au sujet de mon congédiement, naturellement il ne lui était guère possible de me dire, à moi, quelque chose contre les Loftus. Mais au moment où j'allais me mettre à part dans un autre banc d'église, il me prit par le bras et me fit entrer dans le même banc que lui, à côté de lui. Après le service, il parut très joyeux et parla de la grande consolation qu'apporte l'Église ; et comment elle dispense le même réconfort à tous, bons ou mauvais, pourvu qu'ils veuillent le recevoir. Je compris qu'il était en bonne voie et je dis à Mlle Clary de veiller à ce qu'il ait le meilleur dîner que l'hôtel puisse servir, et du vin, même si c'était elle qui devait payer pour cela. La bonne enfant lui fit servir du vin, bien qu'elle eût à le payer et bien qu'il ne lui eût donné qu'un billet de dix shillings pour son anniversaire ; et cela lui fit tellement de bien qu'après il monta, dans l'intention de venir me retrouver, tout en haut de l'escalier de service, à l'étage des chambres des domestiques. Heureusement j'entendis son pas et je sortis de ma chambre à la dérobée pour l'avertir que cet hôtel était très sévère avec les domestiques et que les murs étaient très minces, et qu'on risquait que ce soit rapporté, s'il me rejoignait dans ma chambre.

Aussi il redescendit. Mais le lendemain, au moment où je montais l'escalier de service, venant de la pièce, au sous-sol, où nous prenions notre petit déjeuner, il apparut soudain à l'étage de la salle à manger, où il avait dû rester à guetter mon passage, et dit : « Mettez votre chapeau, madame Jimson, nous allons sortir. »

Il avait l'air si surexcité que je compris qu'il avait quelque

nouveau projet et, effectivement, il m'emmena tout droit à un bureau de l'État civil, et sans me laisser le temps de me demander si j'avais envie ou non de l'épouser. il nous fit inscrire. Et de là il alla tout droit, avec le même taxi, dans un quartier appelé Ranns Park, tout nouvellement bâti, de rangées de petites maisons, rouges et vertes avec des toits roses, comme des pâtisseries en vitrine. Nous nous rendîmes à l'agence de vente et un jeune homme sortit pour nous emmener voir une de ces maisons, qui serait terminée la semaine suivante, et qui était à vendre dès à présent.

M. Wilcher grimpa les étages et essaya les fenêtres et renifla au-dessus de la canalisation sanitaire et il me dit : « Il vaudrait mieux que ce soit vous qui jetiez un coup d'œil à la cuisine, madame Jimson... c'est de votre ressort.

— Mais vous allez la prendre? questionnai-je.

— Pourquoi pas? dit-il. Il faut bien que j'aie un endroit où vivre et celui-ci est propre et neuf, et l'on m'a dit que cette société commerciale est à peu près honnête, autant que peuvent l'être des entrepreneurs. Mais, naturellement, si la cuisine n'est pas à votre convenance, nous verrons ailleurs. »

Depuis qu'il nous avait fait inscrire au bureau de l'État civil, M. Wilcher était comme un gamin, plein d'entrain et d'espièglerie aussi. Mais il n'était plus aussi poli à mon égard. Il disait : « Faites ceci », ou « Faites cela », comme si nous étions mariés déjà depuis des années.

La cuisine pouvait aller, bien que n'ayant pas de garde-manger convenable et une cave grande comme un réduit à chaussures. Mais je regardai à peine tout cela, tellement j'étais remplie d'étonnement à la pensée de M. Wilcher venant vivre dans un endroit de ce genre, comme n'importe quel petit employé. Cependant il la prit séance tenante et alla le lendemain acheter des meubles, de quoi remplir toute une maison, et il m'envoya acheter une nouvelle batterie de cuisine. Il m'installa dans la maison avant qu'on ait fini de poser l'électricité et que les plâtres soient secs. Mais M. Wilcher brûlait de voir les tapis en place et le jardin bêché.

Lui-même ne viendrait habiter là que lorsque nous serions mariés. Car il dit qu'il n'allait pas commencer sa nouvelle vie, dans un nouvel endroit, par un scandale. Aussi il rentrait à son hôtel chaque jour et ne venait me retrouver à Bellavista — ainsi s'appelait ce pavillon — que dans l'après-midi. Mais alors il travaillait comme six, étendant les tapis et disposant les meubles, et enfonçant des clous à coups de marteau dans le plâtre neuf.

Si M. Wilcher parlait encore de sa ruine, il était devenu un tout autre homme que celui qu'il avait été dans les derniers

temps au nº 15. Je ne crois pas que j'avais jamais vu un homme changer à ce point. Nous ne cessions, Mlle Clary et moi, de nous en émerveiller. Je pensais que c'était parce que Mme Loftus ne venait jamais nous voir et ainsi ne le tracassait jamais, car elle avait été si furieuse en apprenant qu'il s'était finalement fiancé avec moi qu'elle avait dit qu'elle ne voulait plus jamais lui parler ni venir à la maison tant que j'y serais. Il n'y eut que le capitaine à y venir, comme c'était son devoir, mais il ne s'émerveillait jamais de rien, il était trop mou. Il suivit son oncle partout quand on lui montra le jardin et la cuisine et la salle de bains et le salon avec ses meubles neufs, et se borna à dire : « Un peu exigu. »

M. Wilcher en fut irrité, puis il rit en disant qu'il avait déjà oublié ce qu'un riche éprouvait. Ce qui me surprit beaucoup ce fut de voir combien ces meubles pouvaient plaire à M. Wilcher. Je trouvai que tout était de la vilaine camelote, mais lui ne cessait de dire que c'était merveilleux ce qu'ils arrivaient à faire pour ce prix. Puis il acheta des outils et commença à bêcher le jardin et me mit, moi aussi, à bêcher. Il disait le soir avant de s'en aller : « Sara, n'oubliez pas d'essayer cette nouvelle encaustique sur le parquet du salon », ou : « N'oubliez pas de bêcher la plate-bande sur le devant, ... elle aura besoin d'une double rigole. »

C'était un grand plaisir de le voir si animé et intéressé. Mlle Clary riait quand elle venait nous voir et nous trouvait tous deux en train de faucher ou de bêcher ou de mettre le foin en meule, et elle disait : « Je me demande ce que Higgins dirait de votre œuvre. »

Higgins était le jardinier en chef de Tolbrook. Mais M. Wilcher ne se donnait jamais la peine de répondre à Mlle Clary. Ils étaient très bons amis, mais je ne crois pas qu'il ait jamais vu en elle autre chose qu'une petite fille dont les paroles n'avaient pas plus d'importance pour lui que la vibration de vitres, et peut-être moins. « Viens ici », disait-il en lui mettant un sarcloir dans les mains. « Sais-tu sarcler?... Ne tranche pas mes jeunes rosiers. Si tu sarcles tout le parterre, tu auras un verre de sherry. »

Mais il ne disait pas quand et à la vérité il n'y avait pas de sherry dans la maison. Car si auparavant nous avions vécu frugalement et en épargnant, à présent nous regardions à chaque sou. Les gens de l'assurance étaient toujours en lutte contre M. Wilcher. Ils envoyèrent même un homme un matin de bonne heure me questionner au sujet des fils électriques du dernier étage, me demander pourquoi on ne les avait pas fait remettre en bon état, et si je les avais jamais touchés ou vu M. Wilcher les toucher. Je dis que naturelle-

ment l'un et l'autre nous avions remplacé les plombs plusieurs fois, jusqu'au moment où nous nous étions rendu compte que ça ne servait à rien, parcequ'ils sautaient toujours dès le premier soir.

M. Wilcher fut si en colère quand il apprit ces manœuvres en dessous qu'il voulait intenter une action en diffamation, mais ses associés à son bureau ne voulurent pas le laisser faire.

Aussi, comme M. Wilcher disait qu'il n'avait pas d'argent, il me fallait vivre de harengs saurs et de margarine, et de collet de mouton. Je ne sais pas comment je me serais arrangée pour quelques dépenses supplémentaires concernant Gulley si je n'avais eu deux coups de chance inattendus dans la même semaine. D'abord, il y eut la venue d'un homme du corps de sauvetage, et M. Wilcher me dit de jeter quelques vieillèries sauvées dans une boîte en carton. Mais je trouvai dedans quelques chaînes de cuivre anciennes, qui avaient de la rareté, et que je vendis pour trois livres dans un magasin d'antiquités. Le second fut que M. Hickson, quand je lui écrivis pour lui demander un prêt, me donna cinquante livres des dessins qui avaient été en dépôt dans sa maison durant toutes ces années.

Il me faut à présent expliquer comment j'en étais venue à avoir davantage de dépenses concernant Gulley. Environ deux ans avant l'incendie, je le rencontrai d'une façon étrange.

Je n'avais guère vu Rozzie durant les dernières années où j'avais vécu avec Jimson. Elle ne voulait jamais venir nous voir à Ancombe et nous n'allâmes que deux fois la voir à Brighton, où Jimson et elle ne cessèrent de se lancer des brocards tout le temps, et avec l'intention de se blesser. Mais, juste alors qu'on était au plus mauvais moment de la crise économique, je reçus une lettre de Rozzie me disant qu'elle était malade à l'hôpital, et aimerait bien me voir. J'obtins un congé le jour même et j'allai immédiatement la voir, car j'étais alarmée. Je trouvai alors surprenant de ma part de n'être pas mieux restée en relations avec elle. La vérité, c'est que je n'ai jamais été très portée à écrire des lettres, et Rozzie encore moins, si bien que, tout en étant souvent présente à ma pensée, elle était devenue une étrangère. Car la personne qui est présente à votre pensée n'est pas la personne réelle, et aucune pensée affectueuse ne permettra jamais de garder une amie en chair et en os comme le devoir le commande, et votre propre intérêt.

Je ne pus en croire mes yeux quand je vis ma pauvre

Rozzie à l'hôpital, réduite à la peau et aux os. Elle n'avait pas encore soixante ans, et on lui en aurait donné quatre-vingts, avec son visage plissé comme un vieux soulier usé.

Elle avait été renversée par un camion et on avait dû lui couper la jambe à la hauteur de la cuisse. « Et le même jour », dit-elle, « j'ai appris que tout mon argent était parti dans le krach des *Hôtels Mortimer*. Je l'ai appris au petit déjeuner et le camion m'a eue à 10 heures et demie, alors que je traversais pour aller aux *Trois Couronnes* boire la goutte comme tous les matins, et quand je me suis réveillée à l'hôpital, j'ai ri comme je n'avais pas ri depuis bien des années.

— Il n'y a pas de quoi rire, dis-je, car je faillis pleurer. » Mais Rozzie poussa un soupir et eut une espèce de rire et dit : « Toi non, tu n'aurais pas ri, Sall... ce n'était pas ton argent et ta meilleure jambe. La mauvaise, je l'ai toujours ! »

La fin de Rozzie fut très triste. Car une fois qu'ils l'eurent rétablie suffisamment pour qu'elle pût marcher à l'aide de béquilles, elle n'eut plus le droit de rester à l'hôpital ; et il ne lui restait plus d'argent. Il n'y avait pas de place pour elle, sauf à l'infirmerie de l'hospice. Le seul parent qui lui restait était son beau-frère et il était aux Indes et il avait à s'occuper de sa propre femme et de sa propre famille. D'ailleurs Rozzie ne consentait jamais à être un fardeau pour personne. C'est donc à l'hospice qu'elle entra et c'est là que j'allai la voir trois fois encore, avant que la plaie de sa jambe se rouvre et qu'elle meure d'un empoisonnement du sang.

« Tant mieux ! » dit-elle quand on lui dit qu'elle allait passer. « Pour ce que j'ai eu de bon dans la vie, hein? Je me demande pourquoi je suis née... mais je pense que j'ai été un accident... un au début et un à la fin. »

Je lui dis combien je la respectais pour la façon dont elle s'était battue, mais elle dit pour toute réponse : « J'ai été forcée d'être coriace, et toi de même, tu ferais mieux de l'être, coriace... le monde étant ce qu'il est. »

Mais je pensai, à part moi, que je ne pourrais jamais vivre à la manière de Rozzie, car elle avait eu beau se battre, à quoi cela l'avait-il avancée? Elle s'était battue pour rien.

J'étais révoltée à la pensée de cette vie gaspillée et j'avais envie de dire une prière pour elle ou de lui lire quelque chose de saint Jean, l'Apocalypse de préférence, que le vieux châtelain avait coutume de lire au chevet des mourants. Mais elle ne le voulut pas. « Pas de consolations », dit-elle, « il se peut que je sois une bonne à rien, mais j'ai ma fierté. Et s'il ne m'est pas possible de mourir heureuse, je ne m'en irai pas, du moins, en hurlant. Ne brise pas mon courage

avec les niaiseries de ta Bible, Sara, où tu seras cause que je m'apitoierai sur moi-même. Et je n'y ai pas droit. »

Elle continua donc à plaisanter à sa manière de toujours, disant : « Si seulement ils m'avaient laissé mon corset. Ça a toujours été mon meilleur soutien aux heures de coups durs, et je voudrais bien l'avoir à présent pour affronter ce qui vient. »

Pauvre Rozzie, elle ne voulut pas me laisser lui lire ni lui dire un seul mot de tendresse humaine, et elle fit bonne contenance comme un soldat jusqu'au moment du dernier soupir, mais alors son visage s'altéra, comme si elle allait se mettre à pleurer. Mais grâce à Dieu, elle n'en eut pas le temps, sa mâchoire s'affaissa, et elle commença à rétrécir en se figeant. C'est seulement alors qu'on vit apparaître un peu d'eau dans ses yeux.

Je suis allée à l'enterrement, et à vrai dire c'est moi qui l'ai payé. Il n'y avait personne d'autre pour le payer et je ne pouvais supporter d'abandonner Rozzie dans la fosse commune. Je n'aurais pu dormir en paix. Mais qui je vis venir à l'enterrement, seule autre personne à avoir suivi le cortège : Gulley ! Je ne le reconnus pas tout d'abord quand je le vis dans le temple dissident parmi toutes les chaises retournées les pieds en l'air. On n'y voyait pas très clair et je crus que ce n'était qu'un des pauvres de l'hospice. Car il avait le visage d'un véritable indigent, avec le nez tendant à rejoindre la lèvre, et le menton faisant saillie en dessous, et les yeux enfoncés. Et puis j'étais en train de pleurer et n'étais pas capable de rien remarquer, sauf que l'endroit était sordide, comme une cave, et que les porteurs bâillaient dans leurs chapeaux, tout en faisant semblant d'être graves, et que le prêtre mangeait ses mots, un prêtre mortuaire payé aux pièces, je suppose. Cela semblait une fin si misérable pour n'importe quel être humain, même à ne pas parler de Rozzie avec sa grande énergie et son allant, elle qui avait de la vigueur pour deux hommes et du courage comme un lion ; j'étais déchirée et j'aurais bien sangloté.

Je dus avoir l'air tout à fait ivre au bord de la tombe, avec mon chapeau de travers et mes yeux et mon nez rouge et mes cheveux qui dégringolaient peu à peu en même temps que mon chapeau. Je m'en rendis compte, mais ça m'était égal, quand je pensai combien j'avais négligé Rozzie, et tout cela pour une querelle à propos d'un homme comme Gulley, qui ne valait pas un jour de sa vie à elle.

C'est seulement au moment où je jetai quelques violettes de Parme, les violettes préférées de Rozzie, dans la fosse,

qu'en voyant un autre bouquet tomber, je relevai la tête, et Gulley était là, juste en face de moi, à me regarder par-dessus la tombe. Il me sourit d'un air narquois, et sa vue me fit tellement sursauter que je dis, au bord même de la fosse : « Ce n'est pas toi ! »

— Mais si, dit-il, avec toujours ce même sourire et en me regardant comme s'il voulait me transpercer. Il fit le tour de la fosse et dit : Et comment ça va, Sall? »

Mais j'avais le cœur plein de Rozzie, et je ne pouvais songer à moi ni à lui. Aussi il me prit par le bras et nous nous dirigeâmes vers la porte.

« Pauvre vieille Rozzie, dit-il, pauvre brave vieille !

— Comment l'as-tu su? dis-je.

— Oh ! je lui écrivais. Nous nous envoyions des cartes à chaque Noël et j'ai appris son accident. J'avais l'intention d'aller la voir, au début, et puis je n'ai jamais eu le temps.

— Je suis heureuse que vous vous soyez raccommodés, dis-je.

— Oui, nous nous étions raccommodés, dit Gulley, toujours en me regardant d'un air narquois. » Car il avait dans l'idée que je n'avais cessé d'être jalouse de Rozzie. Et peut-être que je l'avais été. Car Dieu sait que je ne me suis jamais connue moi-même.

Puis à la porte, il dit : « Que dirais-tu d'un demi?

— Oh ! dis-je, hésitant, je n'ai pas été dans un bar depuis dix ans.

— Ils viennent d'ouvrir, dit-il. » Et alors je me dis qu'il ne pouvait y avoir de meilleur endroit pour voir Gulley, car personne de l'entourage de M. Wilcher, ni lui-même, n'allait jamais dans les bars. Nous traversâmes la route pour gagner le cabaret et boire une chopine de bière amère. C'était un véritable cabaret de ville, avec des petites tables et des banquettes en peluche rouge, et nous nous assîmes dans un coin et nous causâmes tout à notre aise. Il semblait avoir l'esprit obsédé par une idée pour un portrait de Dieu, qu'il voulait représenter comme un homme en verre, avec des gens courant çà et là dans Ses veines et Ses nerfs, certains d'entre eux se battant et Lui faisant mal au ventre.

Ce serait à exécuter sur une toile de dix pieds de haut sur quinze de large, et Gulley guignait une sorte de hangar à Hammersmith, qui serait l'endroit idéal pour peindre cela.

« Est-ce là que tu vis à présent? lui demandai-je, car je lui avais toujours envoyé son argent à une adresse de boîte postale, dans une confiserie.

— Pourquoi? dit-il, me souriant d'un air narquois en pensant que j'étais curieuse.

— Parce que si tu étais seul, j'aimerais voir ton logement, dis-je, et voir si tu es bien.

— Oh ! oui, dit-il, tout à fait bien, merci. » Mais je savais qu'il avait une femme avec lui, car le bouton d'en haut de son pardessus était une épingle de sûreté. Et par cette épingle je savais qu'elle devait être une fainéante ; et il me fit pitié, le pauvre cher homme.

Mais il ne voulut pas me dire son adresse. Il continua à ne parler que de ce tableau, et, finalement, tout juste comme je le craignais, il me demanda de l'argent pour acheter une toile. Dix livres pour acheter une vieille académie qui coûterait deux fois moins cher qu'une étoffe neuve.

Je dis que je n'avais pas les moyens de donner une grosse somme comme cela. Et Gulley ne dit plus un mot à ce sujet et ne me harcela pas pour obtenir cet argent. Il se contenta de sourire et de demander un autre demi et il dit : « Eh bien, ! Sall, il faut absolument que je te remercie de continuer sans défaillance à me faire les versements... tu es le meilleur patron que j'aie jamais eu. Je n'ai souvent vécu que sur ça, des semaines d'affilée. »

C'était là le bon côté de Gulley ; il ne harcelait jamais ni ne gémissait ni ne s'apitoyait sur lui-même. Et son pardessus verdâtre comme de la moisissure de fromage, et cette épingle qui me faisait un clin d'œil comme pour me dire : « Nous vivons dans une écurie ! » Tant et si bien que lorsque vint le moment de nous quitter, soudain je dis que peut-être je pourrais trouver une livre ou deux en vue de cette toile.

Je n'ai jamais vu quelqu'un de plus ravi. Car Gulley avait deux sourires, son sourire de vaillance, et son sourire de joie, qui était semblable à celui de n'importe quel gamin des rues à qui on donne une brioche au sucre. Un sourire qui vous allait au cœur. Si bien que la première chose que je fis ensuite, ce fut de lui envoyer ses dix livres.

Moi-même je me traitai de folle au moment, et je me dis : « Le résultat, c'est que tu vas l'avoir toujours sur le dos chaque fois qu'il caressera un nouveau rêve. » Et c'est bien ce qui arriva. Mais pas pour quelque nouveau tableau de fou, seulement pour faire réparer ses vêtements et pour qu'il puisse s'installer.

Il vivait avec une jeune fille nommée Lizzie, et, exactement comme je l'avais pensé, elle ne savait ni coudre, ni cuisiner, ni nettoyer, ni se tirer d'affaire. Et le nid où il vivait était dans ce goût-là. Car je le trouvai dans un taudis et son logement était dans le plus sale des taudis de la rue, avec une douzaine de sonnettes et un chapelet de traînées

mal peignées qui entraient et sortaient pour leur travail, comme des abeilles écœurées dans une ruche de paille pourrie.

Et ce qui était dommage surtout dans tout cela, c'est qu'il l'avait eu, son lancement, enfin, si seulement il avait su en tirer parti.

Car, comme Lizzie me le dit à notre première rencontre, il avait un tableau dans un musée, enfin. A la National Gallery, me dit-elle, ce que je ne pus croire. Et effectivement, quand je pris un jour de congé pour aller à Trafalgar Square uniquement pour voir ce tableau, je ne le trouvai pas là du tout, mais plus bas au bord de la Tamise, dans un endroit appelé le Tate ; c'était le portrait de Mme Bond.

Mais, bien que ce n'était pas à la National Gallery, il y avait tout de même là pour un artiste de quoi être fier. C'est ce que je dis à Gulley, mais il rit et dit : « Les portraits sont les gagnants, c'est bien ce que tu me disais ! »

Je fus en colère. Car je ne lui avais jamais dit cela ; je n'étais pas si stupide. A quoi bon dire une chose comme ça à un homme quel qu'il soit, car ça ne vous sert à rien vis-à-vis de lui, et lui ça ne l'avance à rien. Mais il continua à rire et le résultat, c'est qu'il me serra un peu dans ses bras, comme par dédain de mon intelligence, mais je le tins facilement à distance, et je lui dis que je ne viendrais pas le voir s'il n'était pas sage.

Et il le fut. Jamais une seule fois il n'avait frappé Lizzie, à ce qu'elle me dit, et elle eut du mal à croire qu'il avait jamais pu frapper quelqu'un. Et quant à moi, il se bornait à me saisir par le nez de temps à autre, et à le pincer un peu en disant : « Ne le fourre pas trop dans mes affaires, Sally ou il me faudra le repousser de nouveau, » ce qui nous faisait rire tous les deux. Cela, naturellement, à l'époque même où il m'appelait pour que je fasse ceci ou cela, que je paye les factures pour Lizzie, ou que je fasse ressemeler ses chaussures. Plus d'une fois, en dépit de mes recommandations, il me téléphona à Craven Gardens, rien que pour me demander de venir nettoyer, parce que Lizzie était trop malade pour le faire, ou de lui apporter des couleurs.

Aussi la première chose à faire c'était de le faire habiter dans un quartier plus chic, où si des occasions de portraits se présentaient, il pût les peindre. Et nous trouvâmes un très gentil petit appartement à l'autre bout de Londres, à l'ouest, près de Hammersmith Bridge, et tout proche de son hangar qui se trouvait dans la cour d'un entrepreneur. Ainsi le projet du pauvre homme avait été de traverser tout Londres matin et soir, rien que parce que Lizzie ne savait pas se

débrouiller pour trouver un meilleur logement ni pour déménager leurs quelques meubles de l'est à l'ouest.

C'était une jeune fille étrange, une dame par sa naissance, et jolie avec ça, bien qu'ayant un teint de gitane, mais manquant autant d'initiative qu'un mouton renversé sur le dos et qui, les yeux au ciel, bêle pour que la lune lui fasse tomber de l'herbe dans la bouche. Elle pouvait rester assise toute la matinée en pyjama, à fumer des cigarettes et à lire une vieille revue. Quand Gulley rentrait pour le repas, il ouvrait une boîte de conserve pour tous les deux. Le plus souvent, c'était Gulley qui faisait le thé et même les lits et vidait les eaux sales, et cela seulement quand le seau débordait.

Quand je vis Lizzie pour la première fois, je crus que c'était une femme qui se droguait ou qui buvait ou pire encore, pour être comme ça oisive tout le jour et, bien que pas trop sale sur elle-même, vivant dans la saleté. Mais non, c'était seulement une rêveuse, la pire rêveuse que j'aie jamais connue. Elle déambulait pendant une demi-heure en fumant et en laissant tomber ses cendres sur mon parquet propre, car la première chose que je faisais, chaque fois que j'allais voir les Gulley, c'était un grand nettoyage et lavage général ; et puis elle disait de sa voix douce : « Savez-vous, Sara, il y a un million de personnes noyées en Chine. Avez-vous remarqué, Sara, que les jupes sont en train d'allonger de nouveau, pour qu'on use davantage d'étoffe. » Et si sa voix était douce, elle n'était jamais endormie. Il était facile de voir qu'elle était impatiente de répandre ses nouvelles, tout inutiles qu'elles étaient.

Elle était peintre elle-même et elle tenait Gulley pour le génie du monde. Et elle était musicienne aussi, et allait à beaucoup de concerts, et revenait dans un tel état de rêverie et d'émoi que si vous lui aviez mis du savon dans la bouche en guise de dîner, elle l'aurait mangé et aurait dit : « Merci, Sara..., vous êtes trop aimable. »

Je me pris d'un tel attachement pour Lizzie qu'elle fut comme une fille pour moi ; et je crois qu'elle avait plus d'affection pour moi que n'en avaient mes propres filles, si l'on excepte la pauvre petite Nancy. Elle avait toujours quelque chose à me faire faire, ou à laver ses bas ou à lâcher les coutures de sa robe. Car elle attendait un bébé et elle n'était pas plus faite pour être une mère que Gulley pour être un père. Et pourtant il y avait en outre un enfant avec eux, un petit garçon nommé Tom. J'avais bien appris, dans les premiers temps de ma vie avec Gulley, qu'il avait eu un enfant de sa femme, et que celle-ci l'avait gardé. Mais je suis persuadé qu'il avait d'autres enfants et que Tommy était

un de ceux-là. Il ne voulut jamais me dire qui était sa mère, il me dit seulement qu'elle avait été son modèle. Tommy avait neuf ans, dit-il, mais on aurait pu le croire plus jeune d'après son apparence, et plus âgé à cause de son air entendu, un vrai gamin des bas quartiers, et un démon pour le tapage, la saleté et la malice. Il n'y avait rien qu'il ne sache ou qu'il n'ait envie de faire.

Lizzie, naturellement, ne pouvait arriver à rien avec lui, et n'essayait même pas. Gulley l'emmenait parfois au hangar, qu'il appelait l'atelier, pour l'empêcher de faire des sottises, mais Tommy fichait le camp dans les rues dès qu'il lui en prenait l'envie. Et Gulley ne voulait jamais le corriger. Il disait que c'était mauvais pour les enfants d'être réprimandés ou même de recevoir de l'instruction.

Et Tommy tomba à ma charge également. Car, si Lizzie disait que ça nuisait à l'enfant de ne jamais aller à l'école et qu'il était très doué, et si Gulley disait également que c'était un gaillard intelligent, ils ne faisaient jamais rien pour lui ou pour faire épanouir ses dons. Ce n'est pas que j'y ai cru, à ses dons, à cette époque, car il me paraissait seulement fougueux et indiscipliné, mal élevé, et je savais que, pour Lizzie, toutes les oies étaient des cygnes ou des autruches, et pour Gulley, tous les enfants des prodiges. Il était de ces gens pour qui tout barbouillage d'enfant c'est de l'art, et qui croient que c'est uniquement les écoles qui fabriquent les imbéciles.

Aussi tout ce que je fis pour Tommy, ce fut de les débarrasser de lui à l'époque où Lizzie, la pauvre petite, avait les pâles couleurs, et où Gulley n'avait qu'un désir : n'être pas dérangé dans son travail. Je l'emmenai au cinéma, ou prendre le thé dans une pâtisserie, chose qu'il adorait, et nous nous promenions du côté de Strand-on-the-Green et regardions le fleuve, et les péniches remontant avec la marée, ou parfois un canot à huit rameurs avançant comme un jouet. Tommy, je l'ai dit, était un démon, aussi Gulley et Lizzie s'étonnaient-ils qu'il soit toujours prêt à sortir avec moi et à rester avec moi. Ce fut pure invention de leur part de dire que j'avais une grande influence sur lui, mais ça leur servit d'excuse pour me faire les débarrasser de lui.

Oui, bien sûr, les mercredis où je venais, le jeune Tommy descendait la rue en courant à ma rencontre et se jetait à mon cou en dansant sur mes orteils. Mais c'était parce que j'avais toujours une barre de chocolat ou un paquet de gros bonbons à la menthe dans ma poche. Et s'il était sage avec moi quand nous sortions, c'est parce que je le laissais bavarder,

et il savait, aussi, que s'il restait à côté de moi et s'il était sage, ça lui vaudrait un chou à la crème, ou une glace, ou six pence. C'était un amour tout ce qu'il y a de plus intéressé chez ce petit polisson, et d'ailleurs les enfants sont-ils capables d'éprouver autre chose avant douze ou treize ans, j'en doute fort, et pour autant que je sache, un amour en vaut bien un autre quand il s'agit d'avoir barre sur un enfant terrible.

J'ai dit que je ne faisais guère de cas de l'intelligence de Tommy, je ne croyais pas qu'elle sortait de l'ordinaire. Jusqu'au jour où il y eut une convocation de l'inspecteur pour la fréquentation scolaire. Les Jimson étaient sans cesse harcelés par des inspecteurs pour la fréquentation scolaire et par des maîtresses et même par des directeurs d'école au sujet de Tommy, car il avait le diable au corps pour faire l'école buissonnière et je crois que Gulley l'y encourageait.

Aussi, ce jour-là, Gulley dit qu'il n'irait pas au tribunal, quitte à ce qu'on le mette en prison, et Lizzie dit qu'elle ne le pouvait pas parce qu'elle était trop grosse. Elle n'avait pas de vêtements convenables, dignes de la femme de Gulley Jimson. Elle se tourmentait à s'en rendre malade, le pauvre agneau, au moment où j'arrivai à leur appartement, à 9 heures, et impossible de trouver Gulley nulle part. Et en fin de compte, c'est moi qui suis allée répondre à l'interrogatoire. Au début ils avaient l'intention de faire arrêter Gulley, mais je dis qu'il était très malade. Et ainsi de fil en aiguille, je finis par être la sœur de Lizzie, et elle une invalide comme son mari, et moi la seule personne à qui il incombait de veiller sur le gamin.

Alors les magistrats me tancèrent vertement pour avoir négligé l'enfant de cette façon et me conseillèrent de faire très attention à l'avenir.

Je m'en tirai assez facilement. Mais juste au moment où je sortais du tribunal, un homme mince et de haute taille, avec un grand nez en pied de marmite, m'aborda en disant : « Madame Jimson, si je ne me trompe. » Ma foi, je dis : « Oui », car je ne voulais pas l'ennuyer avec des histoires de noms, et il répondit : « Je regrette, je suis arrivé trop tard pour le tribunal, sinon je vous aurais vue auparavant. Je suis le directeur d'école à... » — je ne saisis pas le nom — « où votre fils doit venir lundi.

— J'ai peur qu'il ne soit un fléau, dis-je.

— Il donne bien des déboires à Mlle Stocker, dit-il. Je ne sais pas si vous vous rendez compte qu'il est supérieurement doué... oui, tout à fait supérieurement, madame Jim-

son, il y a longtemps que Mlle Stocker le tient pour un futur boursier. Vous comprenez ce qu'une bourse d'études signifierait pour votre petit garçon, madame Jimson? »

Et il continua ainsi, me disant qu'une bourse d'études conduirait Tommy à un établissement d'enseignement secondaire, et à Oxford ou Cambridge. Il pourrait devenir médecin, ou homme de science, ou même premier ministre et siéger avec le roi à Buckingham Palace.

Je compris qu'il rajoutait par-dessus le marché le premier ministre et le roi pour frapper mon imagination. Car il me prenait pour une espèce de fainéante des bas quartiers qui laissait son fils se perdre et ne se mettait sur son trente et un que pour venir au tribunal, et je songeai en moi-même : « C'est bien dommage qu'un homme ne puisse se rendre compte qu'on a sur soi du linge propre et qu'on pourrait se mettre à poil en s'alignant avec des reines, sauf avec le nez. Mais la moitié d'entre eux n'ont plus d'odorat que pour leur tabac nauséabond. »

Mais c'était un homme très aimable et ce qui me plaisait en lui c'est qu'il s'intéressait si vivement à Tommy.

« Vous voudrez bien m'excuser, madame Jimson, dit-il, si je fais malencontreusement erreur, mais j'ai entendu dire que M. Jimson est quelque peu hostile à l'instruction, en thèse générale.

— Il se peut qu'il ait dit cela, dis-je, mais je ne crois pas qu'il le pense vraiment. C'est un artiste, vous savez, et il dit beaucoup de choses pour le simple plaisir de les dire.

— Peut-être pourrais-je lui parler. »

Je lui dis que ça ne servirait à rien, car je pensais que ce serait embarrassant s'il disait à Gulley qu'il avait eu un entretien avec Mme Jimson, voulant parler de moi. Mais il insista. Je l'emmenai donc au hangar, afin de laisser Lizzie en dehors de cela, et quand il commença à dire : « Votre femme », je dis : « Excusez-moi, je ne suis pas madame *Gulley* Jimson... je crois que vous vouliez parler de madame *Gulley* Jimson. Madame Gulley Jimson est la mère de Tommy. Je ne suis que sa tante. » Ainsi il crut que c'était sa faute et il s'excusa gentiment et continua à parler des grandes chances de succès de Tommy. Gulley, naturellement, était en fureur. Il haïssait le gouvernement et il disait souvent qu'il rendrait volontiers service à un cambrioleur parce que ça lui faisait dresser les cheveux sur la tête dès qu'un policier approchait de lui à moins de cinquante mètres, même s'il était en queue-de-morue.

« Non », dit-il, « vous me faites perdre mon temps et vous

perdez le vôtre. Vous ne pouvez pas attendre de moi que je coopère à la perte de mon propre fils. »

Le directeur d'école s'excusa poliment et dit que, naturellement il n'aimait pas du tout la contrainte, et ainsi de suite. Il n'aurait pu avoir plus de tact. Il me plaisait beaucoup. Mais en sortant avec moi, il dit : « La mère a-t-elle la même façon de penser? »

— Oh! non, dis-je, mais je crains qu'elle n'ait guère d'influence sur le petit... il est trop fougueux et indiscipliné.

— De fait, dit-il, et il me regarda, ce qu'il nous faut faire, c'est l'éloigner de ses parents.

— Pourquoi *nous*, me dis-je, » mais je venais justement de penser que c'était bien dommage, si Tommy était si intelligent, de le laisser chez lui. Lizzie n'était pas une mère pour lui, et Gulley était encore pire comme père, avec ses marottes.

Et si eux ne valaient rien comme parents pour Tommy, Tommy, lui, leur empoisonnait l'existence, et la leur empoisonnerait encore davantage, une fois le bébé né.

« Il nous faut le mettre dans une école de redressement », dit le maître d'école.

Mais ça me paraissait une chose terrible qu'un enfant doué comme Tommy s'en aille parmi une bande de sauvages apprendre à être une tête brûlée. Naturellement Gulley et Lizzie dirent de même. Gulley voulait brûler la cervelle à l'inspecteur de la fréquentation scolaire, jusqu'au moment où il ne pensa plus à toute cette affaire, au bout de cinq minutes : et Lizzie voulait envoyer le garçonnet à une école où les frais de scolarité étaient de deux cents livres par an. Pour finir, c'est moi qui dus aller voir le directeur d'école et il me recommanda une école qu'il connaissait de réputation, qui n'était pas une école de redressement, mais une école payante où l'on pourrait prendre un enfant intelligent comme Tommy, à demi-tarif. Il dit que la plupart de ces petites écoles bon marché étaient mauvaises, mais que celle-là avait un très bon directeur.

C'était à moins de trois kilomètres, sur la ligne de tramways, aussi j'allai sur place me renseigner.

L'école me parut un établissement assez agréable pour une école de ville. Elle possédait un jardin et un terrain de jeux. Le directeur me plut encore davantage : il fut très aimable et me dit qu'il ferait passer un examen à Tommy, et que s'il s'en tirait à son honneur il le prendrait en pension pour vingt-deux guinées par trimestre, ce qui représentait le tiers des frais de scolarité.

Gulley et Lizzie dirent aussitôt que c'était bon marché et qu'ils paieraient. Et ils le firent, dans une plus grande

mesure que je ne l'espérais ; car Lizzie avait un peu d'argent à elle. A nous trois nous nous arrangeâmes très bien pour la première année, même en ce qui concerne les vêtements. Car j'avais à Bellavista quelques vieux vêtements mis au rebut, qui avaient appartenu à Bobby, et qui allaient parfaitement à Tommy. à croire qu'ils avaient été faits sur mesures pour lui. C'est seulement dans le courant de la seconde année, quand Lizzie eut un autre bébé et que le premier tomba malade, et qu'il fallut recouvrir de carton bitumé le hangar de Gulley, pour que le pauvre cher homme n'attrape pas une pneumonie, que nous fûmes un peu en retard pour nos paiements. Et à ce moment-là, comme je l'ai dit, j'eus un coup de chance, à ce que je crus, avec l'antiquaire.

Oui, je reconnais que je n'ai jamais parlé à M. Wilcher de mes demi-journées chez les Gulley, et que quand je sortais pour aller chez eux, comme je le faisais parfois, l'après-midi, j'inventais quelque excuse pour le cas où M. Wilcher s'apercevrait que je n'étais pas à la maison. Car je savais que M. Wilcher n'avait pas une haute opinion de Gulley et ne m'aurait pas permis de le revoir. Encore moins s'il avait su quel plaisir c'etait pour moi que ces jours-là. Car je ne sais comment cela se faisait, mais toute la semaine j'attendais avec impatience le mercredi, et la deuxième semaine du mois, comme j'allais voir Nancy, je m'arrangeais toujours pour avoir un après-midi ou une soirée un autre jour que le mercredi, ne fût-ce que parce qu'ils ne pouvaient pas se passer de moi, les pauvres petits, et que Lizzie gardait jusqu'à ma venue toute la lessive à faire et tout le raccommodage. Mais j'adorais descendre au hangar et même entendre Gulley dire, comme autrefois : « Donne-moi ta main, Sally », ou « Montre-moi une jambe. »

Je n'avais cessé, depuis les jours de Woodview, d'aimer à me tenir dans la pièce où Gulley était en train de travailler ; et même, entendre le pauvre cher homme siffler et fredonner. et le voir monter et descendre d'un bond de son échelle, me donnait du plaisir. Car, si Gulley avait l'air vieux, ça ne l'empêchait pas d'être encore vif comme un gamin, et je ne sais si c'était son entrain ou de le sentir parfaitement content, ou seulement le souvenir d'autrefois ou la façon soudaine qu'il avait de me décocher une plaisanterie, mais je n'aimais rien mieux que d'apporter là mon raccommodage à faire pendant qu'il travaillait.

Et je ne l'ai jamais vu plus content. Il ne fut en panne que deux fois au cours de ces deux années, à ma connais-

sance, et alors il se borna à sortir et à s'enivrer. Lizzie, évidemment, fut dans tous ses états à cause de cela, car elle eut peur pour sa santé, mais je pensai, à part moi, qu'elle s'en était tirée à bon compte, et je me dis aussi, Dieu me pardonne, que ce ne serait peut-être pas un mal s'il mourait dans son ivresse, avant d'avoir achevé sa peinture et recouvré sa raison, et d'avoir compris qu'il venait encore de perdre son temps, qu'il avait perdu sa vie entière. Car si le Jardin de l'Éden avait eu l'air d'un tableau de fou, c'était la nature même à côté du Dieu vivant. Quant à des portraits, naturellement, il ne voulut jamais en faire un seul. Il refusa une douzaine de bonnes commandes, en disant qu'il n'avait pas de temps à gaspiller avec ça.

On est arrivé à la conclusion, lors des débats, que je n'avais fait que jouer avec l'affection de M. Wilcher, mais qu'en réalité j'étais d'âme avec Gulley, à son hangar. Mais il n'en a pas été ainsi. Car, si attachée que j'étais à Gulley, au temps de sa vieillesse paisible et de sa gaieté affairée, et à la jolie Lizzie qui se cramponnait à moi comme une fille, et à Tommy qui m'écrivait chaque semaine, par l'intermédiaire de son père, pour me demander des douceurs et des pièces de six pence, il n'en était pas moins vrai que je savais que M. Wilcher valait trois Gulley, était un homme meilleur et plus profond, et un homme plus éprouvé. Je savais qu'il me faisait un honneur et j'avais l'intention d'être pour lui une bonne épouse. Et si j'aimais mes flâneries le long du fleuve et mes moments de bavardage dans le hangar, j'étais devenue très attachée à Ranns Park aussi, comme une jeune fiancée sur le point de se marier. Et nu comme c'était, sans un seul arbre dépassant la taille d'un homme, et avec même les bornes postales fraîches comme des jouets à peine déballés des paquets de Noël, c'était si neuf et si frais, si plein de jeunes couples !

Quand on sortait le soir, pour aller dans le petit parc du quartier, où il y avait un petit étang neuf, et un kiosque à musique semblable à une burette, où ils jouaient deux fois par semaine, le jour de fermeture des magasins et le dimanche, et qu'on voyait un couple s'avancer, le bras de l'homme autour de la taille de la femme, et sa tête à elle sur l'épaule de l'homme, ou se reposer sur un banc près de l'arrêt de l'autobus, on n'avait jamais besoin de se faire du mauvais sang en se demandant si c'était encore là une pauvre jeune fille de plus qui allait se mettre dans l'embarras ou un pauvre jeune homme sur lequel une coquine avait mis le grappin ; car on savait qu'ils étaient mariés et qu'ils avaient leur acte

de mariage. Les voir se faire la cour était un double plaisir, parce que c'était là de l'amour et aussi de la religion, comme ils en avaient fait le serment.

Les soirs d'été, avec toutes les fenêtres ouvertes et ce bruit qui en sortait, semblable au jacassement d'oiseaux se couchant, et les lampes neuves s'allumant sur les petits arbres neufs aux feuilles aussi éclatantes que des bourgeons frais sortis, vous ressentiez les douces joies d'être en vie et d'avoir vos aises, même si vous étiez trop vieille pour faire le diable et avoir des bébés, et si ce n'était pas chose nouvelle pour vous que de diriger un homme et une maison.

Comme aurait dit ma mère : « L'âne jeune se plaint de ses longues oreilles, mais le vieux cheval remercie Dieu pour l'herbe. » C'était une agréable pensée, tandis qu'on était dans son lit à Bellavista, de songer qu'il y avait plus de bonheur dans ce coin, par arpent, que dans des villes entières ; plus de tourments aussi, j'en suis sûre, mais un jeune tourment est, comme les pleurs d'un enfant, à demi pour le plaisir même du tourment.

Et quel plaisir de voir M. Wilcher si plein d'animation et si joyeux comme n'importe quel jeune employé, nouvellement marié, au milieu de ses meubles neufs et de son jardin ! Il s'était mis à présent à tracer une allée et je malaxais du ciment et mouillais des briques tout l'après-midi, à en avoir les mains comme des râpes à noix de muscade. Mais je ne pouvais être contrariée de voir que M. Wilcher avait une nouvelle toquade, car cela lui faisait de la distraction et le faisait rester dehors au grand air, et lui donnait de l'appétit, et c'était précisément ce qu'il lui fallait. Comme je l'avais depuis longtemps découvert, M. Wilcher était un homme très normal, qui avait seulement besoin de quelque chose qui lui occupe l'esprit, et de beaucoup d'exercice, et de bons repas réguliers, pour être aussi heureux qu'un gosse et aussi doux et facile à vivre qu'un ange. Il n'y avait pas seulement qu'il me traitait toujours avec bonté et ne manquait jamais d'être poli et respectueux, comme un monsieur qu'il était, mais aussi il se dérangeait pour me prouver qu'il avait tendrement pensé à moi. Il ne revenait jamais de la ville sans quelques gâteaux, bien qu'ils coûtassent cher, ou parfois des pastilles de menthe, qu'il savait que j'aimais, ou même des fleurs, et il me les tendait à la manière d'un prince les offrant à une Altesse royale.

Il en fut ainsi jusqu'à la veille même du jour fixé pour notre mariage. Je descendis en ville en courant, cet après-midi-là, pendant que M. Wilcher était chez son notaire à

s'occuper du contrat de mariage et je ne fis qu'entrer chez les Gulley, juste pour lui dire qu'il n'avait pas besoin de se faire du souci pour la facture du marchand de couleurs qui était mauvais comme la gale avec nous, et voir s'il n'y avait pas un mot du jeune Tommy et acheter des fruits crus pour le dîner, Mlle Clary devant venir, et ensuite passer la nuit dans la maison, en qualité d'amie de la future, comme cela se fait la nuit qui précède le mariage. Et à mon retour, il y avait là Mme Loftus et un policier en train de fouiller ma malle.

Remarquez que j'aurais très bien pu les mettre à la porte, comme Mlle Clary me l'a toujours dit, et porter plainte contre Mme Loftus pour violation de domicile, car il n'y avait rien dans cette malle de nature à me couvrir d'opprobre, sauf quelques-unes de ces vieilles babioles sans valeur que M. Wilcher m'avait données il y avait longtemps et que je n'avais pas encore vendues à mon antiquaire. Mlle Clary ne cessa de s'étonner, toute cette nuit-là, que je ne les aie pas mis à la porte, mais que je sois tout simplement retournée à ma cuisine m'occuper du dîner.

Puis, quand Mme Loftus me suivit en bas et m'accusa de voler le maître, je me bornai à répondre que c'était ce qu'elle disait, elle, mais que la vérité pourrait bien se révéler tout autre, quand le maître rentrerait.

Mais ils avaient trouvé les lettres que j'avais reçues de l'antiquaire, et un chèque de lui et mon livret de Caisse d'épargne, et quelques petites factures aussi, de magasins de confections et de confiseries, et ce qui était pire, d'un épicier où je me fournissais en whisky et en cognac pour mes visites chez les Gulley, et de cadeaux pour eux.

Aussi envoyèrent-ils chercher un taxi pour m'emmener au poste. Je n'oublierai jamais le visage de Mlle Clary quand, en entrant dans la maison, elle trouva un policier dans la cuisine et moi en train de tourner la salade, tandis que Mme Loftus, dans le vestibule, attendait le taxi. Elle ne pouvait en croire ni ses yeux ni ses oreilles.

« Mais à quoi songez-vous, Sara? Vous n'allez pas les laisser vous emmener avant que mon oncle arrive? » Mais, pour toute réponse, je lui montrai le pâté dans le four, à ne pas laisser trop longtemps, et la crème pour les œufs au lait. Car je n'avais pas envie de voir M. Wilcher alors. Je savais que j'étais coupable. J'avais l'impression de n'être plus que le fantôme de moi-même, faisant la navette du fourneau à l'évier en flottant dans l'air. Je n'étais même pas effrayée ni malheureuse. J'étais seulement confondue de surprise en découvrant la femme que j'étais et mes ravages.

Car la vérité, c'est que j'avais volé de droite et de gauche depuis des années, et surtout depuis que les Gulley étaient à ma charge. Ce n'était pas seulement les vieilles babioles que j'avais portées à l'antiquaire, mais une montre en or, et des couteaux à fruits en argent, et une statue en ivoire qui n'avait plus de tête, et deux albums de timbres, feuille par feuille, que j'avais trouvés attachés avec une ficelle sous un tas de vieux vêtements.

On découvrit assez vite tout cela quand le policier se mit à enquêter.

Mais ce qui indigna le plus M. Wilcher, m'a-t-on dit, comme cela indigna le juge, c'est que j'avais deux cent trente-sept livres à la Caisse d'épargne et vingt-trois souverains d'or mis de côté. Ça donnait l'impression que j'avais volé M. Wilcher alors que j'avais des économies, et je ne pus arriver à leur faire comprendre que je m'étais promis à moi-même de ne pas retirer d'argent de la Caisse d'épargne, à moins d'être sans place et sans abri. C'était pourquoi je n'avais jamais eu recours à cet argent pour payer les factures.

Vous allez sans doute penser que j'étais insensée d'avoir continué ainsi pendant des années, et d'avoir couru tant de risques d'être démasquée. C'est bien ce qu'il me sembla aussi à ce moment-là et je ne pouvais pas croire que j'avais fait de pareilles choses. Mais à présent je sais, et l'aumônier est là-dessus d'accord avec moi, que j'en suis arrivée là de fil en aiguille, et que les germes du péché étaient en moi depuis l'époque où, la natte dans le dos, je courais dans les rues et faisais la folle et flirtais avec trois petits garçons à la fois, parce que je ne savais refuser aucun plaisir. J'étais tout entière dans l'instant présent, comme un chien ou un chat, et à vrai dire, je crois bien que c'est naturel d'être ainsi, et, comme le dit le bon aumônier, il n'y a pas moyen qu'un homme ou une femme se souvienne de son devoir d'un jour à l'autre, et garde une ferme ligne de conduite, à moins qu'il n'enfile ses jours décousus sur un fil continu de pratiques religieuses, et pas seulement les dimanches, vous savez, mais tous les jours sans exception, et à chaque tentation.

A partir du moment où le policier m'emmena au poste, je n'ai plus jamais revu M. Wilcher. Il rentra à son hôtel et il envoya Mlle Clary me porter le nom d'un avocat pour me défendre, et cent livres pour le payer. Il dit aussi que si l'on m'accordait la liberté provisoire, je pourrais demeurer dans la maison jusqu'au procès.

Je lui écrivis pour lui dire combien j'avais mal agi et pour lui demander pardon, mais tout ce que je reçus en retour

ce fut un billet de Mme Loftus pour me dire que s'il venait à mourir, je pourrais me considérer comme responsable. A ce qu'il semblait, Mme Loftus l'avait emmené au presbytère et même Mlle Clary ne put obtenir de le voir ou d'avoir de ses nouvelles, à partir du second jour.

Mlle Clary était au désespoir de son attitude à lui. Elle disait qu'il devrait mettre arrêt au procès et qu'il devrait se marier avec moi en dépit de tout. « Le vieux fou », disait-elle, « il a le cœur brisé. Je n'ai jamais vu un homme si changé. Mais quand je lui ai dit que c'était sa faute, qu'il aurait dû vous épouser il y a longtemps, il a dit que ce qui arrivait montrait que c'était un vrai bonheur qu'il ne l'ait pas fait, parce que vous n'aviez cessé d'envoyer de l'argent à Jimson tout ce temps-là. Je crois qu'il est tout bonnement jaloux. »

Mlle Clary voulait même que je révèle que M. Wilcher avait vécu avec moi, et ce fut finalement révélé, mais pas par ma faute. C'est les Loftus qui le révélèrent, en essayant de montrer de quelle manière j'avais mis le grappin sur le vieil homme, et cela pour effrayer M. Wilcher aussi, suffisamment pour qu'il ne me revienne jamais. C'est par la faute des Loftus que le procès a fait tant de bruit dans les journaux. Voilà aussi comment il s'est fait que ça a été un devoir pour moi de dire la vérité, autant dans son intérêt à lui que pour ma propre famille, de dire qu'il n'y avait jamais eu de chose mal de sa part et que moi je n'étais pas une accapareuse.

Quant au procès, on vit bien qu'il suivrait son cours, car l'antiquaire devait être accusé de recel et la police avait souhaité le prendre. En outre, M. Wilcher avait toujours eu grand respect de la loi et il ne lui plaisait pas d'entraver le cours de la justice simplement parce qu'il n'était pas à sa convenance. Le procès passa donc aux assises. Alors, naturellement, l'histoire de mes chèques sans provision de 1924 se sut aussi, et j'ai attrapé dix-huit mois.

Je ne méritais pas moins, comme me le dit l'aumônier, car personne n'avait eu de meilleures chances ni plus d'avertissements. Et ma chance ne m'a pas abandonnée, car précisément alors que je me faisais un mauvais sang du diable pour le jour de notre terme chez les Gulley et pour le paiement des frais de scolarité de Tommy par-dessus le marché, voilà que survint cet aimable monsieur de l'agence de presse qui m'offrit une avance d'une centaine de livres sur la publication de mon histoire dans les journaux, quand je sortirai de prison. Payée de la manière que je voudrais. Cela paiera donc, du moins, les frais de scolarité jusqu'à ce que je sois libre, et ensuite je ne serai pas en peine. Une bonne cuisinière trouve toujours

du travail, même sans certificat, et peut obtenir un nouveau bon certificat au bout de douze mois, et devenir meilleure, et je me promets, avec l'aide de Dieu, de le devenir, et je surveillerai de près, la prochaine fois, les faiblesses de ma chair, maintenant que je les connais mieux.

JOYCE CARY.

(Traduit de l'anglais par Yvonne Davet.)

BLOC-NOTES

MALAGAR, 19 SEPTEMBRE. — Depuis deux jours, silence de Malagar. Chuchotement de la pluie sur la terre lente à se laisser pénétrer. Ma conférence de Genève, l'émotion de la foule, tout cela si près — et déjà ce n'est plus rien. J'ai confiance que durant ce mois de retraite, ce que je dois faire se dégagera, s'imposera à moi. Quel est le meilleur? Ma vocation est politique dans la stricte mesure où elle est religieuse. Ne jamais le perdre de vue, mais ne rien céder de mes positions, de ce que je crois être vrai, par intérêt, par commodité, par lassitude, — ni même par amitié.

Interdiction pour tous les séminaristes d'aller faire des stages en usine. C'est tarir la source du recrutement des prêtres-ouvriers : l'arbre se trouve atteint à la racine. Le grand responsable : l'animateur de *Jeunesse de l'Église*. Il a donné toutes les armes à l'adversaire. Mais il suffit de voir qui dans l'Église gémit, et qui se réjouit et triomphe pour que je pleure. Les pauvres perdent toujours. Ce dont je suis assuré, c'est que l'instrument à peine brisé, la Grâce inventera un autre moyen d'approche, elle se fraiera une autre route vers ceux qui tournent la meule.

Le double échec missionnaire (échec relatif) à l'égard des peuples d'outre-mer au dehors, et de la classe ouvrière au dedans, a une racine commune.

Si la vie en usine a corrompu quelques clercs, la vie dans « le monde » en corrompt un plus grand nombre.

Mais ne pas perdre de vue qu'il reste l'entre-deux : l'apostolat de paroisse, l'apostolat du peuple chrétien tel

qu'il est : bourgeois, petits bourgeois, petits propriétaires paysans et même paysans dans certaines régions. Ce qui fait le fond de la clientèle paroissiale et conventuelle est modeste, après tout, et même pauvre. C'est le pauvre qui a une éminente dignité dans l'Église qu'il soit ouvrier ou non. Le Seigneur ne faisait pas acception des personnes : Matthieu, Zachée, des gabelous. Le centurion... Une pierre de touche : à pauvreté égale vous intéressez-vous autant à un garçon coiffeur, à un employé du Bon Marché qu'à un ouvrier de chez Renault? à un chômeur clerc d'avoué qu'à un chômeur docker?

20 SEPTEMBRE. — Dimanche. Messe à Verdelais. Communion. Il a plu toute la nuit et la terre saturée respire. A la radio, Kempf joue une des dernières sonates de Beethoven, les quatre ballades de Brahms, — la dernière écrite après une visite à Schumann dément et près de sa fin. Du divan où je suis assis, les géraniums sur le puits que j'aperçois concentrent toute la lumière menacée de cette matinée trouble et délicieuse. Le silence d'après la messe et sa paix singulière rejoint celle que dispense une maison où nous avons joué, rêvé, aimé, souffert...

Pour juger le coup porté aux prêtres ouvriers, ne pas le mesurer à ce fragment de durée où nous vivons. Ce qui est éternel, c'est le « j'aime la pauvreté parce qu'Il l'a aimée » de Pascal : il se trouvera jusqu'à la fin des chrétiens pour aimer la pauvreté avec la même fureur que le monde aime l'argent.

Faire le point : ce qui dans les événements nous entraîne où nous ne voulions pas aller, où nous ne songions pas à aller mais où Dieu veut que nous allions, — et ce qui nous entraîne là où des hommes ont intérêt à nous voir aller. Voilà ce qu'il faut discerner. Servir mais n'être pas utilisé.

Les mêmes hommes qui ont rendu la Nation inhumaine et parjure nous accusent de fournir des armes aux ennemis qu'ils lui ont suscités.

Ce qui complique tout, c'est que ce qui déshonore une nation aux yeux des amis de la justice augmente son prestige aux yeux de ceux qui ne croient qu'à la force.

MALAGAR, 22 SEPTEMBRE. — Hier soir, de huit heures à minuit, assez bonne retransmission de Bayreuth : *Tristan.* Ici il faut prendre « Radio-Inter » sur les grandes ondes. Musique redoutable à tous les âges et plus encore peut-être hors de la salle d'un théâtre. A l'écoute, nous sommes débarrassés de notre personne sociale, livrés à nous-mêmes entre les murs d'une vieille maison dont le vide est fait d'une innombrable absence. Chaque phrase musicale nous pénètre, s'épand librement sur ce désert au-dedans de nous. Le Fils de l'homme commanda aux vents et à la mer et il se fit un grand calme. Mais au déclin de la vie, quand il n'y a plus qu'un océan qu'aucune passion ne creuse plus, ce calme en nous est-il le calme de Dieu?

Il était près d'une heure du matin quand Isolde exhala sa dernière plainte. Je suis sorti. C'était une nuit très pure. La lune régnait sur les charmilles, sur la terrasse. Devant ces pauvres coteaux, l'expression biblique m'est montée aux lèvres : « les collines éternelles. »

La musique maquille la passion humaine. Tristan dans la vie : ce quinquagénaire à côtelettes, bas sur pattes, Wagner. Les servitudes humiliantes de la copulation, la saleté physiologique, quand la sainteté de la jeunesse ne les recouvre plus.

Je rentre dans la maison. Le lourd volet de l'entrée gémit comme dans les vacances d'autrefois. Qu'il vient de loin ce gémissement ! Non de mon enfance pourtant : de cet intervalle entre l'adolescence et la jeunesse. Je prends la correspondance de Flaubert et je relis la lettre écrite dans la nuit du 9 au 10 août 1846 et qui rejoint l'apaisement d'Isolde mourante : « Le ciel est pur ; la lune brille. — J'entends des marins chanter qui lèvent l'ancre pour partir avec le flot qui va venir. Pas de nuages, pas de vent. La rivière est blanche sous la lune, noire dans l'ombre. Les papillons se jouent autour de mes bougies, et l'odeur de la nuit arrive par mes fenêtres ouvertes. Et toi, dors-tu?... »

25 SEPTEMBRE. — Avant-hier soir, mauvaise retransmission de *Pelléas*. Le speaker profitait du moindre intervalle pour se moquer des critiques qui n'avaient pas compris *Pelléas* au moment de la création. Comme si en 1953 il ne s'agissait pas d'un chef-d'œuvre aussi insolite qu'il y a cinquante ans ! Ce soir c'est une émission du Poste Parisien : j'imagine les milliers d'écouteurs lorsqu'ils entendirent parler de la glace qu'il faut casser avec des fers rougis. Je doute qu'il y en ait eu beaucoup pour se plaire à l'histoire de cette petite fille qui s'emberlificote dans ses cheveux. « Claude de France »? pour eux c'est Maurice de France, Édith de France qui règnent. Non, ce merveilleux *Pelléas* n'a conquis personne en France en dehors de ce qui s'appelle l'élite. Il suffit de comparer son destin à celui de *Carmen* ou de *Faust*.

A propos du petit livre de Pierre-Henri Simon, *Mauriac par lui-même,* André Billy dans son compte rendu écrit qu'à ses yeux je ne vaux guère que par le style. Quel étrange jugement ! que serait le style qui ne serait que le style? Rien, évidemment. « Le style c'est l'homme » signifie d'abord que le style est un homme et qu'il ne vaut que dans la mesure où il exprime le tout d'un homme. En rhétorique, l'abbé Péquignot nous marquait déjà zéro quand nous cédions à la facilité d'opposer le fond à la forme.

25 SEPTEMBRE - 7 OCTOBRE. — Leenhardt à Malagar pour le film. Je m'en étais fait de loin un épouvantail, mais en ai ressenti au contraire un plaisir qui n'était pas de vanité, un plaisir grave : le travelling traversait de part en part la maison, ce cœur de pierre. La terrasse, les vignes, la vieille cour entraient sinon dans l'éternité, du moins dans une durée indéterminée : même si je suis oublié, et je le serai, ce document existera. Le temps qui fut le mien pourra être retrouvé et non par la mémoire : il sera sous la main. Profonde émotion lorsque nous avons été à Saint-Symphorien dans le parc où les pins meurent l'un après l'autre, mais il en reste encore assez. J'ai été filmé avançant à pas lents, les yeux levés vers les cimes qui me connaissent, sous la bénédiction des branches sombres.

PARIS, 3 NOVEMBRE. — « L'ordure est à droite, » ai-je écrit un jour, à propos des lettres de Casablanca. Mais quand elle vient d'un dévot, quelle onctuosité ! quelle viscosité ! quelle épaisseur ! Oyez plutôt : « *Paris, 2 novembre.* Monsieur, il convient en ces jours des Morts que je vous écrive. Il eût mieux valu pour vous être mort... Pascal lors de son agonie eut une terrible angoisse. Pour vous qu'adviendra-t-il? Cette lettre est peut-être cruelle, mais elle n'est que l'expression sincère de ma pensée. Pour vous prouver que je suis chrétien, je prie pour que votre agonie ne soit pas atroce. »

Les limites de la puissance divine, ce contre quoi la Grâce ne peut rien, c'est la bassesse. Des criminels sont devenus des saints. Mais qu'est-ce que Dieu fera des âmes basses? La bassesse n'est pas un péché.

PARIS, 7 NOVEMBRE. — Hier soir, *Pour Lucrèce,* la pièce posthume de Giraudoux. C'était un lieu commun que de lier le sort du théâtre de Giraudoux à l'interprétation de Jouvet. Or si hier soir, pour la première fois, Giraudoux m'a touché, c'est sans doute pour des raisons qui tiennent à la pièce elle-même, d'un accent plus grave — comme écrite par un Giraudoux qui a le pressentiment de l'éternité toute proche et de ce Dieu, devant lequel il n'est déjà plus ce petit Voltaire au sourire non hideux, mais charmant, comme s'il était quelqu'un de déjà jugé et qui a *compris;* — mais la cause de notre émotion tenait aussi aux acteurs, aux très bons acteurs qui jouaient comme ils auraient joué une pièce qui n'eût pas été de Giraudoux. Tout le précieux craquait sous la poussée de l'humain. Tout ce que la mécanique de Jouvet ajoutait d'artificiel à l'artifice giralducien, était balayé par deux vraies femmes : Edwige Feuillère, Madeleine Renaud, et par tous les autres. Admirable soirée.

François Mauriac.

(A suivre.)

LA RUBRIQUE DU MOIS

JEUNES ROMANCIERS, IMAGES DE LA JEUNESSE

Yvan AUDOUARD	: *La Belle Embellie.*
Claude CARIGUEL	: *S.*
Jean-Paul CLÉBERT	: *La Vie sauvage.*
Bernard FRANK	: *Les Rats.*
Roger NIMIER	: *Histoire d'un amour.*
Gabriel VERALDI	: *A la mémoire d'un ange.*

C'est en faisant son propre portrait qu'une génération littéraire se définit le mieux. Dans ses théories esthétiques morales ou politiques, elle se peint le plus souvent comme elle voudrait être ou comme elle voudrait être vue, elle définit ses seules ambitions ; mais elle se retrouve tout entière dans ces croquis où, au détour d'un poème ou d'un roman, elle trahit bien souvent ce qu'elle aurait la pudeur d'exprimer sous une forme plus concertée. C'est ainsi que de la jeunesse qui survit à la seconde guerre mondiale l'image se dessine peu à peu devant nous. On a critiqué cette génération, on lui a reproché sa lenteur à prendre conscience d'elle-même et de son système de valeurs, on l'a comparée pour lui faire honte à la brillante génération des années 20. Mais elle n'a peut-être pas tous les torts : si la prise de conscience et la prise de position sont difficiles, c'est que le monde a été particulièrement ébranlé ; c'est aussi que les problèmes à résoudre sont d'une part les problèmes éternels, ou perpétuels, de toute adolescence et de toute jeunesse, et d'autre part les problèmes de rapports avec des aînés immédiats dont l'expérience semble très proche, et en même temps le destin peu enviable.

L'intérêt pour la jeunesse dans la production littéraire de ces derniers mois se traduit même par une grande abondance de livres sur l'enfance : M. René Masson en a parlé en professeur qui romance ses souvenirs ; M. Jean Paulhac en romancier-reporter qui s'intéresse à l'enfance sinon délinquante, du moins moralement abandonnée ; M. Yves Grosrichard dans *Zèbre* (1) a peint avec beau-

(1) Éd. Gallimard.

coup de saveur, d'humour et de talent des scènes de la vie dans un lycée breton il y a vingt-cinq ou trente ans, etc. Le plus souvent, ce sont les problèmes classiques de l'enfance et de la première adolescence que nous trouvons exposés dans ces livres. On les retrouve encore, avec quelque chose de plus moderne déjà dans le premier roman de M. Claude Cariguel, *S.*, qui a beaucoup de défauts, mais n'est point sans mérites.

Le roman est écrit à la première personne et le Claude qui parle est un très jeune garçon de dix-sept ou dix-huit ans. On trouve dans son langage la dose ordinaire de gros mots et d'obscénités qui nous garantit que nous avons bien affaire à un jeune homme d'aujourd'hui. Mais en fait le ton du livre est constamment tendu et outrageusement romantique : les chapitres sont intitulés : les heures propices, les dieux morts, les monstres subjugués, etc. Claude nous raconte son aventure avec une juvénile grandiloquence. Et cela est d'autant plus frappant que si nous la ramenons à l'essentiel, cette aventure n'a rien de très original. Nous faisons sa connaissance à Lausanne où il prépare son baccalauréat de philosophie en suivant, ou plutôt en ne suivant pas, les cours d'une petite institution fort mal tenue et en vivant dans une sorte de pension qu'il est bien hasardeux d'appeler de famille. Les jeunes gens qui y habitent, outre notre jeune Français, sont des Égyptiens, des Syriens, des Tunisiens, etc., qui, avec la complicité de la tenancière, vivent dans le débraillé le plus complet et la liberté sexuelle la plus grande. C'est l'atmosphère d'une bande internationale de gosses de riches, un peu à la manière de *Fermina Márquez*, mais avec quel progrès dans la licence et la débauche la moins raffinée. Notre Claude se met assez vite au diapason, et nous le verrons tout au long du livre, à Lausanne, puis à Paris à Saint-Moritz, etc., collectionner les aventures féminines. Pourtant au cours de cette première partie du roman, le personnage qui exerce la plus grande influence sur lui est un garçon, celui qu'il appelle S. et qui est son meilleur ami. Quand Claude quittera Lausanne, ce sera parce que la vie qu'il a menée l'écœure passablement et aussi parce que S. vient de se suicider.

Mais qu'était-il venu faire à Lausanne? Nous comprenons qu'il y fuyait son collège bien-aimé, Salvères, et en particulier ses deux grands amis, François et Alain. Il a fui la tentation des amitiés particulières, et il apprendra bientôt que c'était pour tomber sans le savoir de Charybde en Scylla : S. s'est tué parce qu'il aimait Claude... Après cette révélation, que le lecteur pressentait d'ailleurs, il y a encore près de deux cents pages pendant lesquelles Claude essaie de conjurer à la fois les maléfices de Salvères et le souvenir de S. en jouant au bridge, en faisant beaucoup l'amour et finalement en décidant d'aller faire fortune à Hollywood.

On voit ce qui fait l'intérêt et ce qui fait la faiblesse du livre. C'est une grande machine construite par Claude pour se cacher et nous cacher quelque chose. Il y a bien des personnages inconsistants, bien des situations d'une fausseté criante. C'est probablement parce que le roman est construit à contre-courant que nous n'arrivons pas à avoir beaucoup de sympathie pour le narra-

teur. Mais il faut savoir gré à M. Cariguel d'avoir essayé de construire un vrai roman, plein de péripéties, au lieu de se borner à la classique déploration des amitiés perdues. Il faut lui savoir gré aussi des images de la jeunesse qu'il nous donne. S'il y a chez son Claude une soif d'amour et une soif de salut, il y a aussi chez lui et chez les autres une totale indifférence aux valeurs de la culture et aux règles de la morale. Que l'on n'accuse pas Claude et ses amis d'être pervertis par la littérature ou la philosophie, par Gide ou par l'existentialisme. Il est manifeste que ce sont des barbares : Mozart les émeut, comme si j'en crois M. Alain Gheerbrant, il émeut les Maquiritares de l'Orénoque ; les seuls liens de cette jeunesse avec la civilisation, ce sont les liens de pellicules que l'on dévide dans les ciné-clubs...

Ce sont des barbares parce que nous ne leur avons rien donné, ou plutôt parce que nous ne leur avons pas appris à rien conserver de ce que nous essayions de leur donner. Les apports d'une culture ne peuvent s'intégrer à un homme que si cet homme accepte de se faire, souhaite de se construire : mais pourquoi et comment Claude se construirait-il? Il se sent toutes les libertés et ne veut renoncer à aucune. On nous a rebattu les oreilles du cas de ce bon jeune homme qui ne voulait pas jouer dans un monde où tout le monde triche : Claude sait bien lui aussi que tout le monde triche, et c'est même pour cela qu'il apprend à faire sauter la coupe. Et comment les tragédies de Corneille et de Racine, par exemple, avec leurs tabous sexuels incroyablement vieillots, pourraient-elles « mordre » sur des jeunes gens habitués à la plus franche promiscuité? Le sujet de M. Cariguel, c'est le passage de l'enfance et de l'adolescence à l'âge d'homme : ce qu'il nous montre, c'est que le passage s'opère sans la moindre difficulté, parce que le jeune sauvage ne rencontre plus aucune barrière. Sauf une : c'est du dernier tabou sexuel que vient le drame. Claude est fasciné par les cendres rougeoyantes des villes incendiées vers lesquelles son regard revient sans cesse. M. Cariguel n'a pas su ou pas voulu traiter ce problème psychologique, et c'est pourquoi son roman reste en porte à faux. Mais on pourra rêver à la liberté « décevante et totale » de ses jeunes héros.

Le roman de M. Bernard Frank, *les Rats* (1), nous apporte une confirmation par opposition. Ici, il ne s'agit plus des problèmes les plus généraux de la jeunesse, mais de la peinture d'un groupe de jeunes gens très précis, journalistes et écrivains parisiens vers 1950-51. Il ne s'agit plus de barbares ; mais au contraire d'hyper-civilisés qui ont tout lu et tout entendu. Si Mlle Anne-Marie Cazalis s'est faite dans un hebdomadaire féminin l'historiographe de la première génération existentialiste, on peut dire que M. Bernard Frank est le témoin de la seconde. Il met en scène les « existentialistes », souvent en les appelant par leurs noms véritables ou par des pseudonymes transparents, en utilisant les procédés du roman existentialiste de M. Sartre et de Mme de Beauvoir. C'est, si l'on veut, le stade du catoblepas. M. Bernard Frank est visible-

(1) Éd. de *La Table Ronde.*

ment un parvenu de la culture, avec toutes les ignorances et toutes les insolences du nouveau riche : il redouble le n de résonance et la particule devant les noms propres (une pièce de de Létraz), il conjugue allégrement « ils rièrent », « ils distrayèrent, » il massacre les titres d'ouvrages de Lautréamont ou de Drieu La Rochelle, il croit que M. Pierre de Boisdeffre est un crétin qui a obtenu le prix des Critiques, alors qu'il s'agit du prix de la Critique etc., etc.

Le roman nous permet de suivre quatre personnages principaux, Claude Bourrieu, Philippe Weil, François Merlot et Ponchard dont les deux premiers sont les mieux dessinés et semblent d'ailleurs deux projections de l'auteur. Pendant près de quatre cents pages nous les voyons vivre de leur vie quotidienne : c'est une succession de coucheries, de conversations littéraires ou philosophiques, d'entreprises journalistiques plus ou moins avortées. Claude Bourrieu et Philippe Weil sont tous les deux très intelligents et très fiers de leur intelligence, et comme M. Bernard Frank ne manque lui ni de verve, ni de méchanceté, il leur prête des jugements tranchants sur un grand nombre d'hommes et de questions qui sont souvent amusants. Et cependant, Claude Bourrieu ne réussit guère, il ne peut pas se défaire d'une sorte de sentiment frileux de l'existence. Et si Philippe Weil est meilleur réalisateur, il est lui aussi rongé par une conscience malheureuse. Nous retrouvons tous les personnages, réels ou imaginaires au cours d'un long chapitre consacré à la description d'un cocktail chez M. Gaston Gallimard : ici encore, M. Bernard Frank a des traits heureux. N'était son insolence glapissante, il pourrait être une sorte de Carmen Tessier pour happy few. A maintes reprises au cours du roman, nous avons vu tel ou tel personnage quitter le réel, se perdre dans une songerie, imaginer ce qui se passerait si... et vivre quelques secondes dans un rêve de grandeur. Brusquement, dans la dernière partie de son livre, M. Bernard Frank donne libre cours à cette tendance schizoïde, et nous retrouvons nos personnages mêlés à une improbable histoire de coup d'État sud-américain. M. Yvan Audouard parle quelque part dans son roman *la Belle Embellie* de « ceux qui ont pratiqué Malraux trop jeunes tout en continuant de lire en cachette *les Aventures de Buffalo Bill...* » On ne peut donner une idée plus juste du triomphe que M. Bernard Frank accorde à ses héros.

A la différence des jeunes gens de M. Claude Cariguel, ceux de M. Bernard Frank sont pourris de littérature, mais cette culture littéraire ne leur sert qu'à projeter devant eux des modèles et des attitudes dont ils ébauchent la caricature dérisoire. Ils ont la connaissance théorique des attitudes devant la vie que peuvent suggérer les œuvres de Dostoïewski, de Gide, de Malraux ou de Sartre, mais ils sont en même temps paralysés par la conscience de cette agilité d'esprit qu'ils prennent pour de l'intelligence. Ils se méfient, ils ont peur, et d'abord ils ont une peur maladive d'être dupes : toute leur conduite est dictée par un scepticisme plus ou moins fondé en raison. Ils ne sont ni incapables d'amour, ni surtout incapables d'ambition, mais comme ils ne veulent pas avoir l'air de croire à leur amour ou à leur ambition, ils les réduisent

à des appétits sommaires dont ils cherchent la satisfaction quasi automatique : le plaisir, l'argent. Le temps leur manque, au sens où l'on dit que le sol vous manque sous les pieds : c'est pour cela qu'ils en sont réduits à la manière des enfants, à se projeter dans un temps de rêve ou de jeu. Ainsi M. Bernard Frank lui-même feint de prendre ses distances par rapport à ses héros : il les appelle « les rats », mais il est clair que ce n'est là qu'une manière et une parade de plus. L'image d'ailleurs n'est pas mauvaise : pour ces jeunes gens paresseux et craintifs, leur intelligence joue le rôle d'une souricière dont ils sont les seuls prisonniers. L'échec même de M. Bernard Frank en tant que romancier (son livre est filandreux et bavard, il n'est ni écrit, ni construit, ses seuls ressorts sont la grossièreté et l'insolence et les effets ne se renouvellent guère au long de ces cinq-cent quarante pages, son seul piment est d'être un roman à clefs et cela ne peut guère toucher que ceux qui connaissent plus ou moins le petit milieu des *Temps modernes* et ses prolongements vers une ou deux maisons d'édition) est une confirmation du système. Et tout en tenant compte qu'il s'agit d'une intelligentzia très réduite, on pourra considérer son roman comme un témoignage assez curieux.

Le roman de M. Jean-Paul Clébert, *la Vie sauvage* (1) nous apporte un échantillon de réaction tout à fait opposée. On y trouve bien, comme chez M. Cariguel et comme chez M. Bernard Frank, une volonté de rupture avec la civilisation « bourgeoise » et ses valeurs, une liberté anarchique, voire une certaine impuissance à construire un personnage ou une vie. Mais la tonalité est entièrement différente, et c'est capital : M. Jean-Paul Clébert est un romancier du plein air et du vagabondage. Son héros nous conduit de Rouen à Marseille, en zig-zag, en suivant les routes, ou en coupant à travers les bois et les champs, vivant au petit bonheur la chance et la malchance avec les hommes et les femmes du trimard. C'est à peu près tout. On imagine bien que comme l'an dernier quand il nous découvrait les nouveaux mystères d'un Paris insolite, M. Clébert est amené à nous présenter des gens qui ne sentent pas bons et à nous décrire des mœurs qui ne sont ni belles, ni recommandables. Et cependant, nous ne sommes jamais incommodés alors que nous le sommes par les héros de M. Frank dont on nous signale souvent, entre autres particularités intéressantes, qu'ils prennent des bains. C'est que les truands de M. Clébert sont non point des truands de bonne compagnie, mais des truands de bonne santé. Si les jeunes gens dont nous étudions les images refusent en bloc le monde moderne, comme chaque génération se doit de le faire, on sait bien qu'en pratique ils en conservent quelque chose. Les héros de M. Cariguel conservent le cinéma ; ceux de M. Frank les taxis de certaines marques, les journaux (tout au moins *le Monde* et *l'Observateur*) et les appareils d'hydrothérapie ; ceux de M. Clébert ne se lavent pas, ne lisent pas, ne vont pas au cinéma et n'empruntent les moyens de locomotion mécaniques qu'à la sauvette et avec une certaine méfiance. Mais M. Jean-Paul Clébert

(1) Éd. Denoël.

garde confiance dans la vie, et ses personnages avec lui.
Cela se traduit par une certaine joie. Joie de l'écrivain d'abord. M. Clébert joue avec les mots avec bonheur : il en est heureux, et les résultats le sont aussi. Il enrichit sa langue en recourant aux procédés que Ronsard recommandait déjà : il puise dans la langue populaire et dans l'argot, ou mieux dans les argots ; il greffe les mots les uns sur les autres, il obtient de nouvelles variétés, il est attentif au son et au sens des syllabes qu'il rapproche, il opère les déplacements avec un goût très sûr, et comme son style est nerveux et de bonne race, la coulée du livre est extrêmement savoureuse. Ces qualités me paraissent d'autant plus précieuses qu'elles sont des qualités d'avenir, des qualités d'écrivain : M. Clébert abandonnera sans doute un jour la peinture des vagabonds et des clochards qui fait son succès aujourd'hui et qui convient à son tempérament, mais il gardera cet instrument verbal qu'il s'est forgé. En somme ce qui pourrait le plus rapprocher M. Bernard Frank et M. Clébert, c'est qu'ils ont tous les deux cette dernière foi des siècles incrédules — la foi en la littérature. Mais M. Clébert a, en plus, du tempérament.

Et c'est pour cela que sa confiance dans la vie se manifeste non seulement par l'allégresse du ton, mais aussi par une sorte de santé des âmes et des personnages. Par tempérament, M. Clébert semble optimiste. Comme il rejette les constructions intellectuelles, les inventions techniques à double tranchant etc., il ne lui reste que de faire confiance à la vie à l'état pur, à l'état sauvage : c'est de là que vient sa prédilection pour ceux qui par nécessité ou par goût lui paraissent mener à l'intérieur même de notre civilisation une vie selon son cœur. Position romantique dans son essence qui doit le conduire à faire amitié non seulement avec les aventuriers et les amateurs de fantastique social, mais avec un D. H. Lawrence, par exemple, et par-delà avec le rousseauisme éternel. Je sais bien que de cette « philosophie » les héros si intelligents de M. Frank ne feraient qu'une bouchée. Mais pourquoi demander une philosophie au livre de M. Clébert? C'est un livre qui bouge, qui espère, alors que, pour retourner une comparaison classique, les jeunes philosophes de M. Frank prouvent l'immobilité et la vanité de tout mouvement en étant ataxiques.

Nous disions enfin que l'un des problèmes particuliers de la jeunesse d'aujourd'hui est celui des rapports avec des aînés immédiats qui nous ressemblent comme des frères. Le parallèle entre la génération de la première après-guerre mondiale et la génération de la seconde n'est pas seulement un parallèle littéraire : il y a aussi des analogies de situation morale et historique. C'est sans doute ce que M. Roger Nimier a voulu souligner d'une manière élégante en faisant de son *Histoire d'un amour* (1) une sorte de roman historique dont l'action se passe en 1925. Impossible de s'y tromper, en effet : les trois personnages principaux de ce roman, Michèle Vilmain, Philip Walden et Anne Chevalier sont bien les cousins des enfants tristes d'aujourd'hui que M. Nimier

(1) Éd. Gallimard.

nous montrait dans son roman précédent. Ils sont aussi en un sens les cousins des rats de M. Bernard Frank : comme eux, ils sont libres de préjugés, ils font grande confiance à leur intelligence et aucune à leur cœur : M. Nimier est en somme à l'auteur des *Rats* ce que Racine est à Porto-Riche. Il a plus d'aisance, par grâce naturelle et aussi parce qu'il se laisse franchement aller à un tempérament de « droite » alors que M. Frank voudrait être fidèle à des idées de gauche malgré un aristocratisme intellectuel qui devrait le conduire au fascisme. D'autre part, bien qu'il soit l'auteur d'*Amour et Néant*, M. Roger Nimier donne moins dans les travers philosophiques du temps ; le problème principal sera donc, le titre du roman l'indique déjà, d'ordre sentimental. Il s'agit de réinventer, sinon l'amour, du moins un art d'aimer.

Et ça fait mal. Parce qu'ils ont peur, une peur horrible d'être dupes, de montrer qu'ils tiennent à un être qui ne tient pas autant à eux, les héros de M. Nimier s'efforcent d'aimer sans avoir l'air d'y toucher : et il leur faut bien un jour s'avouer qu'ils sont plus engagés qu'ils ne le croyaient eux-mêmes dans leurs aventures. Quand Michèle Vilmain en arrive là, elle tente de se suicider : et je crois bien qu'à la fin du livre, si les trois personnages sont en vie et s'en vont chacun de leur côté, c'est un peu parce que faute de mieux, ils ont choisi ce suicide à la petite semaine que l'on appelle la vie quotidienne, le travail, le mariage de raison, etc. Hommes et femmes (en un sens, Michèle est un personnage plus viril que Philip) sont d'accord pour ne faire à l'amour qu'une confiance limitée : chacun vit *un* amour, le sien, et c'est pourquoi le roman de M. Nimier ne s'appelle pas « histoire d'amour » comme une romance. Mais c'est peut-être la fatale erreur des enfants tristes de 1925 et d'aujourd'hui : l'amour ne peut pas être une société à responsabilité limitée, la vie ne se construit pas en recourant au crédit différé, il faut payer tout de suite de sa personne.

« Je lui sais gré de la rigueur de ses goûts littéraires et qu'il ait aimé Stendhal dès la troisième : mais il confond la fermeté du style avec la sécheresse du cœur » dit M. Audouard en parlant de son héros. Peut-être cette confusion n'est-elle pas étrangère aux personnages de l'*Histoire d'un amour*.

La Belle Embellie (1), d'ailleurs c'est aussi l'histoire d'un amour. Le jeune Frédéric débarque dans le Midi en 1944. Il ne résiste pas à la tentation d'aller faire « une virée » en jeep dans sa petite ville natale. Il revoit ses parents, ses amis, la fille dont il avait emporté l'image dans son cœur de guerrier adolescent. Elle se montre moins cruelle pour le soldat qu'elle ne l'avait été pour l'étudiant : mais c'est lui qui est devenu lucide, qui la voit comme elle est, comme d'ailleurs il voit tout le monde. Il reprend sa jeep, rejoint ses soldats : pour lui, la libération est terminée, la sienne. Sur ce thème, M. Audouard a écrit un court roman dont bien des passages sont excellents. Frédéric est de la bonne race des hussards et on ne peut le négliger dans la galerie des images de notre jeunesse. Tout au plus peut-on regretter que l'auteur ait étoffé un roman qui reste

(1) Éd. Pierre Horay.

bref malgré cela en insistant sur quelques scènes de la libération dans une petite ville méridionale : c'est Frédéric-Fabrice à Clochemerle. M. Nimier a conduit son roman d'une main beaucoup plus sûre, plus ferme, plus élégante aussi. D'une élégance un peu froide : on peut se demander parfois si M. Nimier ne confond pas avoir de la classe et avoir fait ses classes... Mais il ne faut pas oublier que si l'on a tendance à être sévère pour les trois derniers livres de cet auteur, c'est en proportion des espoirs que les premiers avaient fait naître. Il avait pris le départ en futur champion, on a quelque regret à s'avouer qu'il ne sera pas le Jacques Anquetil de sa génération littéraire : mais le Bobet, le Robic peut-être...

Frédéric, Claude, S., Michèle, Philip, Claude Bourrieu, Philippe Weil, le héros de *la Vie sauvage;* on sent bien que l'on ne peut pas tirer des conclusions générales de ce petit défilé d'images sans tomber dans ce qu'un autre jeune romancier, M. Gabriel Véraldi, appelle les défauts favoris de la critique littéraire : « La généralisation hâtive et l'ignorance sélective. » Et si j'ai gardé *A la mémoire d'un ange* (1) pour en dire un mot à la fin de cette chronique, c'est parce que c'est un livre à part et qui nous donne de la jeunesse contemporaine une image très différente de celles que nous venons de passer en revue, une image singulière. Le héros, Gabriel Darne, a fait la guerre comme la Michèle de M. Nimier ou le Frédéric de M. Audouard, il a l'expérience de la dépravation sexuelle comme le Claude de M. Cariguel ou comme les rats de M. Frank, avec de l'élégance en plus. Il est revenu de tout. Ce qui le retient d'abord, ce sont les bonnes manières, une sorte d'épicurisme raffiné (il dit le pompéïsme, c'est-à-dire la philosophie pratique des pompéiens qui continuent à prendre leurs plaisirs comme si rien n'était alors que le volcan déjà...), un goût des livres et de la culture digne d'un jeune Sylvestre Bonnard. Il sait comme des Esseintes jouer de l'orgue à bouteilles, et en tirer des conclusions : « Le whisky est l'idée platonicienne de l'alcool... La philosophie de l'absurde et de l'angoisse est la gueule-de-bois de l'ivresse scienciste et démocratique... » Et comme cela n'est pas tout à fait suffisant, un daimon (ou un démon) va le mettre sur un autre chemin, celui du yoga, de l'occultisme ou de l'ésotérisme. Un signe martiniste sur un livre, un zeste de bouddhisme zen, une lampée de gnose — cela fait un cocktail dont le goût n'est pas très franc et qui ne se confond pas cependant avec celui que M. Raymond Abellio prépare avec des ingrédients analogues plus une large rasade de synarchie. Le roman est fait comme l'as de pique, en ce sens que pour le lire il faut avoir non le goût de la littérature romanesque ou le goût de l'histoire d'amour, mais le goût des idées. Il est à mettre sur un rayon à part, parce qu'il ne nous donne pas une image de la jeunesse d'aujourd'hui, mais une image d'un esprit jeune et libre qui ne se laisse point marquer par les contingences temporelles de son aventure. Et l'on conviendra que c'est un bon signe pour notre jeunesse que l'on puisse en prendre *aussi* cette image-là.

ROBERT KANTERS.

(1) Éd. Gallimard.

UNE LITTÉRATURE A ŒILLÈRES

Un ouvrage important vient de paraître : *le Communisme*, par M. Dionys Mascolo. Il porte en sous-titre : *Révolution et communication ou la dialectique des valeurs et des besoins* (1). Je bornerai aujourd'hui son étude à la première partie, intitulée LE COMMUNISME ET LE RÔLE DE L'ÉCRIVAIN. Texte intéressant par sa vérité comme par ses mensonges. Par son intelligence comme par ses bêtises. Par sa foi comme par sa mauvaise foi. Pour le reste tonique et somme toute sympathique.

L'impardonnable et peu évitable faiblesse de la littérature est, pour M. Mascolo, la simplification : *Le fait de simplifier brise la communication. L'homme le plus simple est moins simple que l'image simplifiée qu'on en donne. Rien n'irrite autant que de voir présentée et reçue comme vraie l'image simplifiée de sa propre vie.* Ce qui est vrai et ressenti douloureusement comme tel par de nombreux écrivains : ceux qui se sont placés par faiblesse en position défensive ou qui y ont été placés par la faiblesse des leurs. Attitude qui n'est jamais celle des communistes. M. Mascolo ne nous semble concevoir que l'attaque. Il la mène rondement et même tambour battant : il faut cette fureur et ce bruit pour que le combattant ne se pose pas de questions inutiles. Notamment celle-ci, la plus dangereuse de toutes : suis-je dans mon droit, ai-je examiné les raisons de mon adversaire? Bien que luttant en marge de la grande lutte communiste, ce qui lui laisse en droit sa liberté de manœuvre, M. Mascolo ne s'en comporte pas moins en franc-tireur relativement discipliné. Certes, il se permet de temps à autre (comme nous le préciserons) des allusions à des faits que les communistes orthodoxes ont reçu l'ordre de passer systématiquement sous silence. Cela donne à son discours, parfois insolitement personnel, le ton de la confession. Mais quant à l'essentiel, qui est le combat communiste pour la victoire communiste, il est aussi bon guerrier que quiconque. S'il cherche, en quelques occasions, à éviter la simplification qu'il reproche à ses ennemis, ce n'est point de façon continue. Ou la bonne foi de notre auteur n'est pas à la mesure de sa foi. Ou son intelligence a de curieuses défaillances.

« On veut seulement indiquer qu'à la rigueur la seule simplification soutenable est la simplification matérialiste... » Ce *à la rigueur* est signe de ce qu'il y a d'hérétique dans le communisme de M. Marcolo. Il est signe de relative faiblesse communiste, donc de force morale relative au sens traditionnel de l'expression. Mais ce n'est qu'un demi-aveu qu'on s'efforce de faire aussitôt

(1) Éd. Gallimard.

oublier. Par de petits correctifs de cette sorte, M. Mascolo se croit en règle avec sa conscience et avec la conscience des autres. Seulement le ton de l'affirmation, succédant à celui de l'interrogation, nous a renseignés. Nous en avons retenu le postulat : la seule simplification défendable est la simplification communiste. Nous ne l'oublierons pas, d'abord parce que nous le retrouverons constamment proféré de la même façon péremptoire ; ensuite parce que l'auteur, passant à l'application, prêchera d'exemple.

M. Mascolo remet en question toutes les œuvres de l'homme, depuis qu'il y a des hommes et qui essayent de comprendre quelque chose à ce qu'ils sont et à ce qu'ils font. Seules échappent à sa révision les vérités fondamentales du communisme, ou celles plus importantes encore à ses yeux (et aux nôtres) du communiste qu'il est. Il est possible que quelques-unes de ses découvertes personnelles deviennent un jour paroles d'Évangile pour les communistes qui passeront discrètement sous silence l'excommunication dont ce père de l'Église aura été l'objet de son temps. S'il a beaucoup pris à droite et à gauche (surtout à gauche, bien sûr) il a énoncé pour la première fois, tout au moins avec cette convaincante insistance, quelques vérités. Les considérant nous-mêmes comme telles, nous leur reprochons seulement d'exiger pour se faire reconnaître la destruction ou au minimum le reniement de vérités plus anciennes, et, quoiqu'on nous en dise, de portée autrement générale. Pour M. Mascolo comme pour tout croyant, la vérité est une. C'est aux temps de sa jeunesse, alors qu'il était *en pleine naïveté relativiste*, qu'il pensait : chacun sa vérité. Nous aurons l'occasion d'indiquer de nouveau que, selon lui, la vérité du communisme c'est qu'*il n'y a pas de vérité*. Mais il s'agit de toutes façons là d'une vérité que M. Mascolo juge exclusive. D'où cette façon de le prendre de haut avec ses adversaires. D'où cette voix qui juge, excommunie, condamne. L'univers communiste est manichéiste. C'est, répétons-le une fois de plus après Malraux, ce que ne peuvent admettre ces êtres d'une certaine race que l'on nomme intellectuelle, qui ont toujours peur de n'avoir pas fait la part assez belle aux nuances. Et je sais bien que cette espèce peut sembler en voie de disparition. La tentation communiste agit de plus en plus sur les intellectuels, parce qu'ils sont fatigués, à la longue, non point d'essayer de comprendre, mais de se sentir seuls au sein de cet acte de compréhension toujours à recommencer. Je ne dis pas seuls en corps, je dis individuellement (désespérément) seuls. Et qu'une foi est un refuge. Éminemment une foi partagée par un nombre immense d'hommes et de femmes dans le monde entier, et justement par les hommes et par les femmes mêmes dont on souffre de se sentir séparé, tout en se sachant responsable de cette séparation : ceux et celles qui n'ont pas la parole, car c'est de toutes les misères du prolétariat la moins pardonnable. Sur ce point comme sur de nombreux autres je suis d'accord avec M. Mascolo : « L'existence d'un anonymat humain, d'un vaste *élément* humain aussi impersonnel que l'eau ou que l'air, et aussi muet » est inadmissible dans la mesure où

« elle rend incapable de concevoir la possession de la vérité la plus simple autrement que comme un privilège. » Cette mauvaise conscience est le grand événement intellectuel des temps modernes. Elle date d'un peu plus de cent ans, étant née des inexpiables journées de juin. C'est dire qu'elle a l'âge du marxisme. Donnons-en acte à M. Mascolo. Ce n'est pas la seule fois que nos pensées iront de concert :

A l'instant où l'on est en train d'écrire ceci, on sait — je sais, vous savez, tout le monde sait — qu'un million d'Hindous doivent mourir, seront morts de faim dans l'année. Et très bien : ce n'est pas la mort qui est tellement gênante. L'homme est mortel, et les quelques deux milliards actuellement en vie avec nous seront tous morts avant longtemps. L'ennuyeux, c'est que tout cela étant, et étant connu — qu'un million d'Hindous seront morts dans l'année, il n'y a pas de vérité possible. On veut dire pas de communication, pas d'expression possible. (...) Je ne peux pas parler [à l'Hindou qui sait qu'il va mourir]. Il ne peut pas m'entendre. Personne ne peut rien lui dire. Voilà quelqu'un que tu ne peux pas convaincre, à qui tu ne peux même pas penser adresser la parole. Par conséquent, c'est lui qui a raison. *Cela revient à dire, ou qu'il n'est pas possible de parler, ou qu'il faut faire en sorte que ce que l'on dit convienne aussi à celui qui est sur le point de mourir de faim dans ce monde où l'occupation première de quelques-uns est de parler, de dire les choses. Ce n'est pas un souci politique qui fait qu'on s'occupe de l'Inde, des famines, du socialisme, des révolutions. C'est le besoin d'assurer à la communication sa réalité. Elle est universelle, ou n'est rien.*

Il n'est que trop vrai que nous sommes *possesseurs privés des moyens d'expression*. La mauvaise conscience qui en résulte est à l'origine d'une modification fondamentale de la littérature à laquelle M. Roland Barthes a consacré récemment un intéressant essai intitulé LE DEGRÉ ZÉRO DE L'ÉCRITURE (1). Les écrivains, « regardant en face la dure disparité de la société moderne » ont découvert leur responsabilité, plus exactement celle du langage littéraire, « fatalité qui nous enferme et nous affiche, et nous sépare d'autres hommes ». Depuis un siècle environ, l'écriture a été voulue autre chose qu'un instrument mis au service d'une idéologie de classe. Elle a été voulue communication. Communication avec une nature qui contient l'homme mais le dépasse, et c'est la poésie moderne dans laquelle, nous dit M. Barthes, les mots ont le poids terrible des choses. Communication avec les hommes pris dans leur totalité, et c'est le thème central du livre de M. Mascolo, affirmant que s'il n'existe désormais qu'un problème d'ensemble qui est le communisme, il ne sert plus à rien d'avoir raison dans le détail : « Les œuvres du non-communisme, quelles qu'elles soient, ne permettent jamais de reconquérir que des biens ou des facultés de détail. Et les biens ou les facultés de détail n'ont que peu de prix lorsque c'est au sein d'un malheur ou d'un délire inchangé qu'ils se laissent seulement acquérir. » Il en résulte la

(1) Éd. du Seuil.

condamnation sans appel de tout ce qui non seulement s'oppose, mais encore se contente de ne pas reconnaître la valeur absolue, en théorie comme en pratique, du postulat.

Celui-ci était posé dès la première ligne de l'essai de M. Mascolo : « Il faut se résoudre à dire pour commencer : la seule question vraiment nécessaire est désormais celle du communisme. Cela doit être une vérité d'évidence, puisqu'il suffit de l'énoncer d'ordinaire pour obtenir l'assentiment de tous. » *Se résoudre, doit être, d'ordinaire,* sont autant de précautions oratoires : l'auteur déguise son affirmation d'apparentes réserves afin de la faire paraître moins dictatoriale. Mais voici qui est encore plus précis : « Toute recherche de la vérité, toute occupation, manière d'être, attitude ou projet (...) *poursuivie séparément de l'entreprise communiste, a perdu toute signification.* Ou elle ne conserve qu'une signification si humble, si bornée, qu'il ne viendrait plus à l'idée de personne de parler encore de recherche de la vérité à son propos. » L'esprit de parti tourne clairement ici à l'aveuglement systématique (nous reviendrons sur cette inintelligence particulière à une certaine forme d'intelligence militante) ; elle aboutit à de visibles contre-vérités. Il est à peine besoin de dire que ce qui ne devrait venir à l'esprit de personne c'est d'oser sur le ton de la certitude des généralisations aussi peu justifiables.

L'écriture de M. Dionys Mascolo est coercitive, elle menace, elle intimide, bref elle est une contre-communication. Autant d'expressions que dans LE DEGRÉ ZÉRO DE L'ÉCRITURE M. Barthes applique à l'écriture au sens le plus large, mais qui semble surtout exactes de l'écriture politique. Il est regrettable pour cet apôtre de la communication qu'est M. Mascolo qu'on puisse les lui appliquer, ainsi que cette autre proposition du même auteur : « Dans l'état présent de l'Histoire, toute écriture politique, donnée à la fois comme description et comme jugement, ne peut que confirmer un univers policier ». M. Mascolo lui-même avoue : « Prendre la parole peut n'être qu'une certaine espèce de violence. C'est alors comme prendre le pouvoir. La parole est un certain pouvoir... » Pour préciser aussitôt, afin qu'on ne tourne pas ses propres déclarations contre lui : « L'acte de prendre la parole n'échappe à la violence que s'il est (...) besoin de communication. » Entendez : si c'est un communiste qui parle (ou écrit) en communiste. D'où nous sommes tentés de conclure — mais n'ayant pas achevé notre lecture nous devons être prudent — que la violence cesse d'être telle pour M. Mascolo s'il s'agit d'une violence communiste. Elle n'en perd pas pour autant, comme on sait, le moindre de ses attributs, et pas seulement sur le plan de l'expression. Nous connaissons cette subversion communiste du langage : celle où *paix* signifie *guerre* et *liberté, esclavage.* Elle est propre à tout discours, à toute écriture politiques, mais dans une mesure moindre, les autres partis essayant au moins de sauver les apparences. C'est la force des communistes que de n'avoir plus besoin de recourir à l'hypocrisie, pas même à cette hypocrisie de langage qu'est souvent la cohérence. Ce qui signifie absence de remords, c'est-à-dire sentiment de non-culpabilité et même d'innocence. Heureux hommes.

Si le mal vient pour M. Mascolo, de la simplification, de quelle simplification s'agit-il, ou plutôt ne s'agit-il pas? « Toute vérité incomplète, écrit-il, et toute l'est nécessairement, donc toute vérité qui ne se présente pas comme incomplète constitue un mensonge. » Au nom de quelle exception qui confirmerait la règle, notre auteur s'exclut-il et exclut-il le communisme de cette condamnation? Il juge par ces quelques mots son ouvrage en croyant parler de ceux des autres qu'il appelle (presque) tous des livres de mensonge. Oui, l'auteur avait raison de nous le dire : *le fait de simplifier brise la communication.* Il nous est désormais impossible de faire crédit aux affirmations même de M. Mascolo qui ne présentent pas dès l'abord ce caractère d'incompréhension partisane que nous avons déjà signalée et sur laquelle nous reviendrons. La confiance que nous lui avions faite spontanément, comme à tous ceux, même et surtout adversaires, dont nous attendons qu'ils nous éclairent (et sur nous-mêmes autant que sur eux, sur nos problèmes autant que sur les leurs), confiance qui est la réaction première de tout intellectuel non aliéné, il ne nous est plus permis de la lui accorder. C'est par un artifice de surcroît et pour mieux nous tromper qu'il feignait de nous considérer en amis et complices, nous ses lecteurs anonymes, par des phrases de ce genre où nous étions d'abord sensibles au ton de la *connivence* : « [Le communisme est vrai ou rien n'est vrai et] il ne nous reste plus à vous et à moi qu'à nous supprimer, à nous suicider ou du moins à nous taire. » Ou ceci encore (une vulgarité y apparaît que nous rencontrons à quelques reprises dans l'ouvrage de cet auteur) : « La vie ne vaut peut-être pas la peine d'être vécue. Cette question n'a aucun intérêt. Posée par vous et moi, boniches intellectuelles, elle n'a aucun intérêt. » Laissons là pour l'instant ce masochisme. En vérité, nous avions été une fois de plus les dupes d'un espoir insensé : celui de la fraternisation entre les lignes (dans les deux sens du mot), au milieu de ce *no man's land* de la communication humaine. Cette communication si chère à M. Mascolo mais qu'il ne conçoit qu'à sens unique : celle des oies et de qui les gave (par exemple).

Notre auteur n'est pas si astucieux qu'il ne se montre inintelligent lui-même, nous l'avons vu. Ni qu'il ne se découvre avec maladresse, nous révélant tout à coup que s'il essaye de nous déconsidérer et de nous décourager, nous autres du bord d'en face, c'est simplement que nous ne sommes pas aussi inoffensifs qu'il voulait nous le faire croire, qu'il a peur de nous, qu'il se sent vulnérable lui aussi et sans doute plus que nous (malgré tout ce poids de l'Histoire qui lesterait, paraît-il, de façon décisive le moindre de ses arguments). Ainsi, lorsqu'il avoue préférer à ceux qui osent parler de l'homme en général dans un esprit non communiste, ceux qui « se retranchent sur les positions somme toute plus courageuses, et qui peuvent n'être d'aucune manière mensongères, de l'élucidation purement esthétique des choses ». Un communiste ne saurait avouer plus ingénument que son parti a moins à redouter d'un Cocteau que d'un Thierry-Maulnier.

Mais soudain, ce sont ces autres aveux, délibérés cette fois,

qui nous redonnent confiance en M. Mascolo dans la mesure où ils le révèlent conscient de ses propres subterfuges. Une inquiétude d'abord : « Le reproche le plus grave que l'on pourrait encourir serait d'avoir simplifié. » Puis : « Le plus souvent, c'est d'en venir à considérer quelque chose comme un acquis définitif qui est le signe de la faillite. » Et surtout : « Parlant ici du marxisme, et pour le soutenir, je m'étonne. Je n'aurais jamais cru en venir à parler au nom de quoi que ce soit au monde comme d'une chose sûre. Est-ce que ma méfiance se serait laissé fatiguer? Et qu'auraient raison ceux qui disent qu'on ne peut en rester toujours à l'insoumission de l'esprit et qu'il faut finir ou communiste ou chrétien? » Et, bien sûr, il s'en tire par une pirouette (déjà signalée) : « C'est que je n'ai jamais vu que le marxisme ait jamais rien voulu m'imposer sérieusement comme vrai. *Il n'y a pas de vérité*, tel est le premier mot du marxisme. Le mouvement communiste dans son ensemble est l'illustration de ce mot. » Mais revoici le masochisme sous une forme moins élémentaire que tout à l'heure — sympathique en somme de la part d'un communiste, quelles que soient ses motivations personnelles (qui ne nous regardent pas.) :

Faire douter quelqu'un, l'affaiblir, c'est moins affaiblir un ennemi que le soustraire à la nature ennemie, lui donner l'occasion de s'apercevoir qu'il n'est pas ennemi. Charité bien ordonnée : moi qui suis en train de dire cela ici, je tente par là de m'affaiblir d'abord moi-même. Je fais en sorte de corrompre quelque chose de cette assurance, de cette santé qui me permettent beaucoup trop bien de résister, de cette résistance qui permet encore trop bien de tenir au sein du mensonge et de la honte, de les tolérer, de vivre avec. Je ne désire pas me fortifier dans une foi quelconque. Seulement m'affaiblir, et en affaiblir d'autres avec moi s'il se peut. Quand nous n'aurons plus du tout la force, les connaissant bien, de supporter ce chiqué, ces prétentions, cette comédie vraiment trop triste, nous serons heureux. Il faut combattre toute sécurité, toute santé morale existante.

M. Mascolo est de ceux « qui ont opté dans ses grandes lignes pour la recherche de la vérité communiste, et qui veulent que cette option ne signifie pas pour eux le choix d'une nouvelle manière de mentir, un mensonge d'un type nouveau » Qu'il ait échoué dans ce louable propos, je n'ai pas fini d'en donner des preuves. Il n'en demeure pas moins que par une déclaration comme celle-là notre communiste se met en dehors de la collectivité communiste et de son armée telles que le Parti est seul habilité à les représenter, pour le moment au moins et par la force des choses. Les grandes lignes du communisme seulement ! Qu'est-ce à dire? Opter, non pour la vérité communiste, mais pour sa recherche? Il y a là une subtilité inquiétante. Quant au mensonge d'un type nouveau, quelle impudence ! Et quelle imprudence ! Tout cela sent le fagot et bien d'autres insinuations ou affirmations encore — mais le fagot volontairement choisi — ce qui n'est pas sans noblesse et peut être un jour rétrospectivement appelé à une signification exemplaire par le Parti lui-même.

C'est ainsi encore que nous lisons en un autre endroit du même

ouvrage : « Il importe peu que présentement le communisme et les entreprises esthétiques qui lui sont analogues n'aient pas historiquement lié leur sort, ou ne l'aient fait qu'un temps bref. Il importe peu que le communisme leur fasse même obstacle. Le communisme a ses contradictions à lui... » Il importe beaucoup au contraire, tout au moins pour les écrivains dont c'est le propos de notre auteur d'étudier le rôle en dehors et dans le communisme. Mais comment mieux donner raison à Breton, c'est-à-dire mieux donner tort à Aragon, que par ces quelques lignes? Même aveu explicite lorsqu'il dit (en passant très vite, mais c'est dit) « qu'il semble avec raison à la pensée moderne que le communisme est l'aboutissement vraisemblable des voies que tout la pousse à suivre. Elle les suit, mais ne veut pas du communisme ; non sans raison non plus ». Ou encore lorsqu'il note qu'il est une nouvelle sorte de paresse, celle de n'avoir pas la force de survivre comme individu à la découverte de *la question d'ensemble* et que « ce nouveau genre de paresse est évidemment voué à s'épanouir de façon privilégiée dans le monde communiste ». Il en rajoute, comme s'il éprouvait une sorte de délectation à donner des armes à ses adversaires. Nous expliquant ici que la société communiste, pour autant qu'elle continue d'être soumise à l'oppression de l'économie, et pour autant qu'elle se cherche des justifications théoriques, *ne peut échapper au délire*. Là, tentant de justifier *l'étagement de ruses extraordinaires* de l'œuvre communiste, *aussi comiques, indignes ou niaises qu'elles soient aussi en un sens*. (Ce dernier *aussi* est magnifique !) Pour en arriver à ce passage capital :

Le communisme ment, cela est hors de doute. Mais tout ce qui n'est pas communiste ment bien davantage. Le communisme est sans pitié, cela est hors de doute. Mais tout ce qui n'est pas communiste est bien plus loin que lui de toute pitié. Le communisme s'appuie sur n'importe quoi d'efficace plutôt que sur la générosité. Mais tout ce qui n'est pas communiste manque impardonnablement de générosité. Pour finir, la sincérité, la générosité, la pitié qui n'ont pas pris la forme matérialiste ne sont encore que des manières fastueuses et misérables pour l'âme, de jouir de sa propre faculté de se faire illusion.

Nous retombons par des voies hérétiques sur le pur acte de foi, exclusif de tout essai de compréhension de l'adversaire. « Naître bourgeois, c'est naître dans les conditions les plus favorables pour contracter le délire à plein. Être bourgeois, c'est y avoir sombré jusqu'à la perte de l'intelligence. » Mais être communiste? Avec la foi, voici le fanatisme, né d'une foi peut-être retournée, d'un amour peut-être déçu. M. Mascolo n'a pas assez de sarcasmes pour le christianisme. L'injure est si forcenée qu'elle dénonce l'effroi. Qu'on ne puisse en définitive qu'être communiste ou chrétien, notre auteur n'avait posé la question que pour l'éluder aussitôt. Mais il n'avait pu s'empêcher de s'y référer. L'ayant résolu pour son compte, il sait que le problème demeure entier. Il nous apprend par sa fureur que là et là seulement est l'adversaire du communisme qui soit véritablement dangereux pour lui : dans le

christianisme. Il l'apprend à ceux d'entre nous qui ne se sentaient pas ou qui ne se sentaient plus chrétiens et leur donne ainsi à réfléchir. Voyez-le entrer en transe à la vue d'une soutane. Écoutez-le hurler à l'approche du *sacré* chrétien. Églises, chapelles, calvaires, croix, crucifix, médailles sont pour lui « les signes de l'obsession la plus triste et la plus bassement décourageante que l'on ait jamais tenté d'imposer à l'homme ». Il existe selon lui *un vrai devoir sacré d'irréligion :*

Je ne manque pas d'humilité au point de dédaigner les chances de profanation qui s'offrent ou qui me provoquent plutôt, puisque je suis à chaque fois mis en demeure, ou d'insulter ou d'avoir l'air d'acquiescer au sacré misérable dont on prétend poursuivre sous mes yeux l'exhibition tranquille. (...) A l'homme religieux plus qu'à quiconque, la religion doit apparaître aujourd'hui sous tous ses aspects et par toutes ses manifestations repoussantes de tiédeur, de paresse, de bassesse de vue. Plus encore, le sacré authentique ne pouvant trouver la religion devant lui que comme la réussite de ce qui le tourne lui-même en dérision, elle doit être pour lui par excellence l'objet qui mérite la haine. Elle est la réplique grotesque de ce qui me permet à moi de vivre, et qui le défigure. Elle est le mépris du sacré à son comble.

Dans son outrance l'injure est ici primitive au sens sociologique du mot. Aucune forme du sacré ne peut reconnaître de concurrent sans renoncer à ce qu'elle est. Que le communisme soit en plus d'un sens une religion, nous le savions. Et une religion si jeune et si puissante qu'il lui faudra attendre longtemps encore avant de découvrir pour les autres sortes de foi une possibilité de tolérance. M. Mascolo vient de nous parler de l'homme religieux en homme religieux. Il vient de faire appel au sacré. Il s'est montré en fanatique reculant d'autant moins devant les contre-vérités les plus assurées qu'il est frappé de cécité pour tout ce qui n'entre pas dans son délire particulier. Écoutez-le encore annoncer sur le ton de la certitude la mort du catholicisme, et cela au temps du plus grand renouveau qu'ait connu l'Église depuis longtemps :

De l'ancienne structure religieuse (comme en 1789 de l'édifice de la monarchie féodale) il ne reste plus que des églises vides, toujours debout comme de grands arbres morts, qui continuent à encombrer l'espace de nos yeux, à jeter de l'ombre, mais qui ne tiennent plus au sol que par des racines inertes. Telles quelles, on sait bien qu'elles absorbent encore beaucoup de forces vives; mais c'est pour rien, le néant seul y boit.

Mais voici un cri — signe d'une nostalgie : « Il est fatigant de s'interdire toujours le recours à la simplification religieuse. Il est pénible déjà de ne pouvoir prier, par exemple. » Voici, longuement décrit, *un ennui* qui a tous les caractères de ce que d'autres appellent *le mal métaphysique.* Voici enfin qui en avoue long sur les origines religieuses de la foi présente de M. Mascolo — parti à

la recherche de l'absolu (ce qui nous le rend sympathique) et croyant l'avoir trouvé (ce que nous lui envions) :

Jeune, j'avais été longtemps persuadé que les hommes de foi, les chrétiens, étaient des gens qui avaient vu Dieu. Non pas vu sans doute comme je les voyais. Mais qu'enfin ils communiquaient avec lui, qu'il se manifestait à eux... Et cela, je dis « jeune », mais j'avais atteint vingt ans, je pense, je le croyais encore. Sans doute que je manquais de précocité. Il serait tout de même curieux d'examiner combien d'hommes de foi tiennent un langage assez clair pour ne laisser subsister aucun doute là-dessus. (...) *Mais il m'en est resté un dégoût du vêtement religieux, notamment, que je peux exprimer le mieux en disant qu'il est pour moi, aujourd'hui encore, le signe du mensonge le plus énorme, le plus impudent qui soit, de très loin le plus digne de haine. Et voilà peut-être une simplification de sentiment, mais j'ai toujours de la peine à me trouver tout à fait semblable à celui qui n'a pas en commun avec moi ce dégoût. Mais bref : je croyais cette comédie vraie.*

Avais-je tort de parler d'amour déçu, de foi retournée? Niant et reniant tout ce qui n'est pas sa passion, notre auteur n'en est pas pour autant complètement inconscient du point faible de son livre. Il lui arrive de laisser échapper au détour d'une page :

La menace de subversion subtile que fait peser sur l'œuvre la possibilité de se voir marquée finalement du signe moins, *possibilité qu'elle ressent toujours, serait-ce vaguement, tourmente sans répit celui qui fait œuvre.* (...) *Nul refuge contre cela n'existe, pour personne. Aucune œuvre, aucune œuvre littéraire en tout cas n'échappe au risque de se faire affecter du signe de la négation qui la renverse dans le manque exactement d'autant qu'elle aura cru s'élever dans le positif.* (...) *Et cela nous concerne tous, « nous » qui cherchons quelque chose...*

En précisant : « Aucune œuvre littéraire en tout cas, » M. Mascolo essaye-t-il de s'exclure de cette menace de malédiction? Je ne le crois pas. En dépit de son sujet, LE COMMUNISME est un ouvrage littéraire. C'est à la fois son charme et sa faiblesse. La littérature est le seul terrain où notre essayiste se trouve à son aise. Il en fait la confidence dès son avant-propos : « C'est que l'auteur n'étant ni économiste, ni sociologue, ni historien, ni philosophe, mais étant cependant désireux de parler du communisme, il lui fallait bien partir de quelque chose... » C'est-à-dire de la situation de l'écrivain ou, plus généralement, de l'intellectuel. Son livre révèle chez M. Mascolo une hantise constante de ce qui a plus encore de prestige à ses yeux que le communisme : la littérature. Il est visiblement de la paroisse (celle de Saint-Germain-des-Prés), connaît les mots de passe, joue le jeu avec l'aisance qu'il peut, ne manque pas de talent, encore qu'il écrive trop vite (son texte a l'air dicté), se répète et ne sache pas faire court. Il écrit : « Dans sa chambre, à sa table, on se sent travailler comme aux préparatifs d'on ne sait quelle action terroriste, manipuler de l'explosif : au

risque d'ailleurs de sauter avec sans avoir eu le temps de sortir de sa chambre, comme il arriva souvent. Bien entendu, ce terrorisme est théorique, littéraire même si l'on veut... » Ce n'est pas que je le veuille. Je constate seulement que M. Mascolo ne risque pas de sauter. Bien plus : que son livre (si les pages qui me restent à étudier tiennent les promesses des premières) est précisément beaucoup trop littéraire pour risquer de faire sauter quoi que ce soit. Non que je lui dénie une très certaine valeur apologétique. Je crois même qu'il fera des conversions : mais à un communisme hétérodoxe, ce qui paraîtra sans vrai danger au communisme officiel dans la mesure où il se sait seul efficace (sans pour autant l'empêcher de sévir et de rappeler la lettre de la foi, s'il le peut). Ces spécialistes pour lesquels notre auteur nous dit à maintes reprises son mépris, ce sont pourtant eux qui préparent et qui font les révolutions. Lisez ce beau passage, pas dicté, celui-là, écrit avec amour. Les guillemets dont l'encadre M. Mascolo sont une feinte dont nous ne sommes pas dupes ; il s'agit seulement pour l'auteur de tirer gloire de son talent littéraire sans participer à la déconsidération de toute œuvre littéraire :

Pareille constatation répétée finit par provoquer le désarroi le plus pénible : « On ne sait rien. On n'a rien compris. On vit dans une nuit d'enterré vif. On n'a rien vu. Rien connu. Rien appris. On a soixante ans, on a fait six enfants, on a une vie de travaux derrière soi, et les premiers souffles d'un nouveau printemps vous font frémir comme une jeune fille qui attend encore tout de l'inconnu. On rêve. A chaque réveil on se trouve rejeté au même désert, échoué à la vie, épave informe, rongée d'ennui, d'ignorance, d'absence. Il n'y a rien. On n'est rien. Et là-dessus, si l'on ouvre la bouche, c'est toujours pour se mettre à parler directement des paroles du Verbe... »

Je ne cite pas ce texte pour me moquer. Je le trouve beau dans sa vérité. Nous avons tous connu cela. Seulement les vrais communistes ne prisent pas beaucoup les vrais littérateurs. Ils n'aiment les écrivains que soumis. M. Mascolo, qui est un vrai littérateur, n'a semble-t-il lui-même pas beaucoup d'estime pour les littérateurs communistes. « Soit dit sans provocation, » pour emprunter une de ses formules (qui sent la peur — et c'est peut-être vrai que nous sommes en un sens dans le domaine de la terreur) soit donc dit sans provocation, notre auteur parle du *manque certain d'éclat de la pensée marxiste*. Je ne sais encore si, dans la suite de son essai il ose aller aussi loin que M. Barthes, autre « progressiste » qui n'a pas assez d'ironie pour juger l'écriture petite-bourgeoise des romanciers communistes genre Garaudy ou André Stil : « Langage saturé de convention qui ne donne le réel qu'entre guillemets. » Les vrais écrivains « progressistes » pour l'auteur du DEGRÉ ZÉRO DE L'ÉCRITURE (et j'entends par là ceux qui font avancer le langage dans des voies inconnues) sont à peu de noms près les mêmes que cite M. Mascolo. Non pas Sartre, dont M. Barthes disait un jour (pour l'en féliciter) : « C'est incontestablement une victoire de Sartre, qu'on n'ait jamais dit qu'il écrivait bien. » (Le voilà le degré zéro de l'écriture !) Mais M. Mascolo trouve qu'au contraire « Sartre

écrit bien, trop bien même pour ne pas éveiller la méfiance » Non pas Sartre donc, mais Georges Bataille, Raymond Queneau, Michel Leiris, Maurice Blanchot. (M. Barthes nommait Camus, Blanchot, Cayrol, Queneau.) Or selon M. Mascolo, ce sont ces auteurs non-communistes qui se sont jusqu'à ce jour le plus approchés de l'idéal de la pensée communiste véritable dans la mesure où ils n'acceptent pas, en écrivant, de perdre de vue ce qui *manque*, ce qui *se tait*, ce qui *n'est pas connu*. On imagine la réaction des (faux) écrivains (vraiment) communistes !

A peu près tous les autres littérateurs sont maudits pour M. Mascolo : « Les œuvres de nos grands écrivains sans intérêt sont des non-communications qui empruntent les formes de la communication. » Et c'est fort bien, dans son optique. Chacun (je parle aussi des lecteurs) trouve son intérêt où il veut (où il peut). Nous admettons moins que cette fixation du regard dans une direction précise s'accompagne d'œillères qui, privant l'observateur de voir tout le reste, lui rend plus aisé de n'en pas tenir compte. « Qui s'est avisé de chercher chez Claudel de quoi changer sa vie? » demande M. Mascolo — en mettant les noms de Verlaine, de d'Annunzio et de Barrès aux côtés de celui de Claudel afin de mieux diriger la réponse. Mais beaucoup d'êtres assurément, à commencer par le jeune Jacques Rivière et qui valaient M. Mascolo en science et conscience. Selon lui, l'œuvre de Claudel *serait amputée de la faculté de prouver quelque chose*. Et il ajoute : « On se demande comment il est possible d'admirer PARTAGE DE MIDI. » Et moi je me demande comment il est possible, étant plutôt intelligent, de penser et de parler si niaisement. Revoici donc l'inintelligence que nous avons déjà rencontrée. Elle n'est point particulière à M. Mascolo : c'est celle de tous les intellectuels qui demeurent des partisans jusque dans l'acte de comprendre. Il est vrai que l'auteur de l'ouvrage ici étudié, consacre un chapitre à sa propre bêtise. Ce sont des aveux dont on n'a pas envie de rire : « Il est impossible de parler de bêtise sans parler de soi. » Et : « Chacun sait par expérience quel océan de bêtise ne cesse de battre aux tempes d'un homme normal. » Malheureusement, la lucidité de M. Mascolo ne vise ici que son passé. Il était bête (ah ! comme il était bête !) lorsqu'il n'était pas communiste. Le danger demeure aujourd'hui, mais il suffit de rester sur ses gardes. Certains communistes ne l'évitent pas, ce n'est que trop sûr : « Il suffira encore d'un rien pour que tout l'édifice se désagrège. (...) Rien n'est acquis une fois pour toutes dans ce domaine. Tout au contraire, le plus souvent, c'est d'en venir à considérer quelque chose comme un acquis définitif qui est le signe de la faillite. » Bien des écrivains, même communistes, en sont là. On a l'impression que M. Mascolo songe à Aragon. Pour lui, il ne pousse pas son masochisme habituel ni son occasionnelle rigueur jusqu'à considérer que cette « bêtise de l'intelligence » dont il nous entretient puisse le concerner *actuellement*. Voici un aveugle entre les mains duquel le bâton rouge du pèlerin communiste ne sera point d'un grand secours.

CLAUDE MAURIAC.

LES ROMANS

JACQUES HOWLETT
UN TEMPS POUR RIEN

Ici même, il y a quelques mois, à propos d'un roman de Truman Capote, je m'interrogeais sur l'avenir du roman et il ne me paraissait pas rassurant. A travers les œuvres de quelques jeunes dont on parlait alors (et ils n'étaient pas si nombreux !) je notais une sorte de désespoir ou de paresse devant la recherche technique, le goût de l'aventure romanesque, le goût de l'expression d'une personnalité et d'un univers forts et originaux. Il me semblait que le roman n'était plus, aux yeux de ses nouveaux adeptes, un art en mouvement, un art socialement dans notre époque, mais un art confortablement tourné vers les réussites du passé (voire les fausses réussites). Dieu merci, je me trompais ! Ces dernières semaines ont vu paraître des romans par dizaines, tous de jeunes auteurs, tous d'auteurs à peu près jamais publiés si l'on excepte Célia Bertin et Jean Malaquais, qui se taisaient depuis plusieurs années, ou Marguerite Duras dont le dernier roman n'était qu'un bon divertissement. Le fait le plus marquant et le plus encourageant est la création, au sein des éditions Plon, d'une collection dirigée par la revue *Roman* qui se propose de nous révéler une équipe de romanciers résolus à vivre dans les recherches romanesques, à assimiler les techniques, à les dépasser, bref à travailler avec amour à donner aux hommes de notre époque *leur roman* ayant sa forme et sa réalité, son univers d'hommes et de choses de notre temps.

Il était nécessaire de dire tout cela avant de parler du roman de Jacques Howlett intitulé *Un Temps pour rien*, premier ouvrage, précisément, de *la collection Roman*.

Le sujet pourrait en paraître simple et sans intérêt : une banale histoire d'adultère manqué. En fait, il s'agit de bien autre chose. L'auteur nous met en présence d'une intimité entre des êtres humains complexes, liés par la chair et par l'âme aux objets qui les entourent. A ces objets, chacun des personnages apporte un fragment de sa durée et c'est par ces fragments mis bout à bout que cette durée de chacun nous est découverte tout au long du livre et dans son unité. Car chacun a ici son unité qui est sa façon particulière d'exister. Il s'agit aussi de l'intimité de deux êtres qui nous est découverte au fur et à mesure que nous est révélée l'attitude particulière des deux partenaires à l'égard du monde qui les entoure. Il s'agit surtout d'un homme pour lequel inconsciemment l'extérieur existe, est sensible, pour lequel chaque perception est une sorte d'appel, qui tente d'y répondre en donnant son amour à une femme mais en vain. Et voilà l'explication du titre. Jusqu'à ce qu'Irène le quitte, Pierre n'a pas compris le sens de l'univers. Son aventure n'est qu'un temps pour rien. Il n'a pas compris qu'il vivait. Il n'a rien regardé avec joie, mais maintenant il peut le faire, et la page de garde du livre

nous annonce que le prochain roman de Jacques Howlett aura pour titre : *le Temps de Vivre.*

On comprendra quelle importance prennent, dans ce livre, technique, style, enchaînements de mots. Jacques Howlett aime les mots. Il en joue; parfois mal, le plus souvent avec bonheur. Son style suggère sans cesse, avec précision, avec clarté, — parfois, pourtant, en termes un peu trop philosophiques; mais surtout son style donne à sa recherche technique la densité des phrases et des mots justes, restituant au lecteur la réalité littérale des objets et de la durée.

Il a fallu à Jacques Howlett, j'en suis sûr, une discipline et un engagement de l'imagination qui demandaient à la fois une grande vigilance et une grande probité. Il est juste aussi de remarquer sans y attacher trop d'importance quelques défaillances (je veux parler de certains détails un peu plats). Ceci dit, non pour prévenir le lecteur, mais à l'usage d'un jeune romancier qui a le courage de son expression et de sa vision.

(Éd. Plon.) CLAUDE CICCIONE.

PIERRE-HENRI SIMON
LES HOMMES NE VEULENT PAS MOURIR

Tandis que la vie quotidienne, les journaux, les discours et des centaines d'ouvrages théoriques nous apportent chaque jour la preuve que notre bonheur ou notre malheur individuels ne peuvent plus être dissociés du destin des collectivités dont nous faisons partie, le roman continue de considérer l'homme comme un être libre et solitaire. L'aventurier fait curieusement plus belle carrière dans la littérature de notre époque que « l'animal politique ». D'autre part, si certains romanciers s'intéressent aux bouleversements sociaux que nous avons vécus, c'est davantage pour nourrir leur lyrisme du désespoir que pour prospecter une réalité nouvelle. Eux non plus n'ont pas changé d'optique.

Pierre-Henri Simon a le grand mérite de s'être rendu compte de cette carence et d'avoir voulu y remédier. Tout d'abord, il a choisi de s'occuper exclusivement d'un groupe ethnique homogène dont les membres ne se distinguent les uns des autres que dans la mesure où ils sont soumis à des fonctions civiles différentes. Secondement, il a voulu que l'expérience sociale qu'il décrivait aboutît à une victoire. Ce qui revient à dire qu'à aucun moment de son récit il n'a mis en question l'existence de la société ni n'a considéré cette existence comme un moment passager de l'histoire. Sa commune de Szent-Anna est aussi éloignée d'une démocratie bourgeoise, toujours sur le point de se désagréger en individus, que du monde concentrationnaire, dévoreur d'hommes. Elle était, est et sera, et le propos de l'auteur ne consiste pas à regretter ou à exalter aveuglément cette permanence. On voit la nouveauté du point de vue. *Les hommes ne veulent pas mourir* est l'œuvre d'un écrivain qui se situe au-delà des problèmes que le XIXe siècle nous a légués. Pour une fois, la littérature fait cause commune avec la sociologie.

(Éd. du Seuil.) GEORGES PIROUÉ.

WILLY DE SPENS
STÈVE

Coutumier du roman « romanesque » et haut en couleur, comme *Angélique* ou la *Vierge noire*, Willy de Spens n'a pas craint de s'attaquer aujourd'hui, avec *Stève*, à l'un des genres parmi les plus difficiles et les plus ingrats, celui du roman d'amour « rétrospectif ».

Stève, dont le héros aima d'un amour gratuit et total — d'autant plus gratuit qu'il ne fut jamais payé de retour —, est un récit extrêmement bien fait, tout en nuances, touches fines et demi-teintes. L'auteur s'est attaché à créer un climat poétique tissu pathétiquement de mille liens subtils : l'image de la bien-aimée disparue, la mère de Stève, la maison de Stève, la campagne autour de la maison de Stève, les anciennes amours de Stève, les amis de Stève, etc., le tout vu sous l'angle de la nostalgie de l'amour perdu. Nous tournons autour de Stève, Stève tourne autour de lui. Il se forme des mythes et des idéaux. C'est ainsi qu'il découvrira que son idéal de pureté ne peut s'accomplir que dans la mort. Bilan positif? Pour moi, je reprocherais seulement à Stève une touche de narcissisme un peu agaçante; il ne s'oublie jamais, même alors qu'il prie.

Mais cette restriction, discutable — puisque l'auteur est libre de peindre son héros comme il l'entend, n'empêche pas d'affirmer que l'art du romancier s'exerce ici avec une maîtrise incontestable.

(Éd. Plon.) ERIC HELTIER.

ÉTIENNE LALOU
LES RAISONS DE VIVRE

Voilà le type du roman à « surprises ». Que l'on commence à lire, dents desserrées et œil à demi-attentif. Qui commence lui-même identique à l'un de ces romans vite acheté dans une gare, avant un train à prendre (et que l'on sait d'avance oublier, sitôt le livre refermé, le train arrivé et le trajet atteint). Et voici la « surprise ». Ce roman-ci laisse des souvenirs de voyage nullement indignes, nous interdit tout « tunnel », éclaire un pays où la psychologie reste familière et les personnages très simples.

En effet, il s'agit ici d'un « voyage » intime, d'un retour dans le passé, d'une enquête très privée (psychologique, amicale et sentimentale). Et si « enquête » désigne le genre « roman policier », c'est ainsi également que commencent *les Raisons de vivre*.

Pierre Etcheguy, célèbre reporter radiophonique, vient de se suicider (c'est ce qu'affirme la Presse officielle). Son ami, protégé et « éminence grise », Jacques Lejeune, est sceptique. Sceptique, parce que Pierre n'avait pas de « raison » de se suicider. Pierre était le « type d'être » que Jacques avait idéalisé, dont il s'était fait l'ombre (travaillant avec lui à la même émission radiophonique, ayant aimé avant lui la même femme, subissant et sa « technique » et son « charme »), dont il ne s'était même pas espéré « réplique exacte », s'imaginant indigne de Pierre, étant lui, Jacques, faible, indécis, sec... bref, « indigne d'être ». Et Jacques, à travers les souvenirs d'une amitié, à travers « complexes » et peines enfantines, mène

une enquête très personnelle, très fine, très sensible, retrouve des « repères » (à l'occasion d'un voyage à Londres, d'un travail à la B. B. C.), des « rien », des gestes (à l'occasion d'une partie de tennis, d'un « aveu » très intime de son ex-femme, devenue la femme de Pierre et redevenue sa maîtresse depuis le suicide de celui-ci), des « lieux » (à l'occasion d'un voyage à Pau, dans un hôtel qui servit de nid de Résistance à Pierre pendant la guerre). Il retrouve ainsi toute la « géographie » d'un être. Il retrouve Pierre. Mais un Pierre différent, décevant, presque étranger. Un Pierre « indigne ». Et Jacques rétablit ainsi l'équilibre. Il a été tellement l'ombre de Pierre que cela a obscurci tout jugement chez lui. Il a été tellement sensible à Pierre, rien qu'à Pierre, qu'il est devenu insensible aux êtres et aux paysages qui entourent sa vie à lui. Et lui qui s'imaginait « lucide » (étant le sec, l'indifférent) devient, une fois les pays réaccueillis avec le sourire et les êtres retrouvés avec tendresse, « vraiment lucide. » Et lui, qui était semblait-il plus près que Pierre du suicide (le suicide étant pour lui synonyme de « vie inutile »), se découvre ainsi, en enterrant le « souvenir de Pierre », des raisons de ne pas mourir, des « raisons de vivre ».

C'était, comme il le dit... *comme si j'avais longtemps marché en pleine forêt et que je venais de déboucher sur un plateau découvert... Et, brusquement, ma vie entière m'est apparue dans cette nouvelle perspective...*

Et puis, cela se lit comme un roman policier (le « suicide » étant en définitive un crime), on pénètre en pays radiophonique, chez des journalistes, chez une jeune fille style « Confidences » qui veut « refaire » la vie de Jacques, l'enfance de Jacques, chez un contrebandier nommé Tito, ex- « guide touristique » de parachutistes alliés pendant la guerre...

Ce roman suit un itinéraire très précis, avance vite, sans « excédent de bagages » (rien n'y encombrant l'esprit). On y respire un air vif, on y croise des gens souvent simplistes et gentils (mais aussi intelligents et cyniques) et l'on fait, ainsi, un voyage très agréable.

(Éd. du Seuil.) JEAN-LUC TERREX.

JEAN-LUC DEJEAN

LES VOLEURS DE PAUVRES

Un livre où se nouent et se dénouent des destins entremêlés dont celui de Jérôme Bergan, le narrateur, qui connaît les différents aspects de la même misère, à Paris, à New-York, au Canada.

Ce qui fait pour beaucoup le mérite de l'ouvrage, c'est qu'il apparaît dans ses meilleures pages comme une sorte d'éducation sentimentale à la mesure de notre temps. Parmi les mieux venues sont les pages sur un groupe de jeunes maquisards qui portent en elles comme une franchise neuve, le sujet méritait certes d'être traité dans ce ton et peut-être ne l'avait-il jamais été. C'est plus souvent les pauvres volés que les voleurs de pauvres que l'on voit circuler et se croiser dans les multiples épisodes du propos de Jean-Luc Dejean. Beaucoup plus pourtant que l'expression de la revendication sociale, y apparaît celle de la solitude des hommes et de l'effort,

souvent maladroit, mal venu, qu'ils prodiguent pour y échapper envers et contre tout et jusque dans la pire déchéance.

Certes, un frémissement parcourt ce livre et malgré quelques parades cyniques peut-être un peu trop volontaires, il appelle la fraternité du lecteur. On devine que l'auteur poursuit son récit avec une joie de conter qui est bien, pour une grande part, celle de la délivrance.

(Éd. Gallimard.) JEAN FOLLAIN.

HUBERT GONNET
KARL

En littérature, comme en mathématiques, il existe des problèmes pratiquement insolubles. Imaginez un auteur qui mette en présence pendant l'occupation, un jeune Allemand, Karl, et Carole (remarquez l'assonance des deux prénoms), une Française âgée de quinze ans. Imaginez encore que l'auteur se refuse délibérément toute mise en scène, qu'il isole ses personnages, s'introduise simplement dans leur conscience, suive en de longs monologues intérieurs l'évolution de leurs sentiments qui les poussent l'un vers l'autre, au mépris d'une situation excluant, semble-t-il, l'amour. Karl appartient entièrement au régime qui l'a formé et qui a tous pouvoirs sur ses faits et gestes. Quant à Carole elle est retenue par sa haine envers l'occupant et sa crainte de l'opinion publique. On voit donc encore quels romans fameux évoque celui-ci. Nouvel obstacle que l'auteur n'a pas craint d'affronter.

Sa tentative ne pouvait pas aboutir à une réussite absolue. L'étonnant, c'est que le résultat ne soit cependant pas un échec. Car Hubert Gonnet ne s'écarte pas un instant de la façon de conter qu'il a choisie dès le départ. C'est un défilé ininterrompu de sensations, d'idées et de sentiments, où tout événement vient se dissoudre. Mais l'auteur ne pouvait qu'en apparence demeurer continuellement à l'intérieur de la conscience de ses deux protagonistes. Si le lecteur parvient encore à s'identifier à Karl, au cours du lent affaiblissement en lui des thèmes de la propagande hitlérienne, mécanique brisée par la poussée de l'amour, il lui semble au contraire invraisemblable que Carle en qui l'amour est une révélation effrayante puisse s'exprimer ainsi : « Je ne suis plus la délaissée de la pensée logique, inapte à raisonner et à tirer des déductions... » L'auteur le sent et tente de prévenir le reproche : « Je ne me dénie jamais cette supériorité sur mes compagnes de la conscience qui me rend toute douloureuse... » lui fait-il dire, et encore : « Cette habitude que j'ai de remettre tout en question sur des bases psychologiques... »

L'auteur est ainsi obligé de tricher, de prendre sur ses personnages un point de vue extérieur, alors même qu'il feint de sauvegarder leur intériorité pure. Il peut alléguer que le dédoublement de la conscience est un phénomène bien connu. C'est oublier que le personnage découvre alors en soi des structures partielles, provisoires. Hubert Gonnet s'est interdit de faire paraître ces structures. Il n'utilise que des flux de conscience incessants, ce qui donne à son œuvre un cours lent et massif qui lasse la patience du lecteur par une sorte

de monotonie, de remâchement des thèmes. Mais soudain surgissent des phrases magnifiques, de longs élans lyriques. On s'aperçoit alors qu'Hubert Gonnet est sans aucun doute un écrivain capable de nous donner un bon roman s'il accepte d'utiliser toutes les ressources du genre.

(Éd. Julliard.) GUY LE CLEC'H.

LOUIS CALAFERTE

PARTAGE DES VIVANTS

« .... *un à un, tous s'en sont allés... Discrètement... Sans bruit... Libby, en crachant sa vie... Schborn, en se laissant glisser dans le fleuve... Inckermann, le petit Juif, le revolver à la main, à travers les rues endormies... Et le tendre Boronstelli. qui savait si bien chanter... tandis que la police montait à son escalier. Et Cella Unomelli, la jolie prostituée, s'écrasant sous un tramway. Et Lopégas, l'Espagnol révolté... Et ceux de mon enfance. Sur la zone de la ville...* »

Quand ça commence ainsi, un livre, il n'y a rien à faire. Rien à faire. On est pris. Et on est pris tout le temps par ce livre de Calaferte. Oui, tout le temps... Que sert-il d'analyser? Parler de technique, de style...? Naturellement, ce livre est mal fait. Et après! La vie aussi est mal faite. Naturellement, le style de ce livre gêne. Style souvent indigeste, d'une imagerie presque mystique. Mais aussi style simple, réaliste, qui bouleverse par sa maladresse et sa poésie. Je vous le dis : rien à faire. Parler du sujet...? Il n'y a pas de sujet, ici. De quoi est-il fait, ce livre? De souffrance, de souvenirs... Mais d'une souffrance virile, qui vous prend au ventre. Mais de souvenirs d'une telle dignité, d'une telle tendresse, d'une telle détresse, même s'ils se mêlent à des eaux noires, à de la vermine, à de féeriques vulgarités... Oui, de souvenirs. De ces souvenirs, comme l'écrit Calaferte, « *qui ne se disent pas...* » Ou bien, « ... *il faudrait de la musique, peut-être...* » (souvenir de cette chambre sordide où vivent Louis et Schborn, chambre « ... *morte de froid depuis le début de tous les hivers* »; souvenir de Libby, « ... *petite feuille déracinée de quelque part dans le monde* »; souvenir de cette neige, « ... *si céleste que plus jamais la terre n'en verra de pareille...* »)

J'entends d'ici certains qui vont dire : « Quand en auront-ils fini, avec ces livres sur la misère, le vice, les ventres vides, les taudis, et les petites filles qui, ainsi que dans des contes de fées interdits aux enfants, se changent en filles publiques? » Oui, quand en auront-ils fini? Calaferte pourrait dire : « Quand ils n'auront plus faim » (comme il fait dire à un enfant, dans son livre, endolori par ses parents : « *Je n'ai rien fait* » et qu'il pense : « *Il avait fait qu'il était né.* ») Mais comprendraient-ils?

Je me souviens de la sortie d'un cinéma où se donnait le film de De Sica *Miracle à Milan*. Certains sortaient excédés (ceux qui n'avaient pas compris), d'autres riant et ruisselant de larmes (ceux que l'humaine féerie avait touchés) et quelques uns, enfin, sans rien dire, parce qu'ils ne pouvaient plus parler et qu'ils avaient, eux, compris... C'est ainsi qu'on doit sortir du livre de Calaferte. Parce que ce livre, c'est comme le film de De Sica. C'est un miracle.

(Éd. Julliard.) J.-L. T.

JEAN CORDELIER
LES YEUX DE LA TÊTE

Depuis Fabrice del Dongo et sa bataille de Waterloo, on le sait de reste : le meilleur moyen de mêler de l'Histoire au roman est de n'y faire entrer qu'un morceau, de limiter le tableau à ce qu'en peut voir normalement un seul homme. Il faut donc louer Jean Cordelier d'avoir, dans son roman, ramené la récente guerre à un seul de ses aspects : les rapports entre les prisonniers et les femmes allemandes. On dira que c'est un peu court. Bah ! il y en a eu et il y en aura d'autres pour raconter le reste. Dans *les Yeux de la Tête*, ça tourne bien un peu à l'obsession. Mieux vaut une obsession qu'une vision fausse.

Mais il est dommage qu'un dessein si justement deviné n'ait pas trouvé pour le servir un roman véritable. Le défaut de celui-ci est précisément que l'auteur n'a pas su assez se détacher de cette Histoire que pourtant, d'une certaine manière, il prétend nier. Il la laisse encore trop envahir le devant de la scène et, pris dans cette pâte épaisse, dans ces scènes trop longues, vécues sans doute, mais dont quelques-unes sont superflues, les personnages n'arrivent qu'avec peine à s'imposer. Cela dit, je me demande si je n'ai pas tort de voir un défaut là où on pourrait tout aussi bien voir une grande leçon. Pris dans la guerre, le héros du livre s'efforce de se réhumaniser et de réhumaniser avec lui la femme qu'il aime. Il s'efforce d'arracher les étiquettes sommaires dont l'Histoire les affuble (un Français, une Allemande). Il n'y arrive pas. Échec du roman ou échec de l'homme? C'est peut-être ça le drame de l'Histoire (ou du moins son chiendent) : qu'elle nous résume à nos étiquettes.

(Éd. du Seuil.) FÉLICIEN MARCEAU.

MAURICE PONS
LA MORT D'EROS

Le théâtre, jusqu'ici n'a guère tenté les romanciers. J'entends comme cadre romanesque : les acteurs, les coulisses, les jalousies, les passions, tout ce clinquant, ce mensonge, cette vérité au second degré, offrent pourtant des possibilités d'intrigues assez nombreuses. *Le Divertissement* de Michel Braspart l'avait prouvé; Maurice Pons le prouve à son tour. Son livre est court, secret, continuellement allusif. Le ton neutre en apparence évoque longtemps le reportage vécu; on se laisse prendre très vite au charme d'une histoire qui semble assez mince, rapidement menée, et qui vous conduit de Paris à Genève et de trains en hôtels avec une troupe de comédiens en tournée. Petites disputes, petites rivalités, petites colères, petites amours; on sourit surtout à l'habileté d'un écrivain qui connaît bien ce dont il parle, et à la peinture minutieuse et juste d'un milieu peu connu. Mais on ne sait pas où tout cela nous mène. Et brusquement, le rideau se lève, les projecteurs s'allument et le drame se noue, saisissant. L'amour et la mort s'affrontent, masqués, fardés, auréolés de cette gloire magique, que seul fait naître le théâtre. Le petit jeune homme, qui faisait jusque-là figure de débutant sans éclat, prend la grandeur soudaine d'un héros. Il regarde son destin face à face et

l'assume avec fierté. Tout se dénoue par un sacrifice d'une cruauté presque religieuse. Il y a un autel, un dieu, une victime, et l'on reste stupéfait d'avoir contemplé à découvert le visage de la tragédie.

On a dit que Maurice Pons n'avait pas su retrouver la subtilité de *Métrobate*. Je pense au contraire qu'il l'a dépassée. *Métrobate*, malgré son titre symbolique, restait une anecdote. *La Mort d'Éros* parvient à créer un univers mythique, à faire vivre un personnage héroïque. Ce livre mérite qu'on ne s'en tienne pas aux apparences et qu'on en cherche le secret.

(Éd. Julliard.) JACQUES TOURNIER.

ROGER PEYREFITTE

LA FIN DES AMBASSADES

Les méchancetés que Voltaire pulvérise sur son siècle ne l'empêchent pas d'être un grand écrivain. Saint-Simon aussi a la dent dure! Laclos ne manque-t-il pas de sens moral, pour ne rien dire du Molière de « Tartuffe » et de « Don Juan »?

Voici pour le contenu du livre, qui a déchaîné bien des tempêtes. Peyrefitte a déjà dansé sur les volcans « Du Vésuve à l'Etna ». Il continue son allègre promenade à travers la diplomatie. C'est le même pas insolent. C'est aussi la même passion pour les moindres détails de la vie.

D'un ton plus uni que celui des « Ambassades », plus secret, il conte les aventures de Georges de Sarre, depuis la drôle de guerre jusqu'à la libération.

Notre héros ne parle plus des pierres immortelles : il a été banni de la terre des dieux. Si l'on retrouve, aux tournants de ses anecdotes, la plupart des petits hommes de jadis, on n'y retrouve plus les grandes choses. Le *Parthénon* a disparu.

Françoise est toujours là, qui nous avait valu de si belles pages d'amour. Mais, par une sorte de pudeur, vis-à-vis des événements qui se déroulent en filigrane, le narrateur a renoncé à fragmenter son texte au profit de ces descriptions de plaisirs dont il a le secret. On le sent perplexe devant le sentiment qui l'unit à la jeune fille, un peu anxieux même. Cette modestie, devant quelque chose qui le dépasse, lui donne une dimension supplémentaire qui rejoint celle des « Amitiés particulières ». Que n'est-il toujours aussi nuancé!

Le parti pris avec lequel il accable certains personnages de sa fresque, détruit l'image que l'on se faisait de ce parfait Grec. On reste de marbre, malgré la verve. Quelles raisons ont pu amener l'auteur à ces parodies étroites, qui contrastent avec les glacis de son lyrisme, l'acuité de sa vision habituelle? Nos déceptions s'ajoutent à celles du livre. Nous voudrions concilier les inconciliables. Rapprocher, par exemple, les meilleurs passages de cet ouvrage et ceux des *Textes sous une occupation;* prouver, qu'en dépit des apparences, Montherlant et Peyrefitte sont voisins.

Le plus souvent, Peyrefitte sourit à fleur d'eau : humour, fine raillerie, la Carrière et sa tradition — celle du XIII[e] siècle français.

Soudain, son ironie fait frissonner. Le lecteur a conscience d'un précipice. Son cœur se serre. Le technicien de l'émotion souriante le laisse reprendre haleine, au cours d'un paragraphe à la hauteur de Marivaux, puis lui pousse un poignard dans les côtes. « Avance ! » Les phrases sont devenues sèches et dures comme de l'acier... Un peu de honte, un peu d'exaspération, beaucoup d'amertume serrent la gorge de la victime. Elle a envie de fermer le livre, de fermer la France, de fermer les yeux... « Je suis quelqu'un qui a tout perdu : sa patrie, ses biens, et ses morts. » Avec les archives du Quai d'Orsay, brûlent ses illusions. Et quoi, il en restait encore ! Il reconnaît son frère en celui qui « se réjouissait ». Ces milles « bêtises », avec lesquelles il trompait sa faim, alors, rendent la digestion pénible. Après l'affaire Dreyfus, Anatole France utilisait des moyens analogues, avec *l'Ile des Pingouins*...

Pourtant, ce livre n'est pas pessimiste. Cela tient peut-être à un certain accent. Qu'importe, après tout, s'il accuse quelques faiblesses et satisfait quelques vengeances : l'essentiel n'est pas là. Ne fait-il pas réfléchir, méditer, sur quelques années terribles ? Le tribunal qu'il dresse, comment chaque homme qui mérite ce nom ne s'y intéresserait-il pas, dans ce siècle où « personne n'a plus d'honneur » ?

Les moralistes nous ont rendu le service de la « correction fraternelle ». Être lucide est un facteur de civilisation. En cela, Paris touche Athènes. Quant à la sensibilité, elle a également sa place. Les dialogues de l'amitié qui unit ce Français et cet Allemand sont convaincants. Leur émotion contenue touche à la grandeur.

« J'espère que le monde ne saura jamais ce que cette guerre a été. Je prenais avec délice l'effroyable bain de sang », dit Rudlof, et il ajoute : « ... seule, l'espérance de te revoir m'a servi de diversion et de soutien, comme si toi seul pouvait me pardonner... ... Ne reste pas au milieu de ces Allemands dont je suis. »

Il reste les êtres ! Que ce soit le bon Marx, pleurant à la nouvelle de la perte des archives, ou la petite communauté de Rochecotte (ceux qui n'ont pas fui), Bernard Laurent traqué ou cet inspecteur qui n'avait plus de larmes pour ceux qu'on l'obligeait à faire fusiller, c'est la même découverte. Dans cette chronique minutieuse, pas à pas, le « vulgaire profane », par un étrange retour des choses, se montre dépositaire des richesses de vie intérieure que l'on croyait perdues.

Il reste les rapports d'hommes à hommes, que tout l'appareil de la société n'arrive pas à fausser. C'est là le côté constructif de ces Mémoires, qui s'ouvrent par ce mot « Rions », et dont se dégage une si grande tristesse.

(Éd. Flammarion.) GÉRARD MOURGUE.

L'HISTOIRE

LUCIEN FEBVRE
COMBATS POUR L'HISTOIRE

Voici que M. Lucien Febvre réunit en un volume quelques-uns des articles que, depuis bientôt un quart de siècle, il a consacrés à l'histoire, à ses idées sur l'histoire.

Sans aucun doute, il y a eu un fléchissement de l'intelligence historique en France, à la fin du XIXe et au début du XXe siècle. Pendant cette période, on ne trouve plus de noms comparables à ceux de Michelet, de Fustel de Coulanges, pas d'enquêtes aussi curieuses de la chose humaine que celles des médiévistes des années 1850. L'histoire fut alors désertique à cause de ses prétentions scientifiques, parce qu'elle se crut assimilable aux sciences exactes, aux sciences expérimentales : les prétentions à l'objectivité, à l'exhaustivité, à la spécialisation bornée, la limitèrent à un décourageant classement de faits, presque toujours de faits gouvernementaux, politiques. Aussi l'opinion se détourna de l'histoire au profit de la philosophie : quel historien pouvait espérer le succès mondain de Bergson, ou son rayonnement intellectuel? Au grand public, moins exigeant, les éditeurs proposèrent avec succès des vulgarisations de nième main, qui contribuèrent encore à accentuer ce discrédit de l'histoire, au moment même où la rapidité des transformations techniques, sociales, la rendaient plus familière à nos contemporains.

Cette période désertique est close : l'histoire a repris sa place dans la pensée moderne, et cette restauration est essentiellement l'œuvre de deux grands historiens, qui furent aussi des éveilleurs d'idées et de vocations : Marc Bloch, qui fut exécuté par les Allemands en 1944, et Lucien Febvre. Ils ont été les premiers à formuler avec précision et vigueur, la critique du système régnant dans l'Université, à poser les principes d'une conception nouvelle, qui dégageait l'histoire de la copie servile des sciences expérimentales du XIXe siècle. Laissons de côté ici leur œuvre de médiéviste, de spécialiste du XVIe siècle, où ils démontrèrent le mouvement en marchant. Ils n'ont pas été les seuls historiens brillants et notables de ce temps : mais leur influence fut déterminante, car elle s'exerça, non seulement par l'exemple de leurs livres, de leurs carrières, mais d'une manière plus continue, par l'admirable Revue qu'ils fondèrent en 1929 : *Annales d'Histoire économique et sociale*, qui, à travers plusieurs changements de titres, se poursuit aujourd'hui sous le nom de *Annales : économie - sociétés - civilisation.* Autour d'eux, ils surent grouper, à une époque où la spécialisation la plus étroite était la règle d'or, les représentants de disciplines longtemps jalouses, des historiens (et des historiens de toute spécialité), et historiens d'histoire générale,

de la littérature, de l'art, du droit, des géographes, des sociologues, des économistes, des linguistes. Les frontières artificielles tombaient... On ne saurait exagérer l'influence des *Annales* parmi les jeunes historiens, moins peut-être par leurs articles originaux (qui eussent trouvé facilement l'hospitalité d'autres revues spécialisées), que par leurs notes bibliographiques, leurs enquêtes, leurs brèves réflexions. Une véritable révolution dans les conceptions classiques de l'histoire, dans l'idée que les historiens se font de l'histoire, est sortie des *Annales*, et a renouvelé les sujets et les méthodes traditionnelles : sans doute le signe le plus remarquable de ce changement est-il l'essai de géographie humaine historique de la Méditerranée au XVIe siècle, qui a été signalée en son temps aux lecteurs de *la Table Ronde*, et qui caractérise cet esprit nouveau. M. Braudel, l'auteur de cette thèse, est maintenant l'un des inspirateurs des *Annales*.

Mais l'écho de cette renaissance a-t-il atteint le grand public? Cela n'est pas sûr. La plupart des éditeurs restent dans les routines de l'histoire anecdotique, politique, biographique, nationale, et les critiques, dans les revues, ou journaux littéraires, persistent à ignorer ce riche renouveau. D'où l'utilité de cette anthologie qui permet de suivre d'une seule traite un effort d'un quart de siècle, pour rétablir le contact perdu entre l'histoire et le souci moderne. Leurs textes qui ont été ici recueillis sont des exemples de ces riches comptes rendus où les passionnés d'histoire trouvaient, à chaque livraison des *Annales*, une lumière sur leur propre vocation. Ainsi le lecteur sera-t-il initié d'un seul coup, à une pensée qui dut, pour s'imposer, lutter pendant plusieurs décades, contre la paresse d'esprit, la routine, l'indifférence, le manque de curiosité. Il faut d'ailleurs se rappeler que ces textes n'ont pas été écrits pour être lus bout à bout : leur ton pressant et personnel se légitime mieux dans un périodique que dans un livre continu, où il risque de lasser le lecteur mal informé, ou simplement oublieux, car des portes qui paraissent aujourd'hui ouvertes, étient bien fermées à l'heure où ces lignes paraissaient toutes fraîches. Toujours est-il qu'avec le livre posthume de Marc Bloch : *Apologie pour l'histoire*, ce recueil est indispensable à qui veut comprendre l'évolution récente des études historiques, les acteurs de cette renaissance, dans l'atmosphère intellectuelle de la France, de 1920 à nos jours (1).

(Éd. Armand Colin). PHILIPPE ARIÈS.

(1) Dans cette courte note, il ne peut être question de traiter des idées de M. Febvre dans leur ensemble : elles font l'objet d'un chapitre de mon livre : *Le Temps de l'Histoire*, à paraître en janvier prochain aux Éditions du Rocher.

LE THÉATRE

RETOUR AU MÉLODRAME?

Thierry Maulnier s'est exprimé avec beaucoup de clarté sur sa pièce, *La Maison de la Nuit*, jouée au théâtre Hébertot : « Cette pièce ne veut rien prouver et je ne crois pas que l'auteur dramatique soit jamais en mesure de prouver quoi que ce soit. Elle n'est pas politique, elle ne demande à la politique qu'une situation où entrent en jeu, face aux dieux cruels, comme à toutes les autres époques de l'histoire humaine, la volonté et la passion, la tendresse et l'espoir, la peur et la pitié ». Mais lorsque ces « dieux cruels » désignent le communisme et la police des démocraties de l'Ouest, on fait de la politique. La « situation » dont parle Th. Maulnier est antérieure à celle qu'il veut créer, et elle est politique dans la mesure où l'auteur, presque malgré lui, se place d'un certain côté de la barricade. Bien entendu, il ne s'agit pas de faire de Thierry Maulnier un partisan de Mac Carthy. Son anticommunisme est utilisé à des fins théâtrales, comme on utilise ailleurs la « honte » de l'adultère — et sa pièce n'est d'ailleurs pas *sur* le communisme. Mais quoiqu'on puisse rappeler la base réelle des faits mis en cause, il est certain que Thierry Maulnier travaille avec des matériaux déjà élaborés par les mythes littéraires de notre temps. Ce n'est pas à la « vie » — même vécue par certains êtres de façon exceptionnelle — que Thierry Maulnier se réfère, mais à des situations et des personnages déjà élaborés par toute une littérature, de Kravchenko à Sartre, de Kœstler à Camus. L'éventail est assez grand pour que nous entrions de plain-pied dans l'aventure que Th. Maulnier nous propose. Lui-même n'est pas dupe de ses personnages : il ne s'est pas privé de nous montrer que le ministre Werner est attendu « officiellement » de l'autre côté du rideau de fer, et nous ne savons pas si Klossowsky, le passeur, n'appartient pas à une de ces sociétés privées américaines qui organisent, comme par jeu, le passage des réfugiés de l'Est.

Ce n'est pas une des moindres tragédies de notre époque que cette rationalisation de la souffrance humaine, que son utilisation à des fins de propagande. Thierry Maulnier a négligé cet aspect du problème. Il a voulu au contraire que dans ce *no man's land* interzone nous assistions au drame d'individus qui, même lorsqu'ils sont communistes, peuvent retourner à l'état premier de notre vieille civilisation, sans renoncer pour autant au combat des idées. Aussi Thierry Maulnier accumule-t-il sur leur tête et dans leur cœur une multitude de problèmes et de sentiments qui contredisent, par leur quantité, le temps réel qui s'écoule pendant

la durée de sa pièce. Il y a une contradiction entre cette pendule bien visible au spectateur qui marque vingt minutes, lorsque les personnages parlent de vingt minutes, et l'assemblage exceptionnel de ces cas exceptionnels : le ministre socialiste, sa femme et sa maîtresse, le communiste d'ancien style et le nouveau, la petite fille innocente et le passeur, la vieille comtesse du répertoire et le prêtre qui ira évangéliser les pays de l'Est.

On sent que Thierry Maulnier a voulu écrire la pièce que le public attend, et s'il n'y a pas tout à fait réussi, c'est que, chez lui, la sûreté de l'imagination et du langage l'a empêché de tomber dans les simplifications chères à un certain théâtre. N'oublions pas également que *La Maison dans la Nuit* sert le théâtre dans la mesure où, reprenant d'anciennes formules auxquelles on est toujours plus ou moins attaché, il s'agit de donner des rôles à des acteurs. Michel Vitold, Marcelle Tassencourt, Pierre Vaneck (beaucoup mieux utilisé que dans *Sud*), Roger Hénin, Robert Bazil et Annie Noël, pour ne citer que les principaux, paraissent si bien faits pour leur personnage qu'ils contribuent à créer cette illusion de réalité qui, si paradoxal que cela puisse être, est le propre du mélodrame. L'émotion du public, ses réflexions prouvaient assez, le soir de la représentation à laquelle j'ai assisté, que Thierry Maulnier, ses metteurs en scène (Marcelle Tassencourt et Michel Vitold), son décorateur (Wakhévitch) avaient gagné la partie.

★

Si c'est toujours arbitrairement que l'on réunit plusieurs pièces sous un même titre, je continuerai cependant à parler de mélodrame à propos de la pièce de Giraudoux. A l'exception de *Tessa*, qui n'était qu'une adaptation, Giraudoux ne nous avait pas habitués à ces artifices venus d'un autre théâtre que le sien. Mais ce n'est pas pour rien que l'action de *Pour Lucrèce* se situe sous le Second Empire. Je ne serais pas le premier à remarquer qu'il y a dans cette *Lucrèce* un parfum de camélias qui, on ne sait comment, démode la pièce et jusqu'au style de Giraudoux. Serait-il déjà si loin de nous?

C'est bien lui pourtant que l'on retrouve : paradoxes, antiphrases, idées générales pour signifier le particulier, toute une rhétorique connue qui à la fois irrite et ravit, selon que l'on a aimé ou non Giraudoux du temps de sa vie. Dans le premier cas — qui est le mien — on reste sentimentalement attaché à un langage qui a ébloui et éblouit encore, mais alors, comme une réminiscence. Ce langage n'était pas seulement une vaine rhétorique. Si l'art de Giraudoux est un art du discours, s'il ne persuade qu'avec des moyens littéraires, il est aussi vrai que ce langage est celui de la pudeur, qu'il dissimule l'émotion la plus vraie sous la jonglerie des mots et la vérité nue sous le vêtement des images : c'est ce que l'on nomme, pour le meilleur et pour le pire, la préciosité.

Cette extraordinaire habileté, ce sens royal du style demeurent veufs. D'où ce parfum de passé qui, dans *Pour Lucrèce*, ne tiendrait

plus au style Napoléon III, mais au fait que la dernière guerre, époque à laquelle est mort Giraudoux, a marqué la fin de quelque chose. Peut-être est-ce que Louis Jouvet, Christian Bérard et Pierre Renoir avaient eux aussi compris — en mourant.

C'est donc un hommage au passé, mais non des moins émus, que nous offre Jean-Louis Barrault dans une mise en scène qui ferait penser à la Comédie-Française, si elle était ce que nous voudrions qu'elle fût. Nous ne saurions cependant passer sous silence les incompréhensibles décors que Cassandre a composés pour les deuxième et troisième actes, tout en velours sombre, rouge pour l'un, vert foncé pour l'autre, alors que la décoration si particulière des hôtels aixois — les gypseries — s'imposait, à défaut du style Napoléon III, peut-être trop en faveur. En voulant éviter à tout prix de faire du Christian Bérard, Cassandre a même renoncé à son propre style, justement inspiré du classicisme d'Aix.

Son premier décor — le café-glacier sur le cours Mirabeau — bien que trop chargé, est le meilleur — comme est meilleur ce premier acte, qui s'élève sous nos yeux comme une montgolfière. Partie de clichés giralduciens : le café, le silence et l'amour de l'amour, l'inspiration ou, si l'on veut, le drame, prend son vol. Je dois dire au passage, puisque la « cristallisation » du drame se fait autour d'une de ses tirades, combien Jean Desailly m'a paru excellent dans son rôle d'Armand, le pur mari de l'impudique Paola, rôle joué avec une exceptionnelle rigueur par Edwige Feuillère qui se déploie comme la Castiglione. Mais Madeleine Renaud se replie trop. Je ne crois pas que Giraudoux ait voulu faire paraître triste cette image, ce visage de la pureté.

Lucile, comme son antique sœur Lucrèce, a pour nous l'apparence des belles images « renaissantes ». Elle s'oppose, comme dans le tableau de Cranach cher à Michel Leiris et comme dans l'œuvre même de Giraudoux, à Judith. Lucrèce doit être éclatante dans sa pureté, comme dans son viol. Ne revendique-t-elle pas, à la fin de l'œuvre de Giraudoux, ce viol qui n'a pas été commis, comme une gloire nécessaire, qui secrètement la venge de son mari Procureur, de sa trop longue chasteté?

Ce viol imaginaire est une belle idée de Giraudoux. Elle est de même essence que celle qui oblige Edmée à fuir, dans *Choix des Élues*, qui conduit Maléna, de *Combat avec l'Ange*, à rechercher le malheur. Toujours, Giraudoux est du côté de la solitude des femmes. Cent répliques nous jettent à la face — avec une insistance qui devient monotone au second acte — la bêtise des hommes, leur naïveté (« les hommes comprennent toujours demain », dit à peu près Paola). Seraient-ils même incapables de violence? Le séducteur, Marcellus, n'est là que pour la parade et il est dommage que Jean Servais n'ait pas su montrer dans ce rôle la fatuité un peu naïve que Giraudoux a voulu y mettre (Jouvet aurait sans doute joué ce rôle). Devant leur mari ou leurs amants, les femmes n'ont qu'elles-mêmes à aimer. Paola, maîtresse innombrable, est aussi seule que Lucile qui n'a même pas le destin de Lucrèce.

Il fallait nous montrer tout cela. Giraudoux s'est contenté de l'épure. Sa pièce est-elle restée inachevée? Les explications de Barrault (dans *les Cahiers de la Compagnie*) demeurent incomplètes. Le fait qu'il ait étudié de près le manuscrit — ou plusieurs — n'indique pas que Giraudoux ait achevé sa pièce, même s'il a écrit « le rideau tombe » à la fin de chaque acte. Il y aurait sans doute travaillé au cours des répétitions. Il aurait « éclairé » ce second acte sans progression. Mais hors ces défauts d'écriture, que, seule, une lecture de *Pour Lucrèce* nous permettrait vraiment d'apprécier, il reste que Giraudoux a préféré faire de la conversation, là où nous aurions voulu *voir* du théâtre. Que ne nous a-t-il montré, par exemple, le réveil de Lucile dans la maison de l'entremetteuse Barbette. La pièce ne serait pas restée alors à mi-chemin de la tragédie racinienne (Paola, cette Hermione ; Lucile, cette Aricie) et du mélodrame bourgeois. La vérité du théâtre est dans l'irréalité du langage et l'exagération des faits. Cette intensité que nous attendions du combat que Lucile soutient contre l'impureté, nous la trouvons enfin dans les scènes finales, lorsqu'elle revendique contre son mari la gloire du viol, lorsque, surtout, « l'entremetteuse » demeure seule avec son cadavre et dit, tout en volant ses bijoux : « La pureté n'est pas de ce monde, mais tous les dix ans, il y a sa lueur, son éclair. » Par la voix de l'admirable Yvonne de Bray, ensevelie dans ses voiles noirs, pareille à je ne sais quelle ressuscitée, c'était enfin la voix de Giraudoux qui nous parvenait. Mais le rideau tombait déjà sur cette voix lointaine que nous avions eu constamment peur de ne pas reconnaître.

★

Je ne pourrai terminer cet article sans dire que j'ai été déçu par la pièce d'O'Neel : *Le Désir sous les ormes* qui est le type même du mélodrame américain, tout en fausse violence et en explosions lyriques sans signification. Est-ce la faute de la traduction qui « gallicise » ces fermiers américains, au point de ne pouvoir leur faire prononcer une phrase sans qu'il y ait le mot de Cambronne? François Perrot et Françoise Christophe, excellents acteurs, m'ont paru bien artificiels dans cette pièce sans artifices, ou plutôt sans art.

Je me suis consolé du réalisme des décors de Wakhéwitch, avec *L'École des Bouffons* de Ghelderode qui m'a fait penser aux théâtres forains que j'ai pu encore voir dans mon enfance. Mais là, les masques « moulés sur des cadavres par le roi Philippe II » pour son bouffon préféré ressemblaient à de vrais visages de cadavres en décomposition. Cette horreur naïve, la silhouette inoubliable de Marcel Lupovici, metteur en scène, sorte de vieil Hamlet, qui pourrait bien ressembler aussi à Ghelderode lui-même, nous ramenaient à un théâtre assez pur pour qu'on en garde le souvenir.

A l'opposé de cette hyper-esthétisme, *Richard II*, encore une fois. La densité, la rigueur, la précise démesure de Shakespeare. J'ai vu qu'on avait bien mal compris l'interprétation de Jean Vilar

qui a, sur des représentations antérieures, perfectionné sa mise en scène — un peu lente toutefois — et son étonnante science des éclairages. Vilar acteur a les mêmes défauts que Jouvet, que les Pitoëff, que Dullin. C'est à eux qu'il faut se reférer pour le juger et non à quelque « diseur » de la Comédie-Française. Qu'on relise *Richard II*. Qu'on se rappelle qu'il est homosexuel, criminel, voleur du bien de ses sujets, avant d'être le « roi de ses douleurs », l'Hamlet couronné qui se fait apporter un miroir lorsqu'il est jugé, qui se crée et se défait dans l'inquiétude d'être homme et roi. La majesté du sacré, la grandeur de la mort toute proche ne cessent de passer sur le beau visage de Vilar qui n'est acteur que parce que, dans Shakespeare, l'homme est souvent comparé à un acteur.

GUY DUMUR.

LE CINÉMA

LUCRÈCE BORGIA, *GENEVIÈVE*, JULES CÉSAR

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt l'article de M. Georges Charensol sur *Lucrèce Borgia*. Il a raison, bien sûr. En outre, il faut le féliciter de ne se servir, pour critiquer ce film, que de termes courtois et d'arguments raisonnables. Au fond, il voudrait que les auteurs se souviennent qu'ils peuvent mieux faire, il voudrait que Christian-Jaque n'oublie pas qu'il a signé *les Disparus de Saint-Asil*, *Boule de suif*, *Fanfan la Tulipe*, que Jacques Sigurd n'oublie pas qu'il est un auteur d'avant-garde, que Cecil Saint-Laurent n'oublie pas qu'il s'appelle aussi Alberic Varennes. M. Georges Charensol a raison : il est ambitieux pour ceux qu'il aime, et on le sent *malheureux* d'être déçu, quand on sent tant d'autres de ses confrères malheureux d'être obligés d'applaudir (on a vu le cas récemment pour l'*Alouette*). J'espère qu'il ne m'en voudra pas (et ce n'est pas pour rien que je choisis de correspondre avec lui plutôt qu'avec tel autre) de lui dire que je me réjouis du succès triomphal de *Lucrèce Borgia*. Naturellement, M. Charensol affirme que l'on peut plaire sans bassesse. Exemple : les *Belles de Nuit*, *Fanfan la Tulipe*, *Limelight*. Mais puisque le public ne voit pas, lui, fondamentalement de différence entre l'un ou l'autre de ces films et *Lucrèce Borgia*, je ne vois pas pourquoi on se gênerait pour lui offrir quelques *Lucrèce Borgia*. Il est content comme ça, c'est parfait. MM. Christian-Jaque, Cecil Saint-Laurent, Jacques Sigurd lui fournissent ce qu'il demande. Pourquoi voudrait-on qu'ils fissent mieux ou plus? Pour eux-mêmes? pour l'honneur? pour Dieu? Allons, il y a longtemps que ces balivernes n'ont plus cours. C'est déjà très bien, c'est déjà très anormal que de temps en temps se glisse, parmi ces œuvres que le public dévore, un film

qui ne paraisse pas avoir été conçu pour le seul plaisir de ces innombrables petits souverains endimanchés. Qu'est-ce qui donne droit au public de recevoir un beau jour *Limelight* par hasard? Il paye le même prix à l'entrée.

En outre, je demanderai à M. Charensol de se réjouir avec moi que la presse qui est si puissante voit parfois sa puissance mise en échec. Tel critique peut régler d'un trait de plume le sort d'une pièce. Il suffit d'un beau matin pour que le travail et l'espérance de plusieurs semaines soient réduits à rien. Un oracle a parlé. Hé bien ! contre *Lucrèce Borgia*, les oracles ne peuvent rien, ne pourront rien. C'est une assez bonne nouvelle. La couleur, le luxe, une figuration abondante, les déshabillés de Martine Carol, des affiches plus belles et plus audacieuses que celles des Folies-Bergère, sont plus forts que les stylos, et c'est pourquoi je range si lâchement le mien du côté de la victoire. Je ne vois aucune raison d'essayer de dissuader le public d'aller tressaillir au spectacle de beaux seins, d'orgies bien ordinaires, de cavalcades bien réglées, puisque je suis bien convaincu que je n'y parviendrai pas. Nous pouvons nous résigner à cela comme à bien d'autres choses. Nous pouvons très bien nous résigner à ce que le cinéma, ce ne soit plus rien d'autre que le cirque du Bas-Empire : des lions, des femmes, des cris.

Geneviève d'Henry Cornélius, quoiqu'en technicolor, voudrait faire exception à ce plan. C'est un film charmant, de la veine de *Passeport pour Pimlico* et de *Whisky à Gogo*. Il raconte les aventures et mésaventures de deux voitures de course, au début du siècle, entre Londres et Brighton, et accessoirement, des propriétaires de ces voitures. C'est un film de l'époque du muet, égaré dans l'époque de la couleur. Les amateurs s'attendriront, verseront une larme sur René Clair (qui avait prévu tous les avatars qui adviennent au cinéma) et une autre sur Harold Loyd, et le public rira aussi parce que les gags sont nombreux, et qu'il faudrait être aveugle pour ne pas les voir. Le film est écrit à gros trait, et c'est ce qui le sauve. S'il plaît en Angleterre, je ne suis pas sûr pourtant qu'il fasse en France une carrière suffisante pour amortir les frais de sa production, si elle avait été française. Et on aura beau dire, le seul problème pour le cinéma est maintenant de produire des films qui ne laissent pas de dettes. Pour le cinéma comme pour l'État, le problème est de boucler le budget, et aussi longtemps que l'État assassinera le cinéma, celui-ci sera démagogiquement obligé de faire appel à la quasi-unanimité des lecteurs. *Geneviève*, amorti sans doute en Angleterre, vient chercher et obtiendra son bénéfice en France. Né en France, il n'y aurait pas fait ses frais. *Geneviève* ne contredit pas la claire et dure leçon de *Lucrèce Borgia*.

Shakespeare survient sur ces entrefaites. C'est sans doute le plus grand scénariste et le plus grand metteur en scène des temps modernes. Après *Hamlet*, anglais, voici *Jules César*, américain. C'est un film fidèle et respectueux, qui ne risque pas de choquer ou d'étonner comme le *Macbeth* et l'*Othello* d'Orsan Welles. C'est Shakespeare, tout seul, tout nu, dans toute sa force. Personnelle-

ment, je ne verrais aucun inconvénient et je ne verrais que des avantages à ce que Shakespeare soit partout, sur tous nos écrans et toutes nos scènes, à ce que les quatre films que j'ai nommés soient joués en même temps sur les Champs-Élysées, à ce que les Bouffes-Parisiens affichent *la Nuit des Rois*, La Michodière *Roméo et Juliette*, La Madeleine *Henri IV*, l'Atelier *Henri V*, au lieu de laisser au seul Théâtre national populaire le soin et l'honneur de représenter, non sans quelques erreurs mais avec un immense mérite, *Richard II*. Les producteurs qui cherchent des sujets, les directeurs qui cherchent des pièces pourraient se partager les dépouilles du lion. On pourrait jeter aux chiens, sans trop de regrets, Claudel et Giraudoux. Qu'apportent-ils qu'il n'ait pas dit? La critique est obligée de saluer, geste qui lui convient, et le grand public, après tout, n'est pas obligé de voir la différence entre ce *Jules César* et *Quo vadis* ou *Lucrèce Borgia*. Quant à la société des auteurs, elle perçoit, je crois, la moitié des droits des auteurs dans le domaine, le reste allant au traducteur : elle ne se plaindrait pas de la formule. Pourtant, quelque chose me dit que *Jules César* ne connaîtra pas la fortune de *Lucrèce Borgia*. Il aurait fallu changer le titre, un peu scolaire, et demander à l'auteur de prendre un pseudonyme.

Un cinéma de la Rive gauche a repris *Green Pastures*. C'est un très beau film, un peu long, un peu enfantin, tendre, mélancolique et aussi loin de notre temps que les fresques de Pompéï. On ne trouverait plus de producteur pour tourner *Green Pastures*. Les choses ont bien changé.

MICHEL BRASPART.

LES BEAUX-ARTS

SIGNOVERT ET ZAO-WOU-KI

Les expositions foisonnent, ces temps-ci, et même les salons, salon des Tuileries, salon d'Automne, salon des Surindépendants, salon d'Art Sacré, que sais-je encore? Ce n'est pourtant pas dans les vastes salles de ces caravansérails artistiques que je voudrais guider, aujourd'hui, le pas de mes lecteurs, non plus que dans les boutiques des marchands de tableaux achalandés de la rive droite. Je préfère, pour cette fois, que nous nous arrêtions ensemble devant les cimaises de la librairie de la Hune et qu'ensemble nous nous ouvrions les cartons à gravure de la galerie Jeanne Bucher, pour savourer, ici, l'art de Signovert, là, celui de Zao-Wou-Ki.

Oserai-je avouer que la plupart du temps la gravure française d'aujourd'hui ne m'inspire guère d'enthousiasme? Habile, trop habile, elle restreint trop souvent son ambition et son domaine à la possession parfaite d'un métier, aux faciles prouesses d'une technique reçue. Point de génie ; du savoir-faire. Ni invention, ni création ; de la routine et une cuisine. Adroite et banale, capable de

satisfaire ses *aficionados* qui ne demandent aux graveurs que ce que les fidèles de l'Opéra-Comique attendent du ténor et de la prima donna, interprétes de l'ouvrage vieillot qu'ils écoutent pour la millième fois, notre gravure s'enlise à l'ordinaire dans l'ornière de la tradition et la boue de la virtuosité. Faute d'oser rien dire en dehors des formes reçues (et peut-être même, faute d'avoir rien à dire) elle radote, elle rabâche comme les stylistes des Académies qui revêtent de fausses élégances des vérités premières, les vérités premières d'il y a cent cinquante ans, devenues, de ce fait, les premières erreurs d'aujourd'hui.

Quelle chance de trouver alors un garçon qui bouscule ces conventions, élabore un nouveau langage, ou adapte, du moins, à l'art de la gravure, la langue neuve des peintres d'aujourd'hui, ose, invente, crée, en un mot, fait pour son compte et celui de sa génération ce que firent un Villon, un Marcoussis, pour la génération cubiste. Signovert est, avec Adam, Courtin, Friedlander, Vieillard et quelques rares autres, un des seuls graveurs uniquement graveurs, si je puis dire, (le cas des peintres-graveurs est un peu différent) qui puisse à bon droit, dans la prudence universelle (pour ne pas dire la pusillanimité et la lâcheté générales) lancer le cri fameux :

Je suis ce téméraire, ou plutôt ce vaillant...

J'entends bien que la technique est chez lui impeccable. Aquafortiste, son art n'a point de secrets pour lui, et Braque, ainsi que Chastel, furent bien inspirés lorsqu'ils s'adressèrent à lui pour apprendre de lui le métier de l'eau-forte. Il joue avec maîtrise de la morsure du cuivre par l'acide, du relief inégal qu'en reçoit la plaque et, partant, le papier, de tout ce qui fait qu'une gravure participe presque aux effets du bas-relief : effets qu'il renforce, quant à lui, par ceux d'une manière de polychromie. La plupart de ses eaux-fortes sont des eaux-fortes en couleur. Mais, à mon compte, l'important n'est pas dans cette possession sans défaillance de sa technique ; c'est qu'au lieu de se complaire à ces jeux trop séduisants, à ces jeux appauvrissants, il sache utiliser ces ressources, ces richesses, pour formuler des propos nouveaux selon un vocabulaire, une grammaire, une syntaxe créés — les propos qu'il lui appartient de dire dans la langue qui convient à leur expression. Ainsi, établit-il dans son illustration du *Lézard* de Francis Ponge, un univers parallèle, analogue, à celui du texte ; ainsi, surtout, dans ses planches, suscite-t-il un monde, un petit monde restreint, sans doute, mais un monde original, de formes, de signes, d'allusions qui ne pouvait se réaliser qu'en gravure, en eau-forte, et dans l'eau-forte de Signovert.

Sans doute y aurait-il lieu de faire certaines réserves. Son art, me semble-t-il, vaut plus par sa qualité que par son ampleur, et le souffle n'en égale pas le raffinement. Ces critiques, ces regrets plutôt, je préfère aujourd'hui les taire. Le courage et l'invention ne sont pas choses si répandues dans la gravure contemporaine, pour qu'elles ne tiennent lieu d'autres dons, et le charme est-il, en art, si ordinaire pour qu'il ne fasse passer sur tel ou tel défaut ?

C'est le charme aussi, le raffinement, la qualité, qui définissent l'art de Zao-Wou-Ki, dont l'aquarelle, peut-être plus encore que la peinture à l'huile, est l'expression la plus exquise, la plus juste, la plus caractéristique. Étonnante aventure que celle de ce Chinois venu à Paris, il y a sept ans avec une bourse de notre ministère des Affaires étrangères, repéré aussitôt par quelques amateurs (je me vante — pardonnez-moi, on a sa petite gloriole, on est homme — d'avoir écrit la préface de sa première exposition parisienne), découvert ensuite par Henri Michau qui le lança dans les milieux de l'avant-garde, et en passe aujourd'hui de conquérir la grande (et la plus légitime) notoriété sur la scène internationale !

Rien de plus juste que ce succès : Zao-Wou-Ki est un des peintres les plus exquis de notre temps, et les plus originaux. Il a su, en effet, accorder la tradition chinoise la plus authentique, celle d'avant les chinoiseries, celle du grand art chinois antérieur au xeme siècle, avec les recherches de la peinture occidentale moderne — qui n'en sont pas bien éloignées. La conciliation s'en fait, ainsi, sans peine, tout naturellement : déjà un Paul Klee l'avait pressentie (après notre grand Odilon Redon, précurseur en cela, comme en tant d'autres choses) et l'Extrême-Orient le plus antique se rencontre avec ce que l'Occident moderne a de plus vivant, de plus jeune, de plus frais, pour féconder l'art de Zao-Wou-Ki et lui donner sa personnalité unique et sa rare qualité.

Qualité faite d'abord d'une étonnante maîtrise technique : de ses ancêtres Zao-Wou-Ki a reçu cette agilité manuelle inégalable, cette dextérité dans l'écriture et le coup de pinceau. Son graphisme précis, aigu, possède cependant une légèreté aérienne, je ne sais quel air de ne pas y toucher qu'il doit à sa décision sans hésitations, et sans repentirs — ou qui n'en a, par coquetterie, que juste ce qu'il faut pour ne pas s'affirmer avec lourdeur ni pédantisme. Son exécution ajoute, de même, la délicatesse à l'autorité : s'il semble caresser aussi doucement la toile, peindre, comme l'autre écrivait, avec une plume d'ange, et faire, pour ainsi dire, passer dans sa matière de l'air et de la lumière, c'est à la faveur de sa maîtrise d'exécutant, qui a derrière lui une longue tradition de praticiens prodigieusement habiles.

Mais cette virtuosité (que parfume une odeur exotique d'Extrême-Orient et qui en prend je ne sais quel charme étrange) est mis au service (et même asservie) à l'expression d'une sensibilité artistique raffinée et d'une poésie envoûtante. Ce graphisme subtil et sûr, cette matière moirée, s'harmonisent avec le chromatisme dont la préciosité égale la variété : mille nuances exquises se fondent dans une unité profonde et limpide, qui fait penser à l'eau glauque d'un étang, à un ciel de crépuscule, à un miroir, à une laque... Tantôt nocturnes, à base de bleus, de noirs, de terres, tantôt matinales, par leur gris-pigeon, leurs jaunes safran, leurs blancs ivoire, les toiles de Zao-Wou-Ki — de même que ses aquarelles — présentent une sorte de frémissement, d'irisation qui leur confèrent leur charme singulier.

Charme de la couleur en accord avec celui de la forme. Légers, comme dépourvus de volume et d'épaisseur, aériens (mais bien

définis, à la différence des figures des impressionnistes) les personnages de Zao-Wou-Ki, ses animaux, ses plantes, ses objets vivent de la même vie fantastique et radieuse que ses ciels, ses eaux, ses paysages — de la même vie picturale et décorative, qui les enferme dans les deux dimensions de la toile ou du papier, les incorpore au fond avec qui ils se fondent, les fait participer à la même unité de la surface et du décor.

Un décor qui n'exclut pas la résonance poétique. Peu d'univers picturaux contemporains trouvent des échos plus prolongés que le sien dans nos intelligences, nos sensibilités, nos imaginations. Monde de rêve, qu'alimente le contact avec la réalité — Paris, les Alpes de Haute-Savoie, Venise, Ischia, l'Espagne — le monde de Zao-Wou-Ki nous présente l'image de nos songes, mais avec quelle distinction, quel raffinement, quelle magie ! Le paradis courtois d'un univers charmant (on pense, *mutatis mutandis*, aux Frères Limbourg, à Pisanello) est offert à nos yeux, à nos mains, à nos pieds, s'ouvre, s'offre à nous, nous invite au voyage — au voyage en Chine, peut-être, mais plus encore vers d'autres cieux, dans d'autres planètes. Et là, par la grâce de Zao-Wou-Ki, tout n'est que grâce (sa préciosité même et sa pointe de maniérisme ne la rendent que plus convaincante), grâce que l'on ne discute pas et à laquelle on s'abandonne, avec bonheur, avec satisfaction, délicieusement, comme un enfant.

BERNARD DORIVAL.

LA MUSIQUE

L'HOMMAGE DE LA « SOCIÉTÉ DES CONCERTS » AU « GROUPE DES SIX »

On se plaint assez souvent, hélas ! de la routine, de la pauvreté, du manque d'imagination et d'audace des programmes des associations symphoniques, pour se payer aujourd'hui le luxe de saluer bien largement la Société des Concerts du Conservatoire qui, ces dernières semaines, vient de nous offrir quelques auditions marquées au signe de la rareté. Aux concerts dominicaux, on a eu successivement la seconde exécution en France de l'admirable *concerto pour alto et orchestre* de Bela Bartok par le prodigieux altiste anglais William Primrose ; puis l'audition de deux œuvres très injustement négligées, le *Stabat Mater* de Rossini et le *Te Deum* de Verdi, œuvres qui peuvent, sans doute, paraître déroutantes aux gens d'habitudes et de conventions, mais qui sont d'une richesse musicale et humaine bien singulière (le *Stabat* de Rossini a été, de plus, l'occasion d'admirer sans réserve deux artistes actuellement en plein épanouissement, la mezzo Eugenia Zareska et la basse André Vessières) ; enfin le *Manfred* de Schumann dirigé par

Georges Tzipine que l'on félicite d'avoir pris cette initiative de rappeler au public l'existence d'un chef-d'œuvre que l'on ne joue jamais. Mais le meilleur de cet effort entrepris par la Société des Concerts pour sortir des sentiers battus nous a été offert par la soirée qu'elle a consacrée aux musiciens du *Groupe des Six*, avec Jean Cocteau qui fut jadis l'évangéliste de ce groupe.

A l'entr'acte, en un des raccourcis dont le poète a le secret, Jean Cocteau résumait la situation, remettait les choses au point, faisait le lien entre ces anciens enfants terribles qui ont aujourd'hui les tempes grisonnantes et la réputation internationale, et qui ont noms : Darius Milhaud, Arthur Honegger, Georges Auric, Francis Poulenc, Germaine Tailleferre, et Louis Durey.

« Il me semble que le privilège du groupe nommé *Groupe des Six* fut de ne pas être un groupe esthétique, commença par déclarer Cocteau, mais un groupe amical. Aucune ombre n'a jamais troublé notre entente. Cela vient de ce que cette entente relevait davantage des sentiments que des opinions. S'il existait une certaine tendance générale, ce pouvait être celle d'un sauvetage de la ligne mélodique, un peu noyée dans les chefs-d'œuvre de l'harmonie. Chacun travaillait à sa guise, et nul ne devait obéir à des ukases. Six artistes s'aimaient entre eux, et il s'en trouve un septième en ma personne. Voilà toute la doctrine de ce groupe. Après bien des années (il prend sa source en 1916) il se présente intact, malgré le cortège de morts qui l'escorte. »

Et en effet, ce qui a été sympathique dans ce concert, c'est qu'il a été le concert de l'amitié. Il y avait une électricité amicale dans cette salle des Champs-Élysées qui connut la bataille du *Sacre* auquel chacun des « Six » doit plus ou moins quelque chose. L'amitié était dans le programme sans doute, mais aussi dans la salle, en dépit de la présence de quelques réfractaires qui s'obstinent assez sottement à ne pas vouloir rendre aux « Six » ce qui est aux « Six ». Mais cela n'a pas d'importance...

Cela dit, comment se sont présentés musicalement nos anciens enfants terribles?

Je crois qu'une critique est immédiatement possible. Elle concerne la composition du programme. L'erreur vient de ce que celui-ci a été conçu individuellement, chacun des compositeurs ayant choisi l'œuvre de lui qu'il souhaitait voir exécutée à ce concert-souvenir sans trop tenir compte des voisinages qui lui seraient imposés par le choix des camarades. Cela donnait d'une part un programme un peu longuet, et ensuite parfois monotone ou du moins manquant des proportions, des contrastes et des reliefs nécessaires, notamment en sa seconde partie. Par ailleurs, on peut aussi reprocher à certains des « Six » de n'avoir pas toujours choisi leurs œuvres les meilleures ou les plus caractéristiques.

La première partie de la soirée était consacrée à Germaine Tailleferre, Louis Durey, et Georges Auric. Ici, il faut reconnaître qu'il y avait contraste : deux œuvres vives, bien en relief, de caractère franchement opposé, encadrant une partition bien pâle, bien pauvre, bien inutile, bien ennuyeuse, *le Printemps au fond de la mer* de Louis Durey sur laquelle il ne me paraît pas charitable de

s'arrêter davantage. Pourquoi ne pas avoir choisi une de ces œuvres nouvelles de musique progressiste dont Louis Durey est un des apôtres les plus profondément convaincus, les plus désintéressés? Cela nous eût, pour une fois, donné l'occasion d'apprécier les vertus de l'école française du réalisme socialiste préconisé par le rapport Jdanov, école qui jusqu'à présent, il faut bien le dire, ne fait pas preuve d'une fécondité particulière, malgré la qualité incontestable des personnalités qui la composent.

Très *Groupe des Six*, l'impertinente et acide *Ouverture* de Germaine Tailleferre commençait le concert. L'ambiance, tout de suite, était bonne, celle du pied de nez de *l'Album des Six*. Jean Cocteau devait rendre hommage à la charmante exception que constitue Germaine Tailleferre dans l'histoire de la musique féminine. Non contente de ne pas être une autre Chaminade ou apparentée, elle s'apparente au contraire aux femmes qui, dans la peinture, ont accompagné le travail des hommes et qui « s'y expriment en marge et dans une brillante pénombre » telles Berthe Morisot, Marie Laurencin, Suzanne Valadon, Françoise Gilot. L'*Ouverture* de Germaine Tailleferre, de composition relativement récente, montre au surplus que voilà quelqu'un qui ne vieillit pas, ce qui doit être bien agréable pour une dame.

A l'opposé de cette *Ouverture* qui conservait la fraîcheur des années 20, Georges Auric nous proposait, en première audition au concert, la suite qu'il a tirée de son grand ballet de *Phèdre*. Auric vieillit bien. Autrefois « sa plume écorchait et trouait la page, dit Cocteau ; elle a maintenant trouvé son paraphe et son discours ». Nous sommes loin de la poésie rèche et vive des *Fâcheux*. Avec la suite de *Phèdre*, nous sommes en pleine violence, et une violence consistante, et qui ne se prend pas à la blague. Jadis, avec sa grande sonate pour piano, Georges Auric avait montré fugitivement de quoi il était aussi capable, ce qu'il y avait en ce personnage secret et pudique. *Phèdre* vient témoigner de ce que cette puissance n'était pas l'affectation d'un instant, et qu'elle constitue bien le fond de la nature de ce personnage qui consent enfin à nous livrer ses meilleurs secrets. On saluera également à cette occasion une orchestration sensationnelle qui non seulement s'égale aux plus grandes réussites du genre (on pense par moments à Richard Strauss), mais surtout qui est l'orchestration de son sujet, ce qui est en fin de compte assez rare. Un des meilleurs moments de la soirée, sans aucun doute.

La seconde partie du concert était consacrée à trois œuvres de caractère plutôt grave, d'où peut-être cette légère impression de monotonie, en dépit des très évidentes différences séparant les trois personnalités en présence : Francis Poulenc, Arthur Honegger, Darius Milhaud.

Poulenc avait choisi sa grande cantate *Sécheresses*. Et sans doute a-t-il eu raison, car c'est là une œuvre qui mérite d'être connue, une œuvre qui avait une belle revanche à prendre. Créées peu avant la guerre aux concerts Colonne sous la direction de M. Paul Paray (dont on sait quel mépris il affecte publiquement à l'égard de l'école française contemporaine), les *Sécheresses* de Poulenc

n'avaient pas alors bénéficié d'une exécution bien convaincante, au point que l'auteur lui-même en avait douté. Il vient de se remettre, ou plutôt de remettre brillamment en selle, cette œuvre qui constitue une magnifique partition de concert. Sa valeur est d'autant plus incontestable que se confirme la faiblesse du poème de M. Edward James avec son néo-surréalisme de confection. L'écriture vocale et instrumentale en est extrêmement intéressante, surtout s'agissant de l'œuvre d'un des compositeurs les plus remarquablement doués pour la musique chorale. A ce propos, on est amené, une fois de plus cette saison, à regretter la crise d'anémie qui sévit sur la chorale Élisabeth Brasseur laquelle était jusqu'à présent notre meilleur ensemble de ce genre. Mais, comme le disait Cocteau, Poulenc était et reste une source ; et cette source a formé un fleuve, un fleuve dont la fraîcheur d'eau courante ne laisse jamais oublier que cette eau arrive d'une profondeur. C'est ce que l'audition de cette belle cantate vient nous rappeler.

Se plaindra-t-on qu'Arthur Honegger n'ait choisi qu'une œuvre trop honeggerienne, avec sa grande fugue extraite de la suite d'*Amphion?* Du moins l'ouvrage — ouvrage de l'Honegger suisse — venait-il à propos illustrer la définition que Jean Cocteau donnait de l'auteur du *Roi David :* « Arthur, lui, son génie se sentait entraîné vers un lyrisme plus proche de l'artisanat des cathédrales ou des usines. Le machinisme alterne dans son œuvre avec la gargouille, le rétable, la flèche et le vitrail. »

Quant à Darius Milhaud, il s'agissait de sa *Deuxième symphonie*, œuvre grande et tendre du grand et tendre Darius. Ce n'était que la seconde audition en France de cette partition datée de 1944, dédiée à la mémoire de Nathalie Koussevitzky, et dont les différentes parties s'intitulent respectivement *Paisible*, *Mystérieux*, *Douloureux*, *Avec sérénité*, et *Allelouia*, ce qui indique suffisamment le caractère général et l'inspiration de cet ouvrage qui est du Milhaud le plus sincère, et le plus authentique, et le plus convaincant, et par conséquent, en ce cas particulier, le plus émouvant. C'est sur la libre et lumineuse fugue finale de cet *Allelouia* que se terminait, avec un optimisme serein et vigoureux, ce concert consacré aux « Six », ces anciens enfants terribles dont cette soirée aura, je pense, bien montré au public comment chacun d'eux vient s'insérer sans peine dans le cadre des meilleures traditions françaises, et avec quelle continuité.

Encore une fois, il convient de féliciter la Société des Concerts du Conservatoire et leur chef, Georges Tzipine, d'avoir pris, après d'autres cette initiative intéressante et courageuse. Et ce n'est pas, paraît-il, la dernière, puisque au cours d'une soirée de la même qualité, cet ensemble va nous offrir bientôt (le 18 décembre), sous la direction de Maurice Le Roux, la première audition en France du nouveau concerto pour piano et orchestre d'Olivier Messiaen intitulé *le Réveil des oiseaux*, ainsi que la *Musique pour cordes et percussion* de Bartok. Voici un exemple que l'on peut proposer à la méditation des autres associations symphoniques.

CLAUDE ROSTAND.

LA VIE COMME ELLE VIENT

LES BOUTIQUES FANTASQUES.

Paris n'a jamais autant d'esprit que quand il triche avec ses soucis d'avenir et ses préoccupations matérielles. On l'a vu pendant l'occupation quand les femmes réussissaient à se faire des robes sans tissu ; à porter des chapeaux qui n'étaient ni de paille ni de feutre, et des souliers dont le dessus et le dessous se refusaient même le pauvre luxe de ressembler à du cuir. Cela faisait tout de même de jolies rues animées encore qu'un peu sombres, parce que le faux semblant des toilettes y projetait on ne sait quoi d'intrépide et d'aventureux qui refusait la calamité de l'heure et l'indigence des moyens.

Il m'arrive de penser à ce temps évanoui, en voyant se multiplier les boutiques. Mais attention, il y a boutique et boutique. Celles qui sont affectées à un usage général, et celles qui sont nées d'une nécessité particulière que l'on peut qualifier de très parisienne, à savoir, permettre à une femme d'être très élégante en dépensant le moins d'argent possible. Et voilà pourquoi la grande couture a transformé ses rez-de-chaussée en magasins, en boutiques, en bazars, en miraculeuses petites cavernes d'Aladin, en grottes où chantent plus de sirènes que cet essoufflé d'Ulysse n'en entendit jamais. Il y a de tout dans les boutiques de la grande couture, aucune ne se spécialise sinon dans la constance de l'invention. Une dame dévêtue à l'entrée comme dans les étuves de Christian-Jaque en pourrait sortir équipée de pied en cap. C'est-à-dire depuis la pointe de ses souliers jusqu'à la gracieuse petite galette qu'on appelle cette saison, un chapeau. Et rien ne manquerait à sa toilette. Ni les bas, ni la lingerie, ni la gaine, ni les colliers, ni la fourrure, ni le sac, ni le mouchoir. Elle en sortirait même parfumée, car au premier pas dans ces lieux enchanteurs elle serait aussitôt vaporisée du parfum maison, de l'essence « griffe » pourrait-on dire.

Il y a beaucoup d'esprit dans tout cela, et l'économie n'y est possible qu'au prix d'une singulière dépense de goût et d'imagination. Ces charmantes boutiques qui sentent si bon, qui regorgent de colifichets, qui ont l'attrait du choix immédiat et de la possibilité d'errer de-ci de-là, de toucher à tout, d'essayer un bracelet, puis un béret avant de se décider finalement pour une ceinture de cuir, une paire d'escarpins, un châle, ces charmantes boutiques, dis-je, rapprochent de la rue avant de répandre dans la rue, le mystère des temples de la grande couture. S'arrêter un instant devant les modèles exposés — ils consistent le plus souvent en mystérieux panaches, en personnages d'osier, en flacons, en coupes

débordant de pierreries, en chemisettes et en vaporisateurs — c'est avancer le pied timide de la baigneuse, vers le saint des saints.

N'oublions pas non plus que les boutiques ne sont pas des parentes pauvres, loin de là. Elles ont leurs décorateurs, leurs directeurs, leurs « collections particulières », et on annonce tout ce qu'on y trouve dans le genre dernier cri. Or, le dernier cri à Paris est une sorte d'incessant murmure. Les boutiques sont des joujoux complets comme les malles de poupées autrefois. Les robes y sont essayées et même deux fois. Les parfums sont rares et la coupe si simple des manteaux, inimitable. On n'a jamais pu définir l'inimitable, et sans doute est-ce là le fin du fin de la tentation. Cœurs influençables, méfiez-vous des petites boutiques.

Fenêtres sur le large.

Après la tentation du « parisien » voyons un peu celle de l'exotisme. Nourrie dans le sérail des *Mille et Une Nuits*, de *Robinson Crusoé* et de *la Case de l'Oncle Tom;* bercée par les palmes du *Journal de Marguerite* et par celles du *Journal des Voyages;* pénétrée des *Natchez* et d'*Atala* comme la mousse des savanes par un déluge tropical ; imprégnée de Gustave Aymard et parfumée par *Indiana*, séduite par *le capitaine Corcoran*, troublée par *Atar Gull*, comment ne pas courir vers la rue Bonaparte où J. Loize ouvre les portes de sa galerie à l'*Exotisme*. Ne serait-ce que pour constater une fois de plus que le Français, qualifié de sédentaire ne le fut jamais en pensée, avant que l'aviation, la politique et la neurasthénie, le mènent par les chemins les plus rapides aux quatre coins du monde.

Mais au fond, qu'est-ce que l'exotisme? Bien moins ce qu'on raconte que ce que nous cherchons. Ce qu'on nous dit des terres lointaines ne fait jamais qu'assigner une limite à notre imagination. Le réel, n'importe qui peut nous l'apporter, mais la magie est en nous, involontaire, suscitée par la sonorité d'un nom, le parfum d'un collier de graines, un papillon (hélas sous verre), une gravure souvent pauvre, mal coloriée, ou d'un mauvais tirage. Les récits de voyage, le voyage lui-même, c'est la barrière dressée devant l'infini, c'est l'oiseau mis en cage, c'est l'horizon plat, barré à la limite visuelle tel que le concevaient les premiers navigateurs. C'est la prose par contraste avec la poésie.

Je sais bien, par exemple, tout ce qu'on a écrit sur l'Ile de Pâques. Mais il m'arrive, quand la vie quotidienne m'oppresse jusqu'à l'étouffement, de cingler vers l'Ile de Pâques, et mon navire, tantôt battant pavillon noir, et tantôt plongeant au fond de l'océan avec le capitaine Nemo, aborde par un soir de silence et de cristal, d'une surhumaine nostalgie, et tel que les concevait Edgar Poe.

Il aborde et je vois les statues colossales. Pendant un instant très bref, à peine le temps d'une fêlure de foudre, je sais ce que sont ces statues, ce qu'elles représentent, qui les éleva, en quel temps, et le message qu'elles transmettent. Je sais tout cela et je

marche vers elles sur une terre sans empreintes. Ce n'est point que j'aie vécu cette aventure (dont au retour le sens m'échappera) car je me garde du leurre facile des réincarnations, et je nourris la modeste certitude de n'avoir jamais été ni Cléopâtre, ni Louise de La Vallière, ni même à tout prendre, le Grand Ferré.

Ce n'est donc pas, dis-je, que j'ai vécu cela, mais une sorte d'affusion intérieure me renseigne et je ne me donne pas la peine de chercher quel subconscient en moi, recèle le piège de l'exotisme. Il faudrait une définition, or il n'y a pas besoin de mots. Quand les mots sont écrits nous avons Loti, pour le meilleur et pour le pire ; Loti qui a touché au sommet du rare, non point avec Azyiadé, non point avec Madame Chrysanthème, non point avec Rarahu, non point avec aucune de ces nymphes juponnées de raphia, et coiffées d'hibiscus, et ointes de ces essences naturelles que la civilisation a tant de mal à tolérer ou à tempérer, mais avec la description, dans un de ses derniers livres, d'un domaine abandonné. Où cela? En Australie, en Papouasie, en Mélanésie? ou bien dans quelque nuageux archipel? Non. En France. Et si je ne me trompe, dans le Poitou.

Tel est l'exotisme? Une manière intérieure de penser et non point le voyage en soi. Une pente naturelle vers l'inusité, une soif de renouvellement, une nécessité d'évasion. Je suis allée aux Lofoten, mais ce ne sont pas les Lofoten que j'ai vues, c'est Miloscz. J'ai vu l'Oronte, et quelque chose de mieux que l'Oronte en métamorphosait les sableux rivages et c'était « un jardin sur l'Oronte », c'était ce que Barrès, ayant *cru voir*, m'obligeait à commettre la même délicieuse erreur. La route des Indes, la fameuse, la célèbre route des Indes, c'est celle même que nous suivons quand nous allons, que sais-je, à la poste, voire chez le percepteur, et le Taj Maal, je le substitue, quand il me plaît, au Dôme des Invalides, et encore, pas si souvent que cela, car le Dôme des Invalides est d'une insurpassable beauté et suffit comme aliment à tous les rêves.

Là Bas.

Ainsi donc progressai-je vers la rue Bonaparte, emmenant avec moi les Pyramides, le Nil, les filles de Deir-el-Médinet, de noir vêtues, descendant au fleuve le soir pour y remplir leurs amphores. Il m'avait suffi de penser à Bonaparte, et les Pyramides étaient là, léger bagage, et le pelage de gazelle des déserts ensevelissait sur mon chemin tout ce qui parvenait à échapper aux feux aveuglants du néon sur l'asphalte mouillé. Mais chez J. Loize je n'ai retrouvé ni les janissaires, ni Galland, ni Corcoran, ni Eugène Sue, ni ce Robinson encadré d'ananas et de sagaies dont je fis mes enfantines délices. Et cela parce que (J. Loize me l'explique lui-même) le rare a été préféré au facile. Et pour les Français, ces grands voyageurs méconnus, le piment d'une certaine qualité d'exotisme est nécessaire. Aussi ai-je vu dans les vitrines ce que je ne verrai sans doute pas deux fois. L'édition originale de la *Conqueste de Constantinople*, de Villehardouin ; l'édition originale de la *Description de l'Inde orientale* de Marco Polo, la *Négresse Blanche* de Rem-

brandt, les *Lettres autographes* de Dumont d'Urville, un étrange masque d'argent du Pérou, et des fétiches plus étranges encore.

Rimbaud était au rendez-vous, et Gauguin, et Ségalen l'unique, le plus mystérieux et probablement le plus inspiré de nos génies. Et le *Voyage en Orient* de Lamartine, et *Paul et Virginie*, et Victor Hugo, et Bougainville, et Judith Gautier, et Fromentin. Le *rhinocéros* de Dürer voisinait avec un scarabée en pâte de turquoise désarticulé par le temps, et des images rappelaient ces étranges chef-d'œuvre : *Le roi Balthasar*, de Memling, et *La charmeuse de serpents*, du Douanier Rousseau. Mais, au fait, le douanier les connaissait bien ces évasions « par l'esprit », ces visions dédoublées et d'une si méticuleuse ressemblance, que par moments elles effraient et envoûtent.

Tout l'univers était là, croisant ses feux sur l'inspiration française, et murmurant ses appels. Que reste-t-il de ces terres vierges si belles à découvrir ; de ces continents que l'on croyait ignorés ou perdus ; de ces civilisations lentement assassinées au nom de principes si élevés que leur front se perd dans les nues?

Le chatoiement d'une soie brodée, la beauté d'une écriture sur un parchemin, une reliure élégante, à la mesure d'une main princière ; des croquis, des papillons morts, les miroitantes écailles d'une sirène. Presque rien. Mais assez pour de nouveaux départs.

GERMAINE BEAUMONT.

PROMENADE

A VENISE

N'est-ce pas un signe des temps assez étranges que nous vivons, d'aller participer à un Congrès international de poésie, à Venise, non loin de Trieste où l'on parle de se battre pour quelques arpents de terre?

A peine arrivés, comme nous allons du Palais des Doges à notre hôtel, nous avons croisé dans les rues un grand nombre de marins italiens et entre le quai et l'île de San Gorgio Maggiore, puis à l'entrée du canal San Marco, s'alignent un torpilleur et un cuirassé de la marine de guerre. Lorsque nous étions venus au printemps, c'était des unités de la flotte américaine qui bouchaient l'horizon.

Il pleut. Il pleuvote encore. Ce ciel et cette lumière ne conviennent pas du tout aux pierres dont le blanc et le rose-ocre tournent au gris et au mauve délavés. Seul le lion de Venise sur sa haute colonne garde son aspect altier : se découpant sur cette toile de

fond unie, on en découvre la ligne et les formes beaucoup mieux que lorsque la clarté éblouit. Mais ceci ne compense pas cela.

Puisque le Congrès international de poésie ne commence que demain, nous profitons de l'après-midi pour visiter l'Academia : Giovanni Bellini, Carpaccio, Tintoret, Le Titien, un Memling remarquable. Je me redis ce que chaque fois je me redis : d'accord pour les tableaux géants ; ils sont à leur place sur les murs des palais ; mais pour les toiles de chevalet, ah ! comme on les aimerait plus isolées, dans une chambre à leur dimension, ainsi que nous l'avons vu dans le Palais d'Urbino pour la Madone de Piero della Francesca. Nous sommes tombés sur une journée très sombre. Beaucoup de salles sont mal éclairées par la clarté extérieure (il n'y a pas d'éclairage électrique) ; et la nuit, à Venise, vient plus tôt qu'à Paris. A cinq heures et demie, c'était déjà le soir.

De l'ensemble des tableaux et des toiles que nous avons regardés, je retiens l'étrange vision des damnés de Carpaccio et la *Madonna degli Alberetti* de Giovanni Bellini. La composition de cette dernière toile a de quoi étonner : la Vierge et l'enfant sont peints devant un rideau opaque vert bouteille léger, sur quoi se détachent les visages et surtout le voile bleu de la Madonna. De chaque côté de ce rideau, étroit comme une sorte de store tiré, deux bandes de clarté dans lesquelles se dessine le paysage ; deux arbres, presque imaginaires (sont-ce des peupliers ou des mélèzes?) montent très haut dans le ciel, leur vert allégé par le jour qui passe le long des branches entre des touffes de feuillage. Que Le Bambino a de charme ! il se tient en une pose élégante, le pied gauche appuyé sur l'autre pied, le corps contenu, maintenu dans les mains (un peu trop fortes, la droite surtout) de la Vierge ; plus rien de commun avec ces enfants à tête de vieux que l'on voit aux bambins des tableaux des primitifs. On sent à travers son visage un vrai visage d'enfant très joli. Quant à la mère, elle n'a de regard que pour lui. Son regard coule de ses paupières, se répand sur l'enfant, le couve, l'enveloppe ; il traduit la mélancolie du destin qui suivra, la résignation et la certitude dont l'âme de la Vierge est déjà habitée. C'est une merveille de grâce, de coloris et de force.

★

J'ouvre le catalogue que l'on a remis à tous les participants au Congrès : Venise, lac de Garde, Dolomites. Un chapitre m'arrête : *Trieste.* Je lis : « O Italie, ô Italie de mon cœur — chantaient les jeunes filles de Trieste au début de la guerre de 1915 — tu viens nous délivrer. » L'écho de ce chant où s'exprime le sentiment de la plus italienne des villes d'Italie est douloureusement vif encore aujourd'hui que la ville est asservie à une situation absurde entre des frontières où elle suffoque. Elle tend ses môles dans l'Adriatique comme des bras ouverts vers la ville sœur de Venise. Devant Saint-Juste est plantée la hallebarde du tribun tergestin Serge, légionnaire de Rome ; c'est l'écusson de la ville. »

On attend un d'Annunzio pour partir, toutes voiles déployées, à l'assaut de cette nouvelle Fiume.

★

On pouvait se demander quels seraient les sujets développés dans un Congrès international de poésie et comment se dérouleraient les discussions et à quoi tant de paroles conduiraient les esprits, — je devrais dire, parlant de poètes, les âmes. A les écouter, je me suis aussitôt rendu compte qu'il fallait user des mots avec une prudence de dictionnaire.

Dès la séance d'ouverture, il y eut des représentants de ministres. Rien ne ressemble à un chef de cabinet du ministre comme un autre chef de cabinet. On nous a souhaité la bienvenue ; puis, en de belles envolées poétiques — ah ! la langue italienne est faite pour l'art oratoire ! — on a élevé la Poésie au rang d'un langage international, celui de la fraternité humaine. J'ai l'air de plaisanter, mais qu'on me croie sur parole : je souhaitais qu'il y eût la même fougue, le même désintéressement dans les conférences des diplomates qui règlent le sort de notre pauvre monde.

Défilèrent ensuite des poètes de divers pays. Chacun avait pour mission de nous révéler ses confrères et de nous dire dans quel sens ils travaillaient. Les Canadiens connaissent l'euphorie. Les Italiens se querellent sur la liberté et la rigueur des règles. Certains, comme Frédérico de Maria affirment que « toute activité humaine tend désormais à devenir populaire, universelle, à la portée de tous », « qu'il faut que la poésie retourne vers l'humanité. » Son confrère Gorini estime au contraire que la poésie est l'apanage des esprits cultivés et ne doit pas se soucier d'être comprise par le peuple. Un jeune Français, Jean-Claude Ibert, avait, avant eux, noté que « deux tendances animaient naguère la poésie » : l'*intellectualisme* (héritage de Mallarmé et de Valéry), et l'*instinctivisme* (héritage de Rimbaud et du surréalisme). Il pense qu'aujourd'hui les nouveaux poètes se placent assez volontiers au carrefour de ces deux routes. La présidente de cette Association internationale de poésie, Mme Edwige Pesce Gorini, a annoncé que la création d'un « Journal des Poètes » en italien, pouvait être considérée comme un fait acquis. Des applaudissements sont nés de cette victoire. Un Allemand s'est exprimé avec quelque désappointement, parce qu'il n'apportait rien dans son bagage : « Vous savez tous, a-t-il dit, ce qui est arrivé en Allemagne de 1933 à 1943 et quelle a été la conclusion de tout cela. J'ai l'impression que dans la vie des peuples et des langues, il y a des événements qui d'une certaine façon nous ramènent à zéro, non seulement dans le domaine de la pensée, mais aussi de la matière, et dans ce dernier domaine, je voudrais inclure la langue. » Jean Rousselot a, au contraire, affirmé que les événements récents ne décourageaient pas en France les amants de la Poésie : ils continuent à travers vents et marées. Mais il y a eu aussi la poésie grecque, la poésie du Pérou, celle du Pakistan, celle de l'Afrique bantoue. Ah ! nous fûmes comblés. Tout le monde a parlé de fraternité, d'harmonie, a célébré Dante, Shakespeare, Victor Hugo. Un grand nombre de femmes disaient tout haut qu'elles étaient poètes. Les Belges (Goffin, Vauder-

cammen, Elskamp, Flouquet, Ruet, et d'autres) se promenaient en célébrant Ronsard et Villon. Les plaquettes de vers circulaient, se dédicaçaient comme des photographies de vedettes. Au dehors la pluie ruisselait sur Venise.

Elle ruissela durant l'après-midi où nous voguâmes vers les îles Torcello et Murano. Tant que nous fûmes à bord, surveillant au ciel de lointaines éclaircies, nous espérions que l'une d'elles écarterait l'averse lorsque nous descendrions. Le ciel se montra sévère : il redoubla la force et la densité de la pluie. La vieille église de Torcello, qui date du VIIe siècle après Jésus-Christ, pleurait de toutes ses gouttières. L'intérieur était sombre. A peine dans la haute demi-coupole de l'abside vîmes-nous la très élancée Madone en mosaïque bleue sur fond d'or. L'artiste a su allonger le vêtement jusqu'à ce qu'il rejoigne la tête au sommet de la voûte. Je pensai à cette Vierge du Greco (dans le petit musée de Saint-Vincent à Tolède) qui fut sa dernière œuvre, par laquelle il chercha à retrouver la vierge byzantine. Celle de Torcello a ces traits que nous avons vus aux Vierges de Cimabue et même du Duccio. Il eût fallu pour le miroitement des pièces de cette mosaïque un vaste soleil sur la lagune. J'ai quitté Torcello avec la sensation d'avoir été frustré.

Puis, à Murano, on visite une verrerie. Un bon ouvrier vous tortille en dix minutes avec du feu un chien de verre, que l'on met ensuite au four pour vingt-quatre heures.

Pour les maladroits que nous sommes presque tous, cette démonstration prend des airs d'un tour de prestidigitation. J'avais déjà vu cela sur les boulevards à Paris : un artisan-camelot vous fabriquait des girafes en verre filé dans le temps que nous sortions le billet pour l'acheter.

★

Les fresques du Giotto à Padoue ont été si joliment reproduites qu'à peine ai-je envie d'en parler. Je m'émerveille cependant toujours de *la Fuite en Égypte*, de *la Descente de Croix;* et je regarde chaque fois avec attention la moitié droite du grand mur où Giotto a peint l'entrée des damnés à l'enfer : le monstre engloutit une femme ; il en brandit une autre par le haut de la cuisse ; les femmes sont plus nombreuses que les hommes (est-ce un choix voulu ou un hasard?) Mais l'invention d'un Canavesio (fresques de La Brigue, près de Tende, dans les Alpes-Maritimes, à la chapelle de Notre-Dame des Fontaines) l'emporte sur celle du Giotto. La mort préside sous la forme d'un squelette dont les tibias encadrent l'entrée de l'enfer comme un portique ; un bec d'aigle ouvert engloutit les damnés. Et ce n'est là que l'antichambre ; plus loin des gueules de hyènes ou de panthères ou de bêtes fabuleuses happent les nouveaux venus et leur préparent les supplices des crocs et des flammes. Giotto n'est pas le peintre de la colère ; il est beaucoup plus à son aise dans les mouvements de tendresse.

Non loin de ces visions que la patine (je devrais dire l'effacement) du temps accentue, se déroule à la basilique de Saint-Antoine de Padoue un spectacle permanent : on fait la queue pour toucher

des mains ou du front le tombeau du « Saint » Qu'y a-t-il dans ces têtes quémandeuses? Sur l'un des côtés du tombeau, les ex-votos, comme tous les ex-votos, touchent et surprennent toujours par leur naïveté. Je remarque aujourd'hui une aquarelle représentant une maison de village, la nuit ; un enfant somnambule marche sur le bord d'un toit ; d'une fenêtre de mansarde, un homme sort, affolé ; dans la rue, une femme tend ses bras vers l'enfant. La mère et le père ont dû implorer « le Saint » qui a exaucé leur prière sans doute. Comme je suis là un dimanche la foule est innombrable. Elle assiste à la messe ou, plus exactement, à des messes ; elle va au tombeau ; s'en va comme un fleuve qui prendrait sa source dans la ville.

★

De Padoue, au-delà d'Abano, une route étroite grimpe jusqu'au village d'Arqua où se trouve la maison de Pétrarque. Le village a pris nom d'Arqua Pétrarca. Ah ! l'admirable site ! sur les contreforts de la colline, la maison est là qui domine la plaine qu'on aperçoit au loin. Demeure d'un homme riche, bien installé, aimant à rêver devant la nature et à se promener sous les arbres dont quelques-uns portent des grenades. Au-dessous du jardin étagé qui descend jusqu'à l'une des rues du village, les fermes continuent d'entretenir une vie rurale et naïve. En allant à la maison nous avons vu monter vers nous une lente procession. Beaucoup d'hommes et de garçons, puis la croix, puis des prêtres, l'un transportant sous le dais les attributs du Saint-Sacrement ; derrière marchaient les femmes et les jeunes filles, — êtres secondaires, on le sentait. Les hommes avaient revêtu des surplis blancs et sur le dos, en pèlerine de carrick, de brèves capes rouges. Les femmes avaient simplement posé sur leur tête des voiles de médiocre mousseline sans couleur. Tous chantaient en italien : « Sainte Marie, priez pour nous, pécheurs ; priez pour que nos péchés nous soient pardonnés. »

★

Je fus bien étonné le lendemain lorsque dans la salle où les poètes étaient réunis il fut de nouveau question de réalisme et de surréalisme. La leçon de Pétrarque n'avait pas été entendue. Je me permis de dire que le poème se distinguait par ceci qu'il devrait être un chant, avec sa musique, son rythme et ses rimes, que, par là, il était facile d'établir la limite entre la prose et les vers. Mais je ne fus pas entendu : nombreux sont les poètes d'aujourd'hui qui rejettent les rigueurs d'une prosodie. Ils veulent garder la chance de rencontrer un beau vers bien frappé ; ils s'en refusent le bénéfice constant. Distinguer prosateur et poète leur paraît étrange : ils ne tiennent compte que de la « poésie », sorte de fluide grâce auquel ils cherchent à communiquer l'incommunicable. Leur difficulté à trouver le contact avec l'âme qui attend un chant vient de cette confusion. La plupart sont des prosateurs lyriques, mais non des poètes. Il n'y a pas qu'à Venise que l'on commet cette confu-

sion ! Partout maintenant, on découpe la prose en tronçons. Parfois l'effet reste agréable ; mais presque toujours je me demande à quoi rime ce découpage et ce qui l'a guidé. Il m'arrive de réécrire bout à bout ces morceaux de phrases et cela forme une phrase de bonne ou mauvaise prose, qui contient (ou ne contient pas) des éléments poétiques, mais ne constitue pas du tout un fragment de poème. Le poème est en vers qui obéissent à des rythmes et des rimes ; si l'auteur est plat, nous dirons que c'est un versificateur ; s'il a du génie, il sera poète.

★

Une nuit le ciel laissa paraître une déchirure au-dessus de la lagune. C'était le signe. Dès le lendemain le temps fut beau, et quand nous avons quitté Venise il était même resplendissant. Venise avait repris son aspect de grande dame de l'Adriatique et retrouvé ses coquetteries de dentelles.

MAURICE TOESCA.

★

LE PROBLÈME DES FOUILLES DE SAINT-PIERRE

Depuis la publication officielle des fouilles de Saint-Pierre, les archéologues prennent position, et ces positions sont, aujourd'hui, exactement opposées. Querelle de savants? Mais le sujet déborde l'audience des spécialistes : il touche principalement tous les catholiques. L'archéologie positive confirme-t-elle la tradition qui fixe au Vatican le tombeau où saint Pierre fut déposé, après son martyre? Certes, le problème est distinct de celui, beaucoup plus important, de l'authenticité du séjour de Pierre à Rome, et de son « épiscopat », qui légitime la prétention des papes à la primauté. Il est assez distinct pour mettre à l'aise les archéologues catholiques. Mais s'il était démontré que la tradition du tombeau était sans fondement, la foi dans l'historicité du séjour romain de Pierre ne pourrait pas, par contre-coup, ne pas être ébranlée.

Comment le problème se posait-il avant les fouilles de Saint-Pierre? A l'époque de Constantin, au moment de la construction de la première basilique vaticane, la tradition était formée et reconnue. Mais elle ne sera fixée par écrit qu'au VIe siècle seulement, dans le *Liber pontificalis*, notices biographiques réunies à une époque où le merveilleux dominait : aussi le tient-on généralement pour suspect.

Que savons-nous, de sources antérieures au IVe siècle? Dans un texte grec de la fin du IIe siècle, le prêtre romain Gaius répond aux prétentions des Églises orientales, fières de leurs tombes apostoliques : « Va donc au Vatican, ou sur la voie d'Ostie, et tu y trouveras les « trophées » des fondateurs de cette Église. » Mais

que faut-il entendre par « trophées »? un tombeau, ou un monument commémoratif?

Les fouilles de Saint-Sébastien, *ad Catacumbas*, ont encore compliqué le problème, parce qu'elles découvrirent, dans une salle réservée aux repas funéraires, des graffiti grecs et latins où les noms de Pierre et de Paul revenaient constamment : *Paule Petre orate*... ou *petite*... ou *in mente habete*... On les daterait du IIIe siècle. Elles appartiennent, en tout cas, à une époque où le grec était encore répandu parmi les fidèles. On avait donc bien la preuve d'une vénération particulière, mais elle nous éloignait du Vatican : les catacombes de Saint-Sébastien sont sur la voie Appienne.

A Saint-Sébastien, une inscription du pape Damase (336-384) précisait : « Qu'ici aient d'abord habité *(habitasse)* les saints ; tu dois le savoir, toi qui recherches les noms *(nomina)* de Pierre et de Paul. » On croyait encore au IVe siècle, que le corps de Pierre avait été déposé *ad catacumbas* : la tradition de Saint-Pierre aux catacombes, si elle s'est perdue par la suite, était donc bien établie, et survécut quelque temps à la construction de la basilique à vaticane.Mais le texte bref et ambigu de Gaius est le seul qui nous renvoie au Vatican.

Qu'ont apporté les fouilles de Saint-Pierre? d'abord du nouveau sur le site ; au lieu du cirque de Néron qu'on s'attendait à trouver, on a découvert un grand cimetière païen des IIe-IIIe siècles, où quelques rares tombes de chrétiens furent tardivement introduites. Ce cimetière a été détruit, comblé, nivelé, par les architectes de Constantin, pour assurer sur ses ruines les fondations de la nouvelle église. C'est quelque chose d'extraordinaire : qu'on me pardonne l'anachronisme, comme si on avait construit le Sacré-Cœur sur le Père-Lachaise démoli.

Parmi les ruines de ce cimetière, à l'endroit exact de la Confession, on a trouvé un ensemble composé d'un mur (le « mur rouge »), d'un édicule à niches et à colonnes, et de quelques tombes. Ces tombes, dépourvues de tout signe, sont à inhumation, et se situent à des niveaux stratigraphiques différents. Sur l'une d'elles, une tuile porte une date de fabrication de l'époque de Vespasien. Ces tombes sont disposées autour d'une cavité carrée de 75 centimètres de côté, que le mur rouge semble éviter, alors qu'il traverse l'une des tombes. C'est sur cette cavité qu'a été construit le mausolée. Il se compose de trois niches superposées, pratiquées dans le mur rouge qui le soutient : l'une, souterraine, et très grossière, est ménagée dans les fondations du mur rouge, devant le caveau. Les deux autres niches, précédées de colonnes, surmontées d'un entablement, donnent à l'édifice un caractère monumental, malgré sa banalité.

Sur un mur d'appui postérieur, qui ferme le côté du monument, entre la colonne et le mur, on a relevé des graffiti : ils sont les seuls signes indiscutables de christianisme.

Ce monument a été reconnu par les archéologues du Vatican comme la *memoria* apostolique.

Comment ces résultats bruts ont-ils été interprétés?

★

M. Jérôme Carcopino a confirmé entièrement la thèse vaticane, seulement allégée d'une hypothèse inutile, dans un essai aussi brillant qu'attachant (1). On y reconnaîtra sa manière précise et vivante, sa force de conviction, son talent d'écriture, mais on y devinera en outre une émotion inaccoutumée, éveillée par le mystère de l'Église et de sa continuité, ce « miracle de continuité qu'aura réalisé sous ses yeux l'invincible obstination de la foi qui fait ici battre les cœurs depuis bientôt dix-neuf cents ans ».

Pour M. Carcopino, les architectes constantiniens n'ont pas détruit un grand cimetière pour y édifier une église monumentale, sans des raisons impérieuses ; et quelle autre raison plausible, sinon la présence de l'Apôtre?

Ensuite, les tombes qui sont devant et sous le mur rouge sont supposées chrétiennes : leur stratigraphie date les plus anciennes de la deuxième moitié du Ier siècle, époque où les chrétiens étaient encore à peu près les seuls à pratiquer l'inhumation. Or le mur rouge traverse avec indifférence l'une de ses tombes, mais ses bâtisseurs ont « arrêté [les fondations] à 1 mètre au-dessous de son futur pavement [le pavement du caveau de 75 centimètres noté plus haut] et [les ont] évidés d'une niche si mal dégrossie qu'elle n'a pu avoir d'autre but que de contourner un obstacle, d'éviter un contact interdit ». Ce contact était celui du reliquaire de Pierre, déposé dans le caveau, non pas tout de suite après son martyre, mais dans le dernier tiers du Ier siècle, après l'accalmie du règne de Vespasien. Le mur rouge, et le monument funéraire qui s'appuie sur lui, auraient été construits ensemble, un peu plus tard encore, pendant la paix des Antonins, au IIe siècle.

Toutefois, si le corps de Pierre a bien reposé pendant tout le second siècle et au-delà dans ce coin un peu écarté du grand cimetière vatican (ce qui situe l'inhumation avant la séparation des cimetières chrétien et païen), il n'y est pas demeuré : en 258, pour épargner à la dépouille apostolique le viol sacrilège des persécutions de Valérien, on la transporta secrètement aux catacombes de Saint-Sébastien, où ils furent vénérés jusqu'à la paix de l'Église, jusqu'au moment de leur retour au caveau primitif, dans la *memoria* du Vatican. Toutefois, le tombeau vide du Vatican n'avait pas été absolument délaissé : dans les graffiti de la *memoria* que, J. Carcopino croit antérieurs à Constantin, et de la fin du IIIe siècle, le Christ seul est invoqué (sous le symbole du chrisme), et le nom de Pierre est absent — au moment où les noms des Apôtres couvraient les murs du *refrigerium* de Saint-Sébastien. La difficulté serait résolue ainsi : si l'emplacement restait sacré à cause de la présence ancienne de Pierre, il n'y avait plus lieu d'invoquer l'apôtre absent et vénéré *ad catacumbas*.

Après la conversion de Constantin, Pierre fut ramené au Vatican. On lui dédia une église monumentale puisque, avec son atrium,

(1) J. Carcopino, *Études chrétiennes* (Éd. Albin Michel.)

elle couvre toute la longueur comprise entre la façade de l'actuelle basilique, et l'autel majeur. La *memoria*, revêtue de marbre et de métal, surmontée d'un ciborium, éclairée d'une lumière perpétuelle, occupait le centre de l'abside.

On accédait alors sans difficulté à l'emplacement du caveau. Il n'en était plus ainsi à la fin du VIe siècle, date de remaniements qui interdirent désormais son accès, jusqu'aux fouilles actuelles. En exhaussant le sol de la basilique, on enterra alors dans une crypte le mausolée constantinien, surmonté, au niveau relevé de l'abside, de l'autel majeur, réservé au pape. En même temps on refusait par principe l'ouverture du caveau et la communication des reliques (même à Justinien). Un culte nouveau fut désormais organisé qui respectait cet interdit : les nombreuses dalles superposées qui fermaient le caveau, furent percées, et, par le puits ainsi pratiqué, les pèlerins descendaient, au bout d'une corde, des étoffes, qu'ils remontaient chargées d'une grâce nouvelle (constatée, dit Grégoire de Tours, par l'augmentation du poids de l'étoffe), et y jetaient des pièces de monnaie. Ce culte dura jusqu'au XVe siècle, époque des dernières monnaies trouvées au fond du caveau.

Mais ce caveau était vide, sans doute depuis le VIe siècle : toutes ces précautions devaient écarter du Vatican, que ne protégeait pas l'enceinte d'Aurélien, le pillage des barbares. Peut-être aussi masquaient-elles la disparition du corps de Pierre. M. Carcopino pense que le reliquaire fut alors retiré du caveau primitif, trop exposé, et enfermé au fond d'une cachette qu'on a repérée dans un des murs du monument (le mur des graffiti chrétiens), mais même dans cette cachette, les fouilleurs n'ont trouvé que des débris d'ossements. Sans doute, pense M. Carcopino, le reliquaire a-t-il été violé et dispersé, quand en 846, les Sarrasins saccagèrent la basilique, pillèrent la confession, et emportèrent l'autel majeur qui la couronnait.

Mais alors la légère poussière humaine demeurée dans la cachette serait-elle le dernier reste de Pierre, échappé aux bouleversements dont le Vatican fut le théâtre au Haut Moyen Age?

★

De la thèse des archéologues vaticans, M. Lemerle, au contraire, ne retient rien, ce qui s'appelle rien (1).

Il minimise l'argument tiré de l'enfouissement sous l'église de la nécropole païenne : le cimetière était à son déclin, et les textes sur la protection des sépultures étaient souvent tournés dans la pratique.

Rien n'autorise à affirmer que les tombes, groupées devant le mur rouge, soient chrétiennes, pas plus que le monument où les archéologues vaticans, suivis par M. Carcopino, reconnaissent la *memoria* apostolique. Aucun élément, — sauf une tuile qui a pu

(1) *Revue historique*, octobre-décembre 1952, pp. 220-227.

être remployée tardivement ne permet de dater ni les tombes, ni le mur rouge, ni le monument funéraire.

Les graffiti, seuls signes apparents de christianisme, sont de basse époque, postérieurs à ceux de Saint-Sébastien, probablement constantiniens.

Les anomalies dans la construction du mur rouge ne signifient rien, et s'expliqueraient aussi bien par l'aménagement postérieur de l'édicule et du caveau, ou par les caractéristiques de l'aire cimetériale qu'il enveloppe sur son autre face.

« Jusqu'à la construction de la basilique, rien n'indique dans cette région une quelconque intensité chrétienne, moins encore une orientation vers une dévotion particulière. » Les fouilles ont seulement trouvé à l'emplacement traditionnel de la Confession : un monument funéraire qu'en l'absence de tout autre indice, on n'a aucune raison de ne pas croire païen, que sa technique médiocre, sa forme bâtarde (les irrégularités du cintre des niches) datent d'une époque postérieure au mur rouge, — un caveau réduit (75 centimètres de côté) qui peut très bien être postérieur au monument, — des graffiti chrétiens tardifs et qui ne comportent pas le nom de Pierre, — des remaniements confus où le mausolée a perdu sa forme primitive, et qui doivent coïncider avec la christianisation du lieu.

A quelle époque, cette christianisation? Mais à l'époque où on voit apparaître en cet endroit une ferveur chrétienne particulière, soit peu avant la construction de la basilique! « Je me demande même si la reconnaissance de la tombe ne fut pas contemporaine de la décision d'élever à l'apôtre une basilique grandiose dans la région vaticane. » Et finalement, M. Lemerle n'est pas même sûr que, à l'origine, l'église ait été dédiée à Pierre.

Le schéma serait alors le suivant : le culte de Pierre à Rome commence aux catacombes, à l'époque où le culte des martyrs se développait en Orient et en Afrique (avant Rome), et où Rome devait « affirmer contre Carthage sa primauté », soit dans la première moitié du IIIe siècle. C'est aux catacombes que son culte liturgique régulier s'est organisé. Mais pourquoi fut-il transporté au IVe siècle au Vatican? Parce que le développement du culte martyrial donnait plus d'importance au lieu où une tradition ancienne situait le supplice, le cirque de Néron. « On put avoir tout naturellement le désir de se rapprocher le plus possible du lieu même du martyre. » Toutefois, ce n'est pas le cirque de Néron qu'on a trouvé sous la basilique, mais un cimetière. D'où la difficulté : « Il faut, en effet, *probablement* (c'est moi qui souligne) écarter l'idée qu'en transportant le culte de Pierre au Vatican, on ait voulu le transporter sur le lieu précis du martyre... Si ce n'était pas l'endroit du martyre qu'on cherchait, il faut que cela ait été celui de l'inhumation. » On a donc trouvé, dans le cimetière proche du cirque, la tombe qu'on cherchait, selon un procédé hagiographique bien connu, ou plutôt, on choisit, pour sa banalité, un monument funéraire, et, à son pied, peut-être creusa-t-on alors la petite fosse où furent depuis vénérées les reliques apostoliques.

★

Il faudrait une grande compétence archéologique pour tenter de départager des thèses aussi opposées. On s'en gardera bien ! Mais sous les apparences d'un débat objectif, n'y a-t-il pas une pointe de passion, et où est-elle dirigée? M. Lemerle dissimule mal sa mauvaise humeur à l'égard des archéologues pontificaux. Je donnerai comme exemple la parenthèse qu'il introduit dans son exposé : « Le plus bas [étage] N 1 qui entame quelque peu, *paraît-il*, les fondations. » Paraît-il (c'est moi qui souligne), cela implique que la bonne foi des archéologues n'est pas considérée comme absolue (1). Le ton est constamment aigre. Certes, nous sommes très loin de l'hostilité de principe de Guignebert. Une interprétation protestante aurait été plus compréhensive, quoique aussi négative. Mais nous sommes proches d'une attitude commune à beaucoup d'intellectuels catholiques français, qui comporte une irritation discrète à l'égard du pontificat actuel et de la cour romaine. Sans aller jusqu'à l'opposition ouverte — il s'en faut ! — on n'est pas mécontent d'égratigner une orthodoxie peu complaisante.

Inversement, le ralliement passionné de M. Carcopino à la thèse pontificale s'inspire-t-il de la seule conviction archéologique? Certes, si j'interprète bien une allusion aux différences des croyances, il n'est dû à aucun parti pris confessionnel, à aucune volonté d'orthodoxie. Mais M. Carcopino a été très ému par cette prodigieuse continuité romaine : car cette continuité n'est pas seulement idéale, elle s'incarne dans ce lien réel et temporel qui rattache concrètement, au long des siècles et à travers les changements de l'Histoire, le mausolée du IIe siècle à l'autel majeur, sous l'actuel baldaquin du Bernin, au coffre, déposé encore aujourd'hui sur la dalle du caveau primitif, et qui contient la laine des *palium* archiépiscopaux. On reconnaît dans cette admiration pieuse, mais de l'extérieur, qui fut celle de Maurras, un sentiment qui n'est plus très fréquent, aujourd'hui, en France, parce que les intellectuels catholiques préfèrent accentuer l'adaptation, plutôt que la continuité. Ainsi l'archéologie nous ramène-t-elle aux divisions du catholicisme français contemporain !

PHILIPPE ARIÈS.

(1) Sans doute faut-il attribuer la critique suivante à un mouvement d'humeur, ou bien cela laisserait supposer une bien pauvre philosophie de l'Histoire : « A ce postulat initial [l'existence à cet endroit de la tombe de Pierre] nous eussions préféré le doute méthodique. »

LES BEAUX LIVRES

Livres d'Art. Livres rares. Originales.

Je ne connais pas de plus beaux cadeaux, quand vient l'entre deux ans, à part les fleurs et certains très rares chocolats, que les beaux livres. Peut-être encore, tout comme à propos de chocolat, faudrait-il s'entendre sur ce qu'on appelle les beaux livres. L'habit ne fait pas le moine, tout le monde le sait, et pourtant combien se laissent tromper par des livres qui, à la faveur d'un format inusité, d'une couverture en cellophane, d'un emboîtage et de quelques images se font passer pour des livres de qualité et ne sont que des livres de prix : ils ne flattent que le porte-monnaie ! Mais saurai-je, en vous parlant quelquefois des livres que j'aime vous mettre en garde contre ceux-là que je ne nommerai point ici pour ne pas faire de peine à ceux qui les auraient achetés, offerts ou reçus...

Marius Audin.

Impossible de commencer une chronique sur les Beaux Livres sans rendre un hommage particulier à cet ami, ce compagnon, ce magicien, ce patron des Beaux Livres que fût le maître-imprimeur *Marius Audin.* Son œuvre d'humaniste, son œuvre de fidèle Beaujolais, son œuvre d'imprimeur avec qui tous les amoureux de la typographie eurent un jour affaire, son œuvre enfin d'éditeur (où l'on retrouve les noms de Joseph Bernard, Marcel Gimond, Fernand Léger, Maurice Bachmann, Blaise Cendrars, Jean Epstein, etc...) qui marque un réveil dans l'Histoire des Arts graphiques déborde le cadre de mes propos. Je ne puis m'empêcher de citer pour le plaisir l'une de ses dernières Collections : LA TERRE, dont chaque cahier fut imprimé sur un papier tiré du végétal dont il était question : LA MOISSON, sur papier de seigle, LA FORÊT sur papier de châtaignier, LA VIGNE sur papier de sarment, LA LANDE sur papier de genêt. Mais sa maîtresse œuvre est LA SOMME TYPOGRAPHIQUE, qui comprend 20 volumes, dont les deux premiers viennent de paraître, et dont l'édition est assurée par les deux fils Audin, Maurice et Amable. Cette Somme typographique, à la fois très savante et très plaisante doit devenir le livre de chevet de tous les « fous du livre » : imprimeurs, éditeurs,

La Somme Typographique.

bibliophiles, illustrateurs, et, ceux qui scandaleusement restent les plus ignorants en la matière : les écrivains...

Car si la gloire d'une pensée, c'est son écriture ; la gloire d'un livre c'est le choix et la qualité de son papier, de sa typographie, de sa mise en page, de son illustration, de son tirage. Il ne faut pas croire que ces livres-là sont réservés à la fortune : Ils vont du MISERERE de ROUAULT (270 000 fr.) aux LETTRES de VAN GOGH à sa mère (350 fr.)...

Skira.

Parmi les livres d'Art les plus courants et qui sont des livres consacrés aux Beaux-Arts, on peut faire aveuglément confiance à *Skira*, dont *toutes* les réalisations, grandes et petites, sont remarquables. Pour les bourses plus plates, Fernand Hazan offre la *Bibliothèque aldine des Arts*, d'où je retiens un Matisse, un Bonnard avec une préface très vivante de Claude Roger-Marx, et surtout un Klee, présenté exactement comme il le fallait par Pierre Courthion. Ces petits livres très soignés sont enrichis d'une vingtaine de planches en couleur dont l'orchestration est en soi un précieux commentaire.

Bibliothèque aldine des arts.

Maeght.

Les peintres modernes et vivants eux aussi ont un éditeur qui les aime, et qui les respecte : c'est *Maeght*. On ne l'a jamais vu reculer devant les moyens à employer pour servir une œuvre : nombre, diversité et qualité des collaborateurs, des reproductions, raffinement de la mise en page... Le volume consacré à KANDINSKY en est un bel exemple. C'est en 1895, devant un tableau de Monet, que le russe Kandinsky se posa la question qui n'a toujours pas fini de tourmenter la peinture moderne : « Le peintre n'a-t-il pas le droit d'aller plus loin, et d'abandonner la nature et l'objet... » Son œuvre qui n'apparaît pas comme une recherche ou une expérience est une réponse formelle. L'univers de Kandinsky est totalement abstrait. Et, située en son temps, cette œuvre fascinante où l'artiste est plus sorcier que mage, révèle détachement, foi et courage.

Kandinsky.

Albert Guillot.

Les éditions Albert Guillot ont un autre souci : l'archéologie. Cela nous vaut par exemple un album de haute tenue : LA PEINTURE ÉGYPTIENNE ANCIENNE, par sir Alan H. Gardiner, avec une dizaine d'étonnantes peintures murales des nécropoles de Thèbes. Mais l'on ne se lassera jamais de relire un classique du genre, signé par Albert Champdor : BABYLONE ET MÉSOPOTAMIE. Voilà un livre séduisant, dans lequel le texte est plus qu'un documentaire aisé et savant, d'art, d'histoire et d'archéo-

logie : Nourri de poésie et souligné par un choix remarquable de 150 documents, ce riche passé se conjugue passionnément au présent.

Dans les documents d'art enfin, on annonce à paraître ces jours-ci, à la librairie Plon : LES ICONES RUSSES. J'en suis d'autant plus curieux que l'album est préfacé par Reinhold Schneider, l'âme la plus douloureuse et la plus catholique de l'Allemagne, dont l'œuvre est si méconnue en France. *Icones.*

Les livres rares ne sont pas tous rares. Le dernier paru est le BAL DES VOLEURS de Jean Anouilh, avec des illustrations (gravées sur bois par Schmied) délicieusement démodées de Peynet. Les 277 exemplaires sont proprement édités par les éditions le Bélier qui a d'autres Peynet dans son sac. *Anouilh Peynet.*

Imagine-t-on la témérité qui accompagne, au XXe siècle mécanisé, l'édition d'un livre rare, entièrement composé à la main, épouillé page à page, de la moindre feinte (faiblesse de touche), d'un registre imparfait (retombée du recto verso), du moine le plus discret (espace que la balle n'a pas touché sur la forme) et de tout ce qui peut provoquer ce qu'on appelle en fin de tirage, les défets !... *Jacques Klein.*

On doit à *Jacques Klein*, dont le nom est modestement resté derrière les éditions de la Cigogne, quelques-uns de ces livres rares, précieux et importants. Cet homme, dévoré par les livres qu'il publia, fils d'un imprimeur de Budapest, voue aux papiers et aux caractères un véritable culte qui en vaut beaucoup d'autres ! Cela l'a mené très loin, jusqu'à par exemple pour LES PENSÉES de Pascal — l'un des fleurons de la belle édition française — se munir de caractères absolument vierges, et faire fabriquer, filigrané aux Armoiries de Pascal, un vergé de Montval à la main — papier dont Maillol fut le parrain, et qui n'a guère de rival en Europe. On peut se prendre d'amour pour des livres entourés de tels soins. *Pascal.*

Les premières réalisations de Jacques Klein remontent à 1932, avec un VILLON, préfacé par Pierre Champion, illustré par Barta, et depuis longtemps introuvable. Il resta l'éditeur des principales œuvres du même Barta : L'ENFER de Dante (en langue italienne), un RABELAIS, le CANTIQUE DES CANTIQUES, CARMEN et plus récemment COLOMBA de Mérimée, où le texte en Garamont est mis en page *par* 52 eaux-fortes d'une facture légère, vive et aiguë comme le fil d'un couteau. *Colomba.*

D'Edmond Fleg — fils, père et chantre d'Israël, dont les amis sont innombrables du Père Daniélou à Audiberti en passant par René Lalou

Écoute Israël.

— Jacques Klein a publié l'œuvre la plus classique : ÉCOUTE ISRAEL. L'ensemble est d'une belle sérénité à quoi ici tout concourt : la douceur du vélin de Rives à la forme, le texte en elzévir qui se déplace comme moutons devant berger, les eaux-fortes de S. Landau qui ne ressemblent pas à des eaux-fortes, mais à des dessins jetés sans jamais vouloir forcer le texte, et qui lui font comme un accompagnement musical. (250 exemplaires in-quarto Raisin.)

Marquet.

C'est aussi Jacques Klein qui nous a donné les 225 exemplaires de SITES ET MIRAGES, texte toujours plaisant de Henri Bosco, agrémenté de 24 aquarelles et 23 dessins (reproduits en taille d'épargne) d'Albert MARQUET qui ne connut pas la joie de voir ce livre achevé d'imprimer.

Gleizes.

Mais le couronnement de la vie et de l'effort de Jacques Klein est cette édition miraculeuse des *Pensées* de Pascal, ornées et soutenues par 57 eaux-fortes originales d'Albert Gleizes dont, pour des raisons trop fortes, je reparlerai plus tard.

P. A. B.

A Jacques Klein, dans ce domaine exaltant et, il faut aussi le dire, souvent déprimant, des livres rares, il convient d'associer, au nom de la même passion et de la diversité qu'elle permet, un autre éditeur, qui est à la fois imprimeur, et qui y consacre la meilleure partie de sa vie : c'est *Pierre-André Benoit,* plus connu des bibliophiles sous le nom très discret : *P. A. B.*

P. a. b. est un jongleur. Pourquoi se plaît-il dans les « minuscules »? faute d'argent, paresse... qui le sait? L'important est que ses minuscules petits livres soient des paillettes d'or. Ils le sont, et quelle plus grande épreuve y a-t-il pour un mot que d'être isolé, ainsi, dans une page. Je ne connais pas beaucoup de textes qui résistent victorieusement à cette excellente ascèse que leur impose Pab. L'autre part agréable des bijoux typographiques de Pab, c'est qu'ils ne sont jamais prétentieux. Il y a toujours là un je ne sais quoi, dans le faux titre ou le collophon, qui vous prévient que Pab édite cela pour son plaisir, et qu'il n'oublie jamais de s'en amuser un peu. Mais, autre miracle, ces petits riens typographiques qui ne pourraient être que des pitreries ou des curiosités, obéissent (texte, caractère, mise en page, illustration) à des règles vieilles comme le monde qui leur confèrent ce style classique, réservé aux grands formats et si souvent galvaudé.

Valéry.

Chaque Pab est une trouvaille. Parmi les dernières je vous signale : LE BAIN de Paul Valéry,

dont le titre fait la planche, et qui fut tiré à 55 exemplaires sur papier bleu d'Auvergne. OUI, NON, un poème pensé de Picabia qui dit justement (à 111 exemplaires) : « *J'ai peut-être rendu/la peinture malade/mais quelle distraction/d'être docteur!...* » POINT DE MIRE, le plus petit livre sur Miro (30×32 mm ! à 35 exemplaires sous couverture bleu roi). HOMO POETICUS, le plus petit livre illustré par Joan Miro dans un poème de René Char (65×55 mm, à 60 exemplaires). Et, pour conclure en beauté, une plaquette, tirée à 50 exemplaires, du facteur des postes et poète Jules Mougin : LES BELLES LETTRES OU LES ANONYMES. La mise en page astucieuse tombe pile dans l'esprit du texte, dont j'ai trop de plaisir à citer au moins une page. Voici la lettre du « légiste » :

Picabia.

Miro.

Les Belles Lettres ou les anonymes.

« *Monsieur le commissaire je connais les lois*
« *il y en a une qui secoue ses tapis après dix heures*
« *juste quand on fait le manger et la poussière tombe*
« *partout les lois empêchent le secouage des tapis*
« *après 10 heures du matin et même avant sur la*
« *rue elle a qu'à taper sa descente sur la cour mais*
« *celle-là que je vous parle elle le fait exprès pour*
« *faire voir qu'elle en a elle est au troisième et ça*
« *dure depuis une éternité je crois qu'une bonne*
« *amande mettrait un terme à ce scandale car elle*
« *doit pas gêner les autres avec ses moquettes je*
« *mets pas mon nom vous comprendrez pourquoi*
« *l'immeuble est au 114 rue Guénégaud et elle habite*
« *sur la voûte au troisième.*
« *Un locataire outré.*
« *P.S. Si on fait rien j'irai plus haut.* »

Ce texte savoureux méritait bien l'application patiente et amoureuse que Pab mit à l'imprimer.

Après cela, comment parler des *Originales?* Il est tendancieux de nommer « originales » cette part de la première édition, exactement aussi malfichue que l'édition courante, mais exécutée sur un papier de luxe-à-bon-marché ! Vous trouverez, dans tous les catalogues des grands éditeurs qui croient ainsi, à tort, cultiver quelque prestige, de chaque titre important quelques exemplaires numérotés, dont le nombre et le prix sont proportionnels (et le diable là montre sa queue) au succès commercial attaché au sujet ou à l'auteur. Pourtant, et sans vacarme, quelques-uns essaient de re-cultiver l'Originale digne de ce nom. D'un côté les éditions de la Passerelle, avec Léonora de JOUHANDEAU, à 1 000 exemplaires sur pur fil Johannot, Marc Blancpain, André Siegfried, etc... D'un autre côté,

Originales.

Jouhandeau.

Falaize. les éditions Falaize qui sont parvenues avec une ténacité qui mérite réussite, à réunir en des petits volumes fiers et très soignés et à des prix très abordables, des textes rares et oubliés : Le Centaure et la Bacchante de Maurice de Guérin, avec une préface parfaite de François Mauriac, — Les petites lettres de van Gogh à sa mère, — les Racontars de Rapin de Gauguin avec 17 dessins inédits, etc...

Certains amateurs enfin seraient mécontents si je n'accordais pas même un petit coin aux albums *Photos.* photographiques dont la mode se prolonge. Ils souffrent du même désordre que les beaux livres illustrés. Certaines œuvres s'imposent, mais qui sont signées alors par Pierre Jahan, Thérèse Le Prat, Jean-Marie Marcel... La librairie Plon semble s'attacher à cette manière qu'a J. M. Marcel de poser ses deux yeux *en pleine lumière,* et dont on peut jouir à son tour dans ses trois albums : COMPOSTELLE (texte de Daniel-Rops), BEC-HELLOUIN (texte de La Varende) et TERRES FRANCISCAINES (texte de Mauriac).

Un chef-d'œuvre du genre est l'album photographique qu'Emmy ANDRIESSE vient de réaliser, avant de mourir : LE MONDE DE VAN GOGH (dépos. *Librairie Tisné* Librairie Tisné, Paris). Le sujet exigeait la qualité et la force de ces photos donnant une réplique hallucinante aux dessins et aux peintures. La mise en page obéit aux mêmes lois. Si elle rend à chaque image sa valeur, ce n'est jamais au détriment du reste de la page, au contraire. Les « blancs » eux-aussi parlent. Cette mise en page si pure et étonnante est du hollandais Dick Elffers.

Ce panorama est trop rapide pour être complet. A vous de le compléter, avec une bonne boussole : *aimez ce qui est beau!* C'est un conseil que donnait déjà Vincent dans sa jeunesse à son frère Théo : On n'aime jamais assez ce qui est beau !...

ROBERT MOREL.

TABLE DES MATIÈRES

ANNÉE 1953. — Nos 61 à 72

L'Administrateur : Maurice BOURDEL.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1953. 65158.